

Notes de Psychologie

Silo

Conception graphique
Florent Delaunay

Couverture
Robert Nageli

Crédits photographiques
Copyright © David Roberts

Traduction de l'espagnol
Claudie Baudoin

ISSN 1264-3157
ISBN 978-2-910649-24-1

Tous droits réservés
© Silo 2006

Copyright pour la version française
© Éditions Références 2011

La reproduction totale ou partielle, sans autorisation de l'éditeur
et sans citer la source, est interdite quel que soit le support.

Tous droits réservés.
Dépôt légal janvier 2012.

Sommaire

PSYCHOLOGIE I	13
CHAPITRE 1. LE PSYCHISME	15
1.1. <i>En fonction de la vie</i>	15
1.2. <i>En relation avec le milieu</i>	19
1.3. <i>Chez l'être humain</i>	21
CHAPITRE 2. APPAREILS DU PSYCHISME.....	25
2.1. <i>Les sens</i>	25
2.2. <i>La mémoire</i>	28
CHAPITRE 3. LA CONSCIENCE.....	34
3.1. <i>La structure de la conscience</i>	35
3.2. <i>Les niveaux de conscience</i>	38
CHAPITRE 4. LES IMPULSIONS	48
4.1. <i>Morphologie des impulsions</i>	49
4.2. <i>Symbolique</i>	50
4.3. <i>Sémiologie</i>	52
4.4. <i>Allégorie</i>	53
CHAPITRE 5. COMPORTEMENT.....	55
5.1. <i>Les centres en tant que réponses</i> <i>de relation spécialisées</i>	56
5.2. <i>Aspect cyclique du psychisme</i>	60
5.3. <i>Les réponses au monde en tant que</i> <i>compensations structurantes</i>	61

PSYCHOLOGIE II.....	67
CHAPITRE 1. LES TROIS VOIES DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE : SENSATION, IMAGE ET SOUVENIR	69
CHAPITRE 2. LA SPÉCIALISATION DES RÉPONSES FACE AUX STIMULI INTERNES ET EXTERNES - LES CENTRES	76
CHAPITRE 3. NIVEAUX DE TRAVAIL DE LA CONSCIENCE - RÊVES ET NOYAU DE RÉVERIE.....	86
CHAPITRE 4. COMPORTEMENT - PAYSAGE DE FORMATION	99
CHAPITRE 5. LE SYSTÈME DE DÉTECTION, REGISTRE ET OPÉRATION, SENS, IMAGINATION, MÉMOIRE, CONSCIENCE	107
5.1. <i>Sens</i>	117
5.2. <i>Imagination</i>	124
5.3. <i>Mémoire</i>	130
5.4. <i>Conscience</i>	151
CHAPITRE 6. ESPACE DE REPRÉSENTATION	163
CHAPITRE 7. IMPULSIONS : TRADUCTION ET TRANSFORMATION - MORPHOLOGIE DES IMPULSIONS : SIGNES, SYMBOLES ET ALLÉGORIES	182
7.1. <i>Signes</i>	190
7.2. <i>Symboles</i>	192
7.3. <i>Allégories</i>	197
CHAPITRE 8. OPÉRATIVE.....	206

PSYCHOLOGIE III.....	231
CHAPITRE 1. CATHARSIS, TRANSFERTS ET AUTO-TRANSFERTS. L'ACTION DANS LE MONDE COMME FORME TRANSFÉRENTIELLE	233
CHAPITRE 2. SCHÉMA DU TRAVAIL INTÉGRÉ DU PSYCHISME	236
CHAPITRE 3. LA CONSCIENCE ET LE MOI.....	247
CHAPITRE 4. RÉVERSIBILITÉ ET PHÉNOMÈNES ALTÉRÉS DE CONSCIENCE.....	249
CHAPITRE 5. LE SYSTÈME DE REPRÉSENTATION DANS LES ÉTATS ALTÉRÉS DE CONSCIENCE.....	260
* * *	
PSYCHOLOGIE IV	269
CHAPITRE 1. IMPULSIONS ET DÉDOUBLEMENT D'IMPULSIONS.....	271
CHAPITRE 2. LA CONSCIENCE, L'ATTENTION ET LE MOI.....	274
CHAPITRE 3. SPATIALITÉ ET TEMPORALITÉ DES PHÉNOMÈNES DE CONSCIENCE.....	276
CHAPITRE 4. STRUCTURES DE CONSCIENCE	282

CHAPITRE 5. STRUCTURES, ÉTATS ET CAS NON HABITUELS

.....	284
<i>La "conscience perturbée"</i>	285
<i>La "conscience inspirée"</i>	287
<i>Phénomènes accidentels et phénomènes recherchés</i>	291
<i>Le déplacement du moi – La suspension du moi</i>	294
<i>L'accès aux niveaux profonds</i>	298

*

* *

ANNEXES À PSYCHOLOGIE I :

LES BASES PHYSIOLOGIQUES DU PSYCHISME.....	301
1. <i>Sens</i>	301
2. <i>Mémoire</i>	310
3. <i>Niveaux de conscience</i>	317
4. <i>Centres</i>	330
NOTES.....	339

INTRODUCTION

Ces *Notes de Psychologie* du penseur argentin Mario Rodriguez Cobos, dit Silo, constituent un recueil de ses conférences sur l'île grecque de Corfou en 1975, à Las Palmas aux Canaries en 1976 et 1978, et dans le Parc de la Reja à Buenos Aires en 2006.

Dans *Psychologie I*, on étudie le psychisme en général en tant que fonction de la vie, dans sa relation au monde et dans son expression humaine. On expose ensuite les caractéristiques des "appareils" du psychisme que sont les sens, la mémoire et la conscience. Enfin, on présente la théorie des impulsions et du comportement.

Dans *Psychologie II*, on étudie les trois voies de l'expérience humaine : sensation, image et souvenir. On présente ensuite les réponses du psychisme face aux stimuli externes au corps et aux stimuli de l'intracorps. Les niveaux de travail de la conscience et les mécanismes du comportement sont révisés à la lumière de la théorie de l'espace de représentation.

Dans *Psychologie III*, on étudie le système d'opérative, capable d'intervenir dans la production et dans la transformation des impulsions. Un schéma simplifié du travail intégré du psychisme contribue à la compréhension des thèmes d'opérative. Enfin, on établit les distinctions entre la conscience et le "moi", en faisant ressortir les états de réversibilité et les états altérés de conscience.

Dans *Psychologie IV*, on étudie sommairement le dédoublement des impulsions ; on étudie ensuite les différences entre la conscience, l'attention et le "moi". On analyse également la spatialité et la temporalité des phénomènes de conscience, pour finalement explorer le sujet des structures de conscience et les définir. Dans les différentes activités humaines, on observe des structures de conscience telles que la "conscience inspirée", dans la philosophie, la science, l'art et la mystique. Enfin, on fait une brève incursion dans les niveaux profonds des structures de conscience. Cette psychologie, qui a commencé par l'analyse des impulsions les plus élémentaires, s'achève ainsi dans la synthèse des structures de conscience les plus complexes.

Ces textes, ajoutés à *Psychologie de l'image* (qui constitue la première partie du livre *Contributions à la pensée*) et à *Expériences guidées*, tous deux publiés dans les oeuvres complètes de l'auteur, peuvent être considérés comme les écrits fondateurs d'une Psychologie du Nouvel Humanisme.

Psychologie I

Résumé réalisé par les assistants aux conférences données par Silo en novembre 1975 à Corfou, en Grèce. Les annexes sur les bases physiologiques du psychisme ont été ajoutées à la fin de cette même année.

Chapitre 1. Le psychisme

1.1. En fonction de la vie

Dès son commencement, la vie s'est manifestée sous de nombreuses formes. Nombreuses sont les espèces qui ont disparu n'ayant pas réussi à s'adapter au milieu, à de nouvelles circonstances. Les êtres vivants ont des nécessités qu'ils cherchent à satisfaire dans leur milieu ambiant. La situation du milieu écologique est en mouvement et en changement continu. La relation est instable et déséquilibrée et provoque dans l'organisme des réponses qui tendent à compenser ce déséquilibre pour pouvoir ainsi maintenir la structure qui, sinon, disparaîtrait brusquement. Ainsi, nous voyons la nature vivante se déployer avec une grande variété de formes dans un milieu ambiant aux nombreuses caractéristiques, toutes différentes et changeantes, et qui ont, à la base, des mécanismes simples de compensation face au déséquilibre qui menace la permanence de la structure.

Pour sa survie, l'adaptation au changement externe implique aussi un changement interne dans l'organisme. Quand ce changement interne ne se produit pas dans les êtres vivants, ils disparaissent peu à peu et la vie choisit d'autres voies pour continuer son expansion. Dans le vivant, il existera toujours le mécanisme qui consiste à répondre de façon compensatoire au déséquilibre, mécanisme qui sera plus ou moins complexe

selon le développement de chaque espèce. On comprendra cette activité de compenser le milieu externe – et aussi les carences internes – comme adaptation (et plus spécifiquement comme adaptation croissante), comme l'unique manière de rester dans la dynamique de l'instabilité en mouvement.

La vie animale, en particulier, se développe selon des fonctions de nutrition, de reproduction et de locomotion. Bien sûr, c'est aussi le cas de la vie végétale, ces fonctions existant même chez les êtres unicellulaires. Mais il est évident que chez les animaux, ces fonctions mettent constamment en relation l'organisme avec son milieu, en maintenant la stabilité interne de la structure, ce qui s'exprime plus spécialement comme tendances végétatives, comme "instincts" de conservation et de reproduction. Le premier préserve la structure individuelle et le second maintient l'espèce. Dans cette préparation des organismes pour être conservés en tant qu'individus et se perpétuer en tant qu'espèce, s'exprime l'inertie (nous pourrions dire la "mémoire") qui tend à assurer la permanence et la continuité malgré les variations.

Chez les animaux, la locomotion va être nécessaire pour pouvoir assurer les fonctions de nutrition et de reproduction. C'est le déplacement dans l'espace qui permet de trouver la nourriture. Internement se produit aussi une mobilité, un transport de substances pour que celles-ci puissent être assimilées par les organismes. La reproduction va être interne dans l'individu et externe dans la multiplication des individus. La preuve de la première est la génération et la régénération des tissus, celle de la seconde la production d'individus à l'intérieur de la même espèce. Toutes deux vont devoir faire usage de la locomotion pour accomplir leur fonction.

Le fait de tendre vers le milieu ambiant dans la recherche de sources de subsistance ou dans la fuite et la dissimulation face au danger, donne direction et mobilité aux êtres vivants. Ces tendances particulières dans chaque espèce forment un ensemble de tropismes. Le tropisme le plus simple consiste à donner des réponses face au stimulus. À tout élément étranger à l'organisme provoquant un déséquilibre dans la structure, il y aura une opération minimale de réponse pour compenser et rétablir la stabilité. Cette réponse va se manifester ensuite de manières diverses et complexes. Toutes les opérations vont laisser des "traces" qui, pour les nouvelles réponses, seront des voies de préférence (à un moment donné *b*, on opère sur la base des conditions obtenues au moment *a*). Cette possibilité d'enregistrer est d'une importance capitale pour la permanence de la structure dans un milieu externe changeant et un milieu interne variable.

L'organisme tend vers le milieu ambiant en vue de s'y adapter et de survivre. Pour ce faire, il devra vaincre des résistances. Dans le milieu, il y a des possibilités, mais il y a aussi des inconvénients. Pour surpasser les difficultés et vaincre les résistances, il faut investir de l'énergie, il faut faire un travail qui requiert de l'énergie. Cette énergie disponible sera occupée dans ce travail de dépassement des résistances du milieu. Tant que ces difficultés n'auront pas été vaincues et le travail achevé, il n'y aura pas d'énergie disponible. Les enregistrements de traces (mémoire) permettront de répondre sur la base d'expériences antérieures, ce qui laissera de l'énergie disponible pour de nouveaux pas évolutifs. Sans disponibilité énergétique, il n'est pas possible de faire des travaux plus complexes d'adaptation croissante. Par ailleurs, les conditions du milieu se présentent à l'organisme en développement comme

des alternatives de choix ; les traces permettent également de prendre des décisions face aux différentes alternatives d'adaptation. De plus, cette adaptation s'effectue en cherchant, dans les différentes alternatives, la moindre résistance et le moindre effort. Ce moindre effort implique moins de dépense d'énergie. Ainsi, il s'agit de vaincre des résistances, mais en même temps de le faire avec un minimum d'énergie possible, pour que l'énergie soit disponible et puisse être investie dans de nouveaux pas d'évolution. Lors de tout moment évolutif, il y a transformation, tant dans le milieu que dans l'être vivant. Voici un paradoxe intéressant : la structure, pour conserver son unité, doit transformer le milieu et se transformer elle-même.

Il serait erroné de penser que les structures vivantes changent et transforment seulement le milieu ambiant, car ce milieu se complexifie de façon croissante et il est impossible de s'adapter en maintenant l'individualité telle qu'elle avait été créée à son commencement. C'est le cas de l'homme, dont le milieu, avec le temps, a cessé d'être uniquement naturel pour devenir également social et technique. Les relations complexes entre les groupes sociaux et l'expérience sociale et historique accumulée produisent un milieu et une situation dans lesquels la transformation interne de l'homme devient nécessaire. Derrière ce détour, dans lequel la vie apparaît (en organisant des fonctions, des tropismes et la mémoire pour compenser un milieu variable en s'adaptant de façon croissante), survient également la nécessité d'une coordination – aussi minime soit-elle – entre ces facteurs pour l'orientation opportune vers les conditions favorables de développement. Avec l'apparition d'une coordination minimale surgit le psychisme en tant que fonction de la vie, en adaptation croissante et en évolution.

La fonction du psychisme consiste à coordonner toutes les opérations qui compensent l'instabilité de l'être vivant avec son milieu. Sans coordination, les organismes répondraient de façon partielle, sans compléter les différentes parties composantes, sans maintenir les relations nécessaires et, enfin, sans conserver la structure dans le processus dynamique d'adaptation.

1.2. En relation avec le milieu

Ce psychisme, qui coordonne les fonctions vitales, se sert des sens et de la mémoire pour percevoir les variations du milieu. Ces sens, au commencement très simples, puis devenus avec le temps de plus en plus complexes (ainsi que toutes les parties des organismes), donnent de l'information sur le milieu ambiant. Cette information va être structurée sur la base d'une orientation adaptative. De son côté, le milieu ambiant est très diversifié et pour que l'organisme puisse se développer, certaines conditions environnementales minimales sont nécessaires. Là où ces conditions physiques existent, surgit la vie et une fois que les premiers organismes ont surgi, les conditions se transforment de façon chaque fois plus favorable pour la vie. Mais au départ, les organismes ont besoin de certaines conditions environnementales optimales pour leur développement. Les variations de la troposphère parviennent à tous les organismes. Ainsi, les cycles journalier et saisonnier, la température générale, les radiations et la lumière solaire sont des conditions influentes dans le développement de la vie. C'est aussi le cas pour la composition de la Terre qui, dans sa richesse, offre de la matière première, elle-même source d'énergie et de travail pour les êtres vivants. Les accidents, qui peuvent survenir sur toute la planète, sont

aussi des circonstances décisives pour le développement organique. Des glaciations, raz de marée, séismes et éruptions volcaniques, mais aussi l'érosion produite par le vent ou l'eau, sont tous des facteurs déterminants. La vie sera différente dans les déserts, dans les hautes montagnes, aux pôles ou au bord de la mer. Nombreux sont les organismes et les espèces différentes qui sont apparus et ont disparu de la surface de la Terre après que la vie ait surgi des mers. Nombre d'individus auront trouvé des difficultés insurmontables et en auront péri. Le même processus a lieu lors d'extinctions d'espèces : ces espèces qui ne purent s'auto-transformer, ni transformer les nouvelles situations qui sont apparues dans le processus évolutif. Cependant la vie, portant en son sein de très nombreuses et multiples possibilités, continue de se frayer un chemin.

Quand plusieurs espèces apparaissent en un même lieu, différentes relations s'établissent entre elles, outre celles qui existent à l'intérieur de la même espèce. Il y a des relations symbiotiques, parasites, saprophytes, d'association, etc. Toutes ces relations possibles peuvent être simplifiées en trois grands types : relations de domination, relations d'échange et relations de destruction. Les organismes maintiennent entre eux ces relations et, tandis que certains survivent, d'autres disparaissent.

Il s'agit d'organismes dans lesquels les fonctions sont régulées par un psychisme qui dispose de sens pour percevoir le milieu interne et le milieu externe, ainsi que d'une mémoire, qui n'est pas seulement une mémoire génétique de transmission des caractères de l'espèce (les instincts de reproduction et de conservation), mais aussi d'enregistrements individuels de nouveaux réflexes qui permettent la décision face aux alterna-

tives. La mémoire accomplit également une autre fonction : le registre du temps. La mémoire permet de donner continuité au passage du temps. Le premier circuit de réflexe court (stimulus-réponse) admet des variations dans sa complexité, les systèmes nerveux et hormonal s'étant ainsi spécialisés. Par ailleurs, la possibilité d'acquérir de nouveaux réflexes donne origine à l'apprentissage et à la maîtrise, en spécialisant aussi de multiples mécanismes de réponse et en observant alors un comportement variable, une conduite variable dans le milieu, dans le monde.

Après de nombreuses tentatives de la nature, les mammifères commencèrent leur développement, en produisant des cas différents considérables. Ces mammifères se divisèrent en différentes branches, et parmi elles, celle des hominidés d'époque récente. C'est à partir d'eux que le psychisme commence un développement spécifique.

1.3. Chez l'être humain

Un saut marquant se produit lorsque commence la codification de signes (sons et gestes) entre les hominidés. Les signes codifiés se fixent ensuite avec davantage de permanence (signes et symboles gravés). Ces signes améliorent la communication qui met en relation les individus entre eux et qui relate des sujets d'importance pour eux, en référence au milieu dans lequel ils vivent. La mémoire s'amplifie – il ne s'agit déjà plus seulement de transmission génétique ni de mémoire individuelle – et grâce à la codification de signaux, des données peuvent être emmagasinées et transmises par le biais des signes, stimulant alors l'information et l'expérience sociale.

Un second saut important se produit ensuite : les données de mémoire sont rendues indépendantes de l'appareil génétique et de l'individu lorsqu'apparaît la mémoire disséminée. Celle-ci se développe depuis les premiers signes sur les murs et les tables d'argile jusqu'aux alphabets qui ouvrent la voie aux textes, puis aux bibliothèques et aux centres d'enseignement. L'aspect le plus significatif de ce qui se produit là est que le psychisme sort de lui-même et prend forme dans le monde.

De même, la locomotion va s'intensifier, d'une part grâce à l'inventivité qui crée des appareils n'existant pas à l'état naturel, d'autre part par la domestication des végétaux et des animaux, ce qui va permettre de se déplacer par les rivières, les steppes, les montagnes et les forêts, et ce, depuis les populations nomades jusqu'à l'ère de la locomotion et de la communication, qui ont atteint de nos jours un développement remarquable.

L'alimentation se perfectionne de la cueillette primitive, la chasse et la pêche jusqu'à la domestication du végétal par les premiers agriculteurs. Ce développement se poursuit par la domestication des animaux et par les systèmes progressifs de stockage, de conservation et de synthèse de nouveaux aliments et leur distribution conséquente.

La reproduction conduira peu à peu à l'organisation des premiers groupes sociaux en hordes, tribus et familles ; les lieux fixes où ils s'établissent feront place à des villages rudimentaires. Ceux-ci acquerront, plus tard, une forme complexe d'organisation sociale avec la participation concomitante de différentes générations dans un même moment historique et géographique. La reproduction subira d'importantes transformations jusqu'à aujourd'hui, où l'on entrevoit déjà des

techniques de production, de modification, de conservation et de mutation d'embryons et de gènes.

Le psychisme s'est complexifié au fur et à mesure, tout en reflétant ses étapes antérieures. Des centres de réponses se sont précisés également, tels que les centres neurohormonaux, qui se sont développés de la fonction végétative originale jusqu'à un intellect d'une complexité croissante. Selon le degré de travail interne et externe, la conscience a gagné des niveaux depuis le sommeil profond au demi-sommeil et, postérieurement, à une veille toujours plus lucide.

Le psychisme apparaît comme le coordinateur de la structure "être vivant-milieu", c'est-à-dire de la structure "conscience-monde". Le résultat d'une telle coordination est l'équilibre instable dans lequel la structure va travailler et se développer. L'information externe atteindra l'appareil spécialisé qui travaillera dans différentes franges de captation. Ces appareils sont les sens externes. L'information du milieu interne, de l'intracorps, parviendra aux appareils de captation que sont les sens internes. Les traces de ces informations internes et externes, ainsi que les traces des opérations mêmes de la conscience dans ses différents niveaux de travail, seront reçues dans l'appareil qu'est la mémoire. Ainsi le psychisme coordonnera des données sensorielles et des enregistrements de mémoire.

Par ailleurs, le psychisme, dans cette étape de son développement, dispose d'appareils de réponses dans le monde, réponses très élaborées et de différents types (comme le sont les réponses intellectuelles, émotives ou motrices). Ces appareils sont les centres. Dans le centre végétatif se trouvent les bases organiques des fonctions vitales du métabolisme, de repro-

duction et de locomotion (même si cette fonction s'est aussi spécialisée dans le centre moteur), ainsi que les instincts de conservation et de reproduction. Le psychisme va coordonner ces appareils et aussi les fonctions et les instincts vitaux.

De plus, il existe chez l'être humain un système de relation avec le milieu – qui n'est pas à proprement parler un appareil avec ses localisations neurophysiologiques – que nous appelons "comportement". Un cas particulier du comportement psychologique dans la relation interpersonnelle et sociale est celui de la "personnalité". La structure de la personnalité permet l'adaptation, en s'ajustant continuellement à des situations différentes et variables du milieu interpersonnel. Cette capacité d'adéquation pertinente est exigée par une complexe dynamique de situation que le psychisme doit coordonner, en maintenant l'unité de la structure complète.

Par ailleurs, le processus biologique que traverse une personne – depuis sa naissance et son enfance, en passant par l'adolescence et sa jeunesse, jusqu'à sa maturité et sa vieillesse – va modifier sensiblement la structure interne qui traverse des étapes vitales, et dont les nécessités et les relations avec le milieu évoluent (au début dépendance du milieu, puis installation et expansion dans ce milieu, avec la tendance à conserver sa position, puis finalement éloignement de ce milieu). Ce processus aura besoin lui aussi d'une coordination précise.

Afin de parvenir à une vision intégrée du travail du psychisme humain, nous présenterons ses différentes fonctions qui pourraient être localisées physiologiquement.¹ Nous tiendrons compte également du système d'impulsions capable de générer, déplacer et transformer des informations entre les appareils.

Chapitre 2. Appareils du psychisme²

Par "appareils", on entend les spécialisations sensorielles et mnésiques qui travaillent de manière intégrée dans la conscience par l'intermédiaire d'impulsions. Celles-ci, à leur tour, subissent de nombreuses transformations selon les contextes psychiques dans lesquels elles agissent.

2.1. Les sens

Les sens ont pour fonction de recevoir et de fournir des données à la conscience et à la mémoire. Ils sont organisés de différentes manières selon les nécessités et les tendances du psychisme.

L'appareil des sens trouve son origine dans un toucher primitif qui s'est progressivement spécialisé. On peut distinguer les sens externes selon l'information qu'ils détectent dans le milieu, et les sens internes selon l'information qu'ils captent de l'intérieur du corps. En accord avec leur type d'activité, on peut les organiser ainsi : sens chimiques (goût et odorat), sens mécaniques (le toucher proprement dit et les sens internes de cénesthésie et de kinesthésie) et les sens physiques (ouïe et vue). Parmi les sens internes, la cénesthésie fournit l'information de l'intracorps ; il y a des chimiorécepteurs, des thermorécepteurs, barorécepteurs, etc. La détection de la douleur joue également un rôle important. Le travail des centres, ainsi que les différents niveaux de travail de la conscience sont également détectés de manière cénesthésique.

En veille, les registres de l'information cénesthésique sont minimales car ce sont alors les sens externes et le psychisme dans son ensemble qui se meuvent par rapport au monde externe. Quand la veille diminue dans son potentiel, la cénesthésie augmente l'émission d'impulsions dont on a un registre déformé, agissant comme matière première pour les traductions qui seront faites en demi-sommeil et en rêve. Le sens kinesthésique fournit les données du mouvement et de la position corporelle, de l'équilibre et du déséquilibre physique.

Caractéristiques communes des sens :

- a) Tous effectuent, en eux-mêmes, des activités d'abstraction et de structuration de stimuli, selon leurs aptitudes. La perception est produite par la donnée plus l'activité du sens.
- b) Tous sont en perpétuel mouvement balayant différentes franges.
- c) Tous travaillent avec leur propre mémoire qui permet la reconnaissance du stimulus.
- d) Tous travaillent dans des "franges" en accord avec un tonus particulier qui leur est propre et qui doit être altéré par le stimulus : pour cela, il est nécessaire que le stimulus apparaisse entre des seuils sensoriels (un seuil minimal en dessous duquel on ne perçoit pas et un seuil de tolérance maximale qui, s'il est dépassé, produit une irritation sensorielle ou une saturation). Au cas où il y aurait un "bruit de fond" (provenant du même sens ou d'autres sens, de la conscience ou de la mémoire), le stimulus doit augmenter son intensité pour qu'il puisse être capté, sans dépasser le seuil maximal afin qu'il n'y ait ni saturation ni

blocage sensoriel. Lorsqu'un tel phénomène se produit, il est indispensable de faire disparaître le bruit de fond pour que le signal arrive au sens.

- e) Tous travaillent entre ces seuils et ces limites de tolérance qui admettent des variations selon l'éducation et selon les nécessités métaboliques (où se trouve la racine phylogénétique de l'existence sensorielle). Cette caractéristique de variabilité est importante pour distinguer les erreurs sensorielles.
- f) Tous traduisent les perceptions à un même système d'impulsions électrochimiques qui sont celles qui seront distribuées par voie nerveuse au cerveau.
- g) Tous ont des localisations terminales nerveuses (spécifiques ou diffuses) toujours reliées au système nerveux central et au système nerveux périphérique - ou autonome - depuis lesquels opère l'appareil de coordination.
- h) Tous sont reliés à l'appareil de mémoire générale de l'organisme.
- i) Tous ont des registres propres, produits par la variation du tonus lorsque le stimulus se présente et par le fait même de la perception.
- j) Tous peuvent commettre des erreurs dans la perception. Ces erreurs peuvent provenir du blocage du sens (par irritation sensorielle par exemple), par manque ou insuffisance du sens (myopies, surdités, etc.), mais aussi par manque d'intervention de l'un ou l'autre des sens qui aident à donner des paramètres à la perception (par

exemple : on entend quelque chose comme si c'était "loin", or en le voyant, il est "près"). Il existe des erreurs de création artificielle, par des conditions mécaniques, comme dans le cas de "voir de la lumière" en mettant une pression sur les globes oculaires, ou la sensation que le corps s'agrandit avec une température externe semblable à celle de la peau. De façon générique, on appelle ces erreurs des sens, "illusions".

2.2. La mémoire

La mémoire a pour fonction d'enregistrer et de retenir des données provenant des sens et/ou de la conscience ; elle fournit aussi des données au coordinateur quand cela est nécessaire (l'acte de se rappeler). Plus grande est la quantité de données de mémoire, plus nombreuses sont les options de réponses. Dans les réponses ayant déjà eu des antécédents, on économise de l'énergie, on gagne un "plus" de disponibilité. Le travail de la mémoire donne des références à la conscience sur sa situation et sa continuité dans le temps. Les rudiments de la mémoire apparaissent dans l'inertie propre au travail de chaque sens, s'étendant à tout le psychisme en tant que mémoire générale. L'atome minimal théorique de mémoire est la réminiscence, mais ce dont on a le registre, c'est que dans la mémoire on reçoit, on traite et on ordonne des données provenant des sens et du coordinateur sous forme d'enregistrements structurés. La mise en ordre se fait par franges ou par zones thématiques, et selon une chronologie propre. De ceci, on déduit que l'atome réel pourrait être : donnée + activité de l'appareil.

Formes d'enregistrement

Les données sont enregistrées par la mémoire de différentes manières : par choc (c'est-à-dire par un stimulus qui impressionne fortement), par l'entrée simultanée à travers différents sens, par présentation de la même donnée de différentes manières et par répétition. La donnée est bien enregistrée en contexte et s'impose par manque de contexte ou par unité de contexte. La qualité de l'enregistrement augmente quand on peut distinguer les stimuli et ceci se produit par la clarté des signaux en l'absence de bruit de fond. Quand il y a saturation par répétition, un blocage se produit, et quand il y a habitude, il se produit une diminution de l'enregistrement du stimulus. S'il y a absence de stimuli externes, le premier stimulus qui apparaît est fortement enregistré. Quand la mémoire n'envoie pas d'information au coordinateur, il y a également une plus grande disponibilité pour enregistrer. Les données reçues seront d'autant mieux enregistrées qu'elles sont en relation avec la frange thématique dans laquelle travaille le coordinateur.

Souvenir et oubli

Le souvenir, plus précisément l'évocation, apparaît quand la mémoire fournit à la conscience des données déjà enregistrées. Cette évocation est produite par la conscience intentionnellement, ce qui la distingue d'un autre type de remémoration qui s'impose à la conscience, lorsque certains souvenirs l'envahissent. Ces souvenirs coïncident parfois avec des recherches ou avec des contradictions psychologiques et apparaissent sans que le coordinateur participe. Il y a des degrés d'évocation, selon que la donnée a été enregistrée avec une plus ou moins grande intensité. Quand les données passent faiblement le seuil de registre, l'évocation est

également faible et parfois même, on ne s'en rappelle pas ; mais si la donnée est perçue à nouveau, on la reconnaît. À partir de ces seuils minimaux d'évocation apparaissent des gradations plus intenses jusqu'à arriver à la mémoire automatique, ou reconnaissance rapide, par exemple dans le cas du langage. La reconnaissance se produit quand en recevant une donnée, qui est comparée avec des données antérieures, celle-ci apparaît comme étant déjà enregistrée et est alors reconnue. Sans reconnaissance, le psychisme éprouverait l'état d'être toujours pour la première fois devant les phénomènes, même si ceux-ci se répètent. L'oubli, c'est l'impossibilité de fournir à la conscience des données déjà enregistrées. Ceci se produit par un blocage dans la réminiscence qui empêche la réapparition de l'information. Il existe, d'autre part, une sorte d'oubli fonctionnel qui empêche l'apparition continue de souvenirs, grâce à des mécanismes d'interrégulations qui opèrent en inhibant un appareil pendant qu'un autre fonctionne. Ainsi, il n'y a pas de souvenir continu lorsque le coordinateur perçoit ou coordonne des réponses ou lorsqu'il évoque une frange particulière. La gradation dans l'intensité de l'enregistrement et de l'évocation, est liée aux champs de présence et de coprésence* du coordinateur.

*Ndt : La *co-présence*, élément important pour l'auteur dans sa conception du psychisme humain, recouvre tout ce qui n'est pas au centre de l'attention ou n'est pas dans le champ immédiat de la présence, non présent mais accompagnant la présence, dans le sens où cela agit sur la perception, la mémoire, les réponses, le comportement. Nous optons donc pour en faire, comme lui, un nom commun : "coprésence". Le concept de coprésence est développé plus loin dans cet ouvrage.

Niveaux de la mémoire

Différents niveaux apparaissent à partir de la permanence et de la durée des enregistrements. Dans l'acquisition de la mémoire individuelle, les premières traces persistent en tant que substrat pour celles qui sont postérieures, en mettant le cadre dans lequel les nouveaux enregistrements sont comparés avec les premiers. D'autre part, les nouveaux enregistrements sont reçus sur la base de la disponibilité énergétique et de la disponibilité de travail que les premiers laissent, ceux-ci constituant les bases pour la reconnaissance. Il y a un premier niveau de substrat, ou mémoire ancienne, qui s'enrichit tout au long du temps. Il y a un second niveau, ou mémoire médiate, qui apparaît dans la dynamique du travail psychique, avec des enregistrements récents qui passent parfois dans le niveau de la mémoire ancienne. Il y a un troisième niveau, ou mémoire immédiate, qui correspond aux enregistrements actuels. C'est un niveau de travail constamment ouvert à l'arrivée d'informations. Dans ce niveau, il y a sélection, rejet et stockage de données.

Mémoire et apprentissage

Dans l'enregistrement et dans la mémorisation de la trace mnésique, l'émotion a un rôle très important. Il s'avère évident que l'on mémorise et que l'on évoque mieux dans des climats aimables et agréables, et cette caractéristique est déterminante dans les tâches d'apprentissage et d'enseignement, dans lesquelles les données sont mises en relation avec le contexte émotif de situation.

Circuit de mémoire

Les voies d'entrée des impulsions mnésiques sont : les sens internes, les sens externes et les activités du coordinateur.

C'est par ces voies que passent les impulsions constitutives de l'information enregistrable qui est stockée en mémoire. Pour leur part, les stimuli qui arrivent font un double trajet : un qui va au coordinateur et un autre qui va à la mémoire. Il suffit que les stimuli dépassent légèrement les seuils sensoriels pour qu'ils puissent être enregistrés et il suffit d'une activité minimale dans les différents niveaux de conscience pour qu'il y ait un enregistrement.

Relation entre mémoire et coordinateur

Dans le circuit entre les sens et le coordinateur, la mémoire agit comme connective, comme pont, en compensant parfois le manque de données sensorielles, soit par évocation, soit par souvenir involontaire (comme s'il s'agissait de "métaboliser" des réserves). Dans le cas du sommeil profond, où il n'y a pas d'entrée de données externes, les données cénesthésiques combinées avec les données de mémoire arrivent à la conscience. Ainsi, les données mnésiques ne sont pas évoquées intentionnellement mais, de toute manière, le coordinateur effectue un travail, ordonne des données, analyse, fait des opérations avec la participation de la mémoire. Dans le niveau de sommeil profond, il y a une réorganisation de la matière première du niveau de veille (de la mémoire immédiate, récente ou ancienne) qui est arrivée à la mémoire de manière désordonnée. Dans le niveau de veille, le coordinateur peut se diriger vers la mémoire par l'évocation (mécanismes de réversibilité), en donnant forme dans la conscience à des objets qui n'entrent pas par les sens au moment même, bien qu'ils l'aient fait précédemment. De ce qui a été dit, on comprend que la mémoire peut fournir des données à la demande du coordinateur ou le stimuler sans sa participation, comme, par exemple, dans le cas où il manque des stimuli sensoriels.

Erreurs de la mémoire

La plus courante est la fausse reconnaissance qui apparaît quand une donnée nouvelle est mise en relation de manière incorrecte avec une donnée antérieure. Une variante (souvenir équivoque) est le fait de supplanter par une autre, une donnée qui n'apparaît pas en mémoire. Les amnésies sont registrées comme une impossibilité totale d'évoquer des données ou des séquences complètes de données. Inversement, dans l'hypermnésie se produit une surabondance de souvenirs. Par ailleurs, tout enregistrement est associé à d'autres enregistrements contigus. Il n'y a donc pas de souvenir isolé, mais le coordinateur choisit parmi les souvenirs ceux qui lui sont nécessaires. De sorte qu'un autre cas d'erreur est celui qui se produit quand des souvenirs contigus se placent en tant que souvenirs centraux. Des données de mémoire, qui ne passent pas par le coordinateur, peuvent directement influencer la conduite, motivant des comportements inadéquats dans certaines situations, bien qu'on puisse avoir le registre de ces conduites inadéquates. Un autre cas d'erreur est le "déjà vu", quand on éprouve, face à une situation totalement nouvelle, la sensation d'un "déjà vécu".

Chapitre 3. La conscience

On peut définir la conscience comme le système de coordination et de registre effectué par le psychisme humain. En accord avec ceci, tout phénomène qui n'est pas enregistré n'est pas considéré comme conscient, et il en va de même pour toute opération du psychisme dans laquelle des tâches de coordination sont absentes. Ceci est possible parce que le spectre de registre et de coordination est très vaste, et les difficultés majeures apparaissent au moment de considérer les seuils, les limites du registre et de la coordination. Ceci nous amène à faire une brève considération : on relie généralement "conscience" avec "activité de veille", en laissant le reste hors de la conscience, ce qui a fait surgir des conceptions mal fondées, comme celle de "l'inconscient". Il en a été ainsi dans la mesure où les différents niveaux de travail de la conscience n'ont pas été suffisamment étudiés, ni non plus la structure de présence et de coprésence avec laquelle travaille le mécanisme attentionnel*. Il y a d'autres conceptions dans lesquelles on considère la conscience comme passive, alors que la conscience travaille en structurant activement, en coordonnant les nécessités et les tendances du psychisme avec les apports sensoriels et mnésiques, tandis qu'elle oriente les variations constantes de la relation du corps et du psychisme – c'est-à-dire de la structure psychophysique – avec le monde. Nous considérons comme des mécanismes fondamentaux ceux de la réversibilité qui permettent à la conscience de s'orienter, au moyen de l'attention, vers les sources de l'information sensorielle (aperception) et mnésique (évocation). Quand l'attention est dirigée vers l'évocation, elle peut, en outre, découvrir ou mettre en évidence des phénomènes qui

n'avaient pas été remarqués au moment où ils ont été enregistrés. On considère cette reconnaissance comme aperception dans l'évocation. L'activité des mécanismes de réversibilité est en relation directe avec le niveau de travail de la conscience. Au fur et à mesure que l'on descend dans les niveaux de conscience, le travail de ces mécanismes diminue, et vice versa.

3.1. La structure de la conscience

La structure minimale est la relation acte-objet, qui se fait par les mécanismes de l'intentionnalité de la conscience. Ce lien entre des actes et des objets est permanent, même quand il existe des actes lancés vers la recherche d'objets qui ne sont pas nécessaires au moment même du lancement de la recherche. C'est cette situation qui donne une dynamique à la conscience. Les objets de conscience (perceptions, souvenirs, représentations, abstractions, etc.), apparaissent comme les corrélations intentionnelles des actes de conscience. L'intentionnalité est toujours lancée vers le futur, ce qui se registre comme une tension de recherche, et aussi vers le passé dans le cas de l'évocation. Ainsi, les temps de conscience s'entrecroisent dans le moment présent. La conscience futurise* et se souvient, mais au moment de la mise en œuvre, elle travaille au présent. Quand, dans le cas de recherche d'un souvenir, l'objet évoqué apparaît, il se "rend présent" et la conscience ne complète pas son acte tant que cela ne s'est pas produit. L'action complétive est enregistrée comme distension.

*Ndt : "Futuriser" n'existe pas en français, pas plus qu'en espagnol. "Futurisme" définit l'attitude de celui qui se tourne vers l'avenir. Nous suivons donc l'auteur lorsqu'il rend la démarche active et intentionnelle par la création de ce verbe.

Quand les actes trouvent leur objet, de l'énergie est libérée et est utilisée par la conscience pour de nouveaux travaux. Ces opérations décrites sont caractéristiques du niveau de veille, puisque dans d'autres niveaux (comme dans le sommeil, par exemple) la structure du temps est différente. Ainsi, le temps psychologique dépend du niveau de travail du psychisme. Le temps de travail du coordinateur en veille est le présent, d'où l'on peut effectuer de multiples jeux temporels de prolongations et de rétentions, toujours entrecroisées dans le moment présent. L'efficacité des mécanismes de réversibilité et le temps présent sont des caractéristiques du niveau de veille.

Attention, présence et coprésence

L'attention est une aptitude de la conscience qui permet d'observer les phénomènes internes et externes. Ainsi, quand un stimulus dépasse le seuil, il réveille l'intérêt de la conscience en restant dans un champ central de présence vers lequel l'attention se dirige. La même chose se produit lorsque la conscience, mue par un intérêt propre, se dirige vers un stimulus déterminé ou vers une donnée. Quand l'attention travaille, certains objets apparaissent comme centraux et d'autres objets apparaissent à la périphérie, de manière coprésente. Ces présence et coprésence attentionnelles existent autant pour les objets externes que pour les objets internes. Quand on porte attention à un objet, son aspect manifeste est présent et son aspect non manifeste opère de manière coprésente. "On prend en compte" cette partie, même si on n'y porte pas attention. Il en est ainsi parce que le champ de travail de la conscience dépasse ce dont elle doit s'occuper, elle va au-delà de l'objet qu'elle observe. La conscience dirige des actes vers des objets, mais il y a également d'autres actes coprésents qui ne sont pas en rapport avec le thème ou l'objet

motif d'attention du moment. On expérimente le même phénomène dans les différents niveaux de conscience ; en veille, par exemple, il y a coprésence de rêveries, et dans les rêves, il peut y avoir des actes éminemment propres à la veille tel que le raisonnement. Ainsi, la présence a lieu dans un champ de coprésence. Dans la connaissance, par exemple, la masse d'information coprésente importe lorsqu'il est nécessaire de se concentrer sur un sujet spécifique. La connaissance se comprend dans cet horizon de coprésence, et lorsqu'on l'amplifie, on amplifie également la capacité de faire des mises en relation. Présence et coprésence forment l'image du monde de l'individu. Indépendamment des concepts et des idées, la conscience dispose d'éléments non pensés, coprésents, que sont les opinions, les croyances, les suppositions auxquelles on prête rarement attention. Quand ce substrat, sur lequel elle s'appuie, varie ou tombe, c'est l'image même du monde qui change ou qui se transforme.

Abstraction et association

La capacité d'abstraction de la conscience augmente dans le niveau de veille et diminue dans les niveaux inférieurs, alors qu'augmentent les mécanismes associatifs. En veille, les mécanismes de l'abstraction travaillent autant que ceux de l'association. La conséquence des premiers est "l'idéation" et des seconds "l'imagination". L'idéation consiste dans la formulation d'abstractions que nous pouvons définir comme "concepts". Ceux-ci sont des réductions d'objets à leurs caractères essentiels (par exemple, si l'on prend un champ, on peut en abstraire sa forme triangulaire et calculer son aire géométrique). La conceptualisation ne travaille pas avec des éléments isolés mais avec des ensembles d'éléments, et c'est à partir de ces conceptualisations que peuvent être établies des

classifications (par exemple, on forme l'abstraction "arbre", mais il se trouve qu'il y a différents types d'arbres, ce pourquoi apparaissent aussi des classifications dans des catégories, classes, genres, etc.) En accord avec ceci, l'idéation est produite sur la base des conceptualisations et des classifications grâce aux mécanismes d'abstraction de la conscience.

L'imagination apparaît avec le travail des mécanismes d'association : par contraste (blanc - noir), par contiguïté (pont - rivière) et par similitude (rouge - sang). On peut distinguer deux types d'imagination : l'imagination divagatrice et l'imagination plastique ou dirigée. La première se caractérise par l'association libre, sans guide, dans laquelle les images déferlent et s'imposent à la conscience (par exemple dans les rêves et les rêveries). Dans l'imagination plastique ou dirigée, il y a une certaine liberté opératoire, qui admet une direction autour d'un plan inventif dans lequel on cherche à formaliser quelque chose encore inexistant. Selon que les impulsions parvenant à la conscience ont été travaillées par l'un ou l'autre des mécanismes indiqués (abstraction, classification, divagation ou imagination dirigée), on obtient différentes traductions, donnant forme à de multiples représentations.

3.2. Les niveaux de conscience

La conscience peut être plongée en plein sommeil, en demi-sommeil ou en veille, mais elle peut se trouver également à des moments intermédiaires ou de transition. Il y a des gradations entre les niveaux de conscience, non des différences tranchantes. Parler de niveaux, c'est parler de différentes opérations et du registre de ces opérations. C'est

grâce à ce registre que l'on peut faire la distinction entre les différents niveaux de conscience, mais on ne peut pas avoir de registre des niveaux eux-mêmes comme s'il s'agissait d'espaces vides.

Caractéristiques des niveaux

On peut affirmer que les différents niveaux de conscience remplissent la fonction de compenser structurellement le monde (en comprenant par "monde" la masse de perceptions, de représentations, etc., qui ont leur origine dans les stimuli des milieux externe et interne). Il ne s'agit pas simplement du fait de donner des réponses, mais de donner des réponses compensatoires structurelles. Ces réponses sont des compensations pour rétablir l'équilibre dans cette relation instable qu'est la relation conscience-monde, ou psychisme-milieu. Quand il reste de l'énergie libre à partir du travail réalisé dans le fonctionnement végétatif, les niveaux montent parce qu'ils reçoivent l'énergie qui les approvisionne.

Sommeil profond

Dans ce niveau, le travail des sens externes est minimal, il n'y a pas d'autre information du milieu externe que celle qui dépasse le seuil imposé par le sommeil lui-même. Le travail du sens cénesthésique est prédominant : il apporte des impulsions qui sont traduites et transformées par le travail des mécanismes associatifs, donnant lieu au surgissement des images oniriques. Les caractéristiques substantielles des images dans ce niveau sont leur grand pouvoir de suggestion. Le temps psychologique et l'espace sont modifiés par rapport au niveau de veille, et la structure acte-objet apparaît fréquemment sans correspondance entre ces éléments. De la même manière, les "climats" émotifs et les images se rendent généralement

indépendants les uns des autres. En outre, il est typique que les mécanismes critiques et autocritiques disparaissent. À partir de ce niveau, ces mécanismes augmenteront leur travail à mesure que le niveau de conscience monte. L'inertie des niveaux et le cadre formel propre qu'ils posent, font que la mobilité et le passage de l'un à l'autre s'opèrent progressivement (ainsi, la sortie et l'entrée dans le sommeil passent par le demi-sommeil). Le tonus de ce niveau est le même que celui des autres : il peut passer d'un état actif à un état passif et présenter aussi des états d'altération. Le sommeil passif est sans images, tandis que le sommeil actif comporte des images.

Demi-sommeil

Dans ce niveau, qui précède la veille, les sens externes commencent à envoyer des informations à la conscience, informations qui ne sont pas totalement structurées parce qu'il y a aussi des interférences de rêveries et la présence de sensations internes. Les contenus du rêve perdent leur pouvoir suggestif même s'ils continuent à apparaître, étant donné que la semi-perception de veille donne de nouveaux paramètres. La suggestibilité continue à agir, surtout en ce qui concerne quelques images saisissantes (appelées hypnagogiques), qui ont une grande force. Par ailleurs, le système des rêveries habituelles, qui peut diminuer en veille et disparaître dans le rêve, réapparaît. C'est dans ce niveau que le noyau de rêverie et les rêveries secondaires sont le plus facilement perceptibles, du moins dans leurs climats et tensions de base. Le mode de rêverie caractéristique de ce niveau se transpose généralement par inertie jusqu'à la veille, en fournissant la matière première à la divagation, même si dans celle-ci apparaissent aussi des éléments de la perception de veille. Dans ce cadre, le coordi-

nateur peut déjà effectuer quelques opérations. Notons également que ce niveau est particulièrement instable et donc facilement sujet à des déséquilibres et des altérations. Nous trouvons aussi les états de demi-sommeil passif et actif ; le premier offre un passage facile au rêve, le deuxième conduit à la veille. Il est nécessaire de faire une autre distinction : il existe un demi-sommeil actif par altération et un autre plus calme et attentif. Le demi-sommeil altéré est la base des tensions et des climats qui arrivent avec force et insistance lors de la veille en provoquant des "bruits" et en modifiant la conduite, la rendant inadéquate à la situation donnée. Les climats et les tensions du niveau de veille peuvent être détectés dans le demi-sommeil actif altéré. Les différents états, actifs et passifs, dépendent du tonus et de l'intensité énergétique propres à chaque niveau. Les tonus produisent l'intensité graduelle que peuvent avoir tant les climats émotifs que les tensions.

Veille

Lors de la veille, les sens externes fournissent un plus grand débit d'information, en régulant les sens internes par inhibition et en permettant que le coordinateur se dirige vers le monde par le travail psychique de compensation du milieu. Ici fonctionnent les mécanismes d'abstraction et les mécanismes de critique et d'autocritique, qui parviennent à de hauts degrés de manifestation et d'intervention dans les tâches de coordination et de registre. Les mécanismes de réversibilité, dont les manifestations étaient très réduites dans les niveaux précédents, peuvent ici opérer amplement en permettant au coordinateur d'équilibrer les milieux interne et externe. La suggestibilité dans les contenus de veille diminue, tandis que les points de référence augmentent. Il existe un tonus de veille active qui peut être attentif, avec un maniement maximal de

l'aperception, et il y a également un tonus de veille altérée. Dans ce dernier cas apparaissent la divagation silencieuse et les rêveries plus ou moins permanentes.

Relation entre niveaux

La relation entre niveaux produit en général des altérations réciproques. On peut citer quatre facteurs qui ont des incidences dans cette relation : l'inertie, le bruit, l'effet rebond et le traînage.

Inertie

Chaque niveau de conscience tend à conserver son propre niveau de travail en maintenant son activité après avoir fini son cycle. Ceci a comme conséquence que le passage d'un niveau à un autre se fait avec lenteur, le premier diminuant pendant que le nouveau niveau apparaît (comme dans le cas des contenus du demi-sommeil qui s'imposent en veille). Les cas qui sont mentionnés par la suite sont des conséquences de l'inertie de chaque niveau qui cherche à maintenir et à étendre la forme d'articulation qui lui est propre.

Bruit

L'inertie du niveau précédent apparaît comme bruit de fond dans le travail du niveau postérieur ; des contenus de l'infra-veille font irruption en interférant dans le travail de veille et inversement. Comme bruits, nous pouvons distinguer les climats émotifs, les tensions et les contenus ne correspondant pas au travail réalisé par le coordinateur à ce moment-là. Prenons un exemple : si l'on doit effectuer un travail intellectuel, une émotion particulière accompagnera ce travail (goût pour le faire) ; il y aura une tension, produite par le travail lui-même, associée à des contenus opportuns aux opérations en cours. Mais s'il y a des climats d'un autre type, si les tensions ne proviennent pas

du travail et si les contenus sont sujets à allégories, il est évident qu'ils interféreront dans l'activité en introduisant du bruit, ce qui altérera la coordination et consommera l'énergie disponible.

Effet rebond

Ce phénomène apparaît comme réponse d'un niveau dans lequel ont été introduits des contenus d'un niveau différent, en dépassant les défenses d'inertie. Des contenus propres au niveau envahi apparaîtront plus tard dans le niveau depuis lequel s'est produite l'invasion.

Traînage

Des contenus, des climats et des tonus propres à un niveau se transposent et restent dans un autre niveau en tant que traînage. Ceci est plus significatif dans le cas des climats, des tensions ou des contenus fixés dans le psychisme qui ont été traînés depuis longtemps et qui sont représentés dans les différents niveaux. Par l'importance psychologique que peuvent avoir ces facteurs dans l'adaptation croissante et dans l'évolution du psychisme, ils peuvent être considérés de manière spéciale.

Tonus, climats, tensions et contenus

On considère les *tonus* en fonction de leur intensité énergétique. Les opérations dans chaque niveau peuvent être effectuées avec une plus ou moins grande intensité (avec un tonus plus grand ou plus faible). Des expériences peuvent se manifester avec une plus ou moins grande intensité en accord avec le tonus prédominant et être altérées parfois par celui-ci, en se transformant en facteur de bruit.

Les *climats* sont des états d'âme qui par leur variabilité apparaissent de manière intermittente et peuvent recouvrir la conscience pendant un certain temps, teintant toutes les activités du coordinateur. Parfois les climats correspondent aux opérations qu'on est en train d'effectuer et accompagnent de manière concomitante le coordinateur sans le perturber, et même dans ce cas en lui facilitant son travail. Lorsqu'il n'en est pas ainsi, ils provoquent du bruit. Ces climats peuvent être fixés dans le psychisme et perturber la structure complète, en empêchant la mobilité et la facilité de déplacement des climats opportuns. Les climats fixés circulent dans les différents niveaux et peuvent ainsi passer de la veille au sommeil, se poursuivre durant le sommeil, puis retourner à la veille pendant longtemps, en ôtant au coordinateur sa liberté opérationnelle. Un autre type est le climat conjoncturel qui apparaît en empêchant de donner les réponses adéquates à une situation déterminée.

Les *tensions* ont une racine plus physique, plus corporelle, puisque c'est le système musculaire qui intervient, et c'est dans la musculature que leur registre se manifeste le plus clairement. La relation avec le psychisme n'est pas toujours directe puisque la relaxation musculaire n'est pas directement accompagnée d'une relaxation mentale, la conscience pouvant continuer à avoir des tensions et des altérations tandis que le corps est déjà parvenu à se détendre. Cette différence entre tensions psychiques et physiques permet des distinctions opérationnelles plus précises. Les tensions psychiques sont liées aux attentes excessives par lesquelles le psychisme est conduit à une quête, "l'attente de quelque chose", qui provoque de fortes tensions.

Les *contenus mentaux* apparaissent comme objets formels de conscience ; ce sont des formes compensatoires que la conscience organise pour donner des réponses au monde. Ainsi s'établit une correspondance, ou pas, entre les activités ou les nécessités du psychisme et les contenus qui apparaissent dans le coordinateur. Lorsqu'on effectue une opération mathématique, la représentation numérique est opportune, alors qu'une figure allégorique s'avère inopportune et agit comme bruit et comme source de distraction. Tous les facteurs de bruit, en plus d'empêcher le travail, provoquent généralement désorientation et dispersion d'énergie. Les contenus de conscience, tant qu'ils agissent dans leur niveau de formation, ont une signification de grande importance pour le coordinateur, mais s'ils sortent de leur niveau formel caractéristique, ils empêchent les tâches de coordination.

Les registres des états calmes dans le niveau de veille sont aussi de grande utilité puisqu'ils permettent de rétablir la normalité du flux de conscience. Dans le cas des climats qui sont fixés, il y a un système opératoire pour transférer ces climats, depuis leurs images correspondantes vers d'autres de moindre importance pour la conscience. De cette manière, les climats peuvent perdre de leur fixité, en diminuant la perturbation en veille.

En synthèse : les quatre types d'expériences mentionnés plus haut, lorsqu'ils sont en adéquation avec les opérations du coordinateur, sont des facteurs favorables ; quand ils ne correspondent pas aux opérations, ils sont donc inappropriés, deviennent des facteurs de bruit et de distraction et altèrent le psychisme.

Erreurs du coordinateur

Il faut distinguer les erreurs propres de la conscience et les erreurs de relation entre la conscience, les sens et la mémoire. Nous désignons de manière générique ces derniers par le terme de "dysfonctions". L'hallucination est l'erreur typique du coordinateur. Elle se produit quand des phénomènes, qui ne sont pas directement arrivés par le biais des sens, sont expérimentés comme s'ils se déroulaient dans le monde externe avec toutes les caractéristiques de la perception sensorielle. Il s'agit de configurations que produit la conscience sur la base de la mémoire. Ces hallucinations peuvent apparaître dans des situations de grand épuisement, par manque de substances nécessaires au métabolisme cérébral, par anoxie, par manque de stimuli (comme dans des situations de suppression sensorielle), par l'action de drogues, dans le delirium tremens propre à l'alcoolisme ainsi que dans les situations de danger de mort. Elles sont fréquentes dans des cas de faiblesse physique et dans des cas de "conscience émotionnée", lorsque le coordinateur perd sa faculté de se déplacer dans le temps. Comme dysfonctionnements des sens, on peut mentionner l'incapacité de mettre en rapport des données provenant de différentes voies sensorielles (ce sont les cas connus comme "désintégration eidétique"). Les dysfonctionnements de la mémoire sont enregistrés comme oublis et blocages.

Circuit intégré entre les sens, la mémoire et le coordinateur

Les connectives entre les sens, la mémoire et la conscience révèlent des aspects très importants du fonctionnement du psychisme. Ces circuits connectifs travaillent dans une autorégulation complexe. Ainsi, quand le coordinateur est en aperception de la perception, l'évocation est inhibée et,

inversement, l'aperception de la mémoire inhibe la perception. Quand les sens externes sont en activité, l'entrée de stimuli internes est freinée, et vice versa. La plus grande interrégulation apparaît dans les changements de niveau de travail. Lorsqu'augmente le sommeil (ou lorsque la veille diminue), les mécanismes de réversibilité se bloquent, les mécanismes associatifs apparaissant alors avec force. Lorsqu'augmente la veille, les mécanismes de critique commencent leur travail en même temps qu'ils inhibent les mécanismes associatifs. Il y a aussi une interrégulation automatique entre les sens. Quand la vue augmente son seuil moyen, le toucher, l'odorat et l'ouïe diminuent, et c'est le cas pour tous les sens (par exemple, on ferme généralement les yeux pour mieux entendre).

Chapitre 4. Les impulsions³

Les impulsions qui parviennent au coordinateur et qui proviennent des sens et de la mémoire, sont transformées en représentations. Ces structures de perception et d'évocation évoluent afin d'élaborer des réponses efficaces dans le travail pour équilibrer les milieux interne et externe. Ainsi, par exemple, tandis qu'un rêve est une élaboration-réponse au milieu interne, un déplacement moteur est un mouvement-réponse au milieu externe. Dans le cas des représentations, une idéation amenée aux niveaux sémiologiques est un autre type de représentation-réponse au milieu externe. D'autre part, toute représentation qui est placée dans le champ de présence du coordinateur suscite des chaînes associatives entre l'objet et sa coprésence. Ainsi, tandis que l'objet est saisi avec une précision de détails dans le champ de présence, dans le champ de coprésence apparaissent des relations à d'autres objets non présents mais liés à lui. On précise que les champs de présence et de coprésence jouent un rôle important dans la traduction des impulsions, comme dans le cas de la traduction allégorique dont la matière première provient en grande partie de données qui sont parvenues à la coprésence de veille.

Il est important d'étudier les impulsions, vu le travail particulier que le coordinateur réalise avec les représentations. Il existe deux voies : la voie abstractive, qui opère en réduisant la multiplicité des phénomènes à ses caractères essentiels, et la voie associative, qui structure les représentations sur la base de similitude, contiguïté et contraste.

Sur la base de ces voies d'abstraction et d'association, on structure des formes, qui sont des liens entre la conscience qui les élabore et les phénomènes du monde objectal auxquels elles se réfèrent.

4.1. Morphologie des impulsions

À ce stade, nous comprenons les "formes" comme des phénomènes de perception ou de représentation. La morphologie des impulsions étudie les formes comme des structures traduites et transformées par l'appareil psychophysique dans son travail de réponse aux stimuli.

On peut obtenir plusieurs formes d'un même objet, selon les canaux de sensation utilisés, selon la perspective par rapport à cet objet et selon le type de structuration qu'effectue la conscience. Les différents niveaux de conscience posent, chacun, leur propre cadre formel. Chaque niveau procède comme structure d'enceinte caractéristique, liée à des formes elles aussi caractéristiques. Les formes qui émergent dans la conscience sont de réelles compensations structurantes face au stimulus. La forme est l'objet de l'acte de compensation structurante. Le stimulus se convertit en une forme quand la conscience le structure depuis son niveau de travail. Ainsi, un même stimulus se traduit par des formes différentes selon les réponses structurantes des différents niveaux de conscience. Les différents niveaux ont pour fonction de compenser structurellement le monde.

La couleur a une grande importance psychologique mais, même quand elle sert à pondérer des formes, elle ne modifie pas leur essence.

Pour comprendre l'origine et la signification des formes, il faut différencier la sensation, la perception et la représentation.

Fonctions de la représentation interne

1. Fixer la perception comme mémoire.
2. Transformer ce qui est perçu en accord avec les nécessités de la conscience.
3. Traduire des impulsions internes à des niveaux perceptibles.

Fonctions de la représentation externe

1. Abstraire l'essentiel pour ordonner (symbole).
2. Exprimer conventionnellement des abstractions pour pouvoir agir dans le monde (signe).
3. Concrétiser l'abstrait pour s'en souvenir (allégorie).

Caractéristiques du signe, de l'allégorie et du symbole

1. Le signe est conventionnel, opératif, associatif, parfois figuratif, parfois non figuratif.
2. L'allégorie est centrifuge, multiplicative, associative, figurative et liée à une époque.
3. Le symbole est centripète, synthétique, non associatif, non figuratif et non lié à une époque.

4.2. Symbolique

L'exemple du symbole comme acte visuel

Le symbole dans l'espace et comme perception visuelle nous amène à réfléchir au mouvement de l'œil. La vision d'un point sans références permet le mouvement de l'œil dans toutes les directions. La ligne horizontale entraîne l'œil dans cette direction sans efforts. La ligne verticale provoque tension, fatigue et endormissement.

La compréhension du symbole, initialement configuration et mouvement visuel, permet de considérer sérieusement l'action que celui-ci effectue depuis le monde externe sur le psychisme quand le symbole se présente en tant que perception depuis un objet culturel. Elle permet également de détecter le travail de la représentation quand l'image s'exprime comme un symbole dans une production personnelle interne ou se projette dans une production culturelle externe.

Le symbole comme résultat de la transformation de ce qui est perçu

Ici apparaît la fonction compensatrice du symbole comme référentiel et ordonnateur de l'espace. Le symbole contribue à fixer le centre dans le champ ouvert et à retenir le temps. Les monuments symboles donnent une unité psychologique et politique aux peuples. Le symbole répond aussi à des productions non collectives, dans lequel on observe la fonction compensatrice de la conscience face aux données de la réalité.

Le symbole comme traduction d'impulsions internes

Le symbolisme dans le rêve et dans la production artistique répond généralement à des impulsions cénesthésiques traduites à des niveaux de représentation visuelle. Certains gestes codifiés, connus en Orient comme "mudra", sont un autre cas de manifestation symbolique en tant que traduction d'impulsions internes. Certaines attitudes corporelles générales et leurs significations sont connues dans le monde entier et correspondent aux distinctions faites par rapport aux symboles tels que la pointe et le cercle (par exemple, le corps dressé et les bras ouverts expriment, symboliquement, des situations mentales opposées à celles du corps refermé sur lui-même, comme en position fœtale).

4.3. Sémiologie

Le signe sert à exprimer conventionnellement des abstractions pour agir dans le monde, en unifiant, dans un même niveau de langage, des phénomènes de nature différente. Expression et signification forment une structure. Quand on ne connaît pas la signification d'une expression, le signe perd sa valeur opérative. Les expressions équivoques ou polysémiques admettent plusieurs significations et c'est le contexte qui permet leur compréhension. Le contexte uniformise le niveau de langage. Mais les contextes sont généralement en dehors du cadre d'un niveau de langage donné, faisant ressortir les expressions sans catégories ou occasionnelles. Par exemple, si quelqu'un frappe à la porte et qu'on demande : « qui est là ? », tout le monde répond : « c'est moi ». Et l'on sait toujours de qui il s'agit en fonction de la voix, de l'heure, si l'on attend une visite, etc. Ces contextes sont en dehors du niveau de langage, mais on y trouve toujours la même expression : « moi ». Quant au signe en tant que tel, il peut être l'expression d'une signification ou accomplir la fonction de signaler une autre entité par un caractère associatif.

Différences entre signes et catégories sémiologiques

Les connectives entre signes sont des formalisations de relations, ces relations étant, à leur tour, des signes. Quand les signes perdent leur signification par transfert culturel, ils finissent par être considérés comme des symboles.

La fonction sémiologique des symboles et des allégories

Quand on donne une valeur conventionnelle à un symbole et qu'on le prend dans un sens opérationnel, on le convertit en signe. Les allégories aussi remplissent des fonctions sémiologiques.

4.4. Allégorie

Les allégories sont des narrations transformées plastiquement, dans lesquelles on fixe ce qui est divers ou qui est multiplié par allusion, mais dans lesquelles on concrétise aussi ce qui est abstrait. Le caractère multiplicatif de ce qui est allégorique correspond au processus associatif de la conscience.

Lois associatives de l'allégorie

La similitude guide la conscience lorsque celle-ci cherche ce qui est semblable à un objet donné. La contiguïté conduit la conscience quand elle cherche ce qui lui est propre, ou ce qui est, a été ou sera en contact avec un objet donné. Le contraste intervient quand elle cherche ce qui s'oppose ou ce qui est en relation dialectique avec un objet donné.

Le conjoncturel de l'allégorie

L'allégorie est dynamique et relate des situations qui se réfèrent au mental de l'individu (rêves, contes, art, pathologie, mystique), au psychisme collectif (contes, art, folklore, mythes et religions) et à l'homme des différentes époques face à la nature et à l'histoire.

Fonctions et types d'allégories

L'allégorie relate des situations compensant les difficultés à embrasser entièrement une situation. En saisissant allégoriquement des situations, on peut agir sur les situations réelles de façon indirecte.

Le climat de l'allégorie et le système d'idéation

Dans le champ allégorique, le facteur émotif ne dépend pas de la représentation. Le climat fait partie du système d'idéation

et c'est lui qui révèle la signification qu'elle a pour la conscience. L'approche allégorique ne respecte pas le temps linéaire, ni la structuration de l'espace en état de veille.

Le système de tension et l'allégorie comme décharge

Le rire, les pleurs, l'acte amoureux et la confrontation agressive sont des moyens de décharger des tensions internes. Certaines allégories ont pour fonction de provoquer ces décharges.

Composition du mode allégorique

Le mode allégorique est composé de contenants (ils gardent, protègent ou enferment ce qui est dans leur intérieur), de contenus (lesquels sont inclus dans un milieu), de connectives (entités qui facilitent ou empêchent la connexion entre les contenus, entre les milieux, ou entre milieux et contenus) et d'attributs (manifestes quand on les fait ressortir, tacites quand ils sont larvés). Dans le mode allégorique, on relève les niveaux (importances, hiérarchies), les textures (qualité et signification de la qualité d'un objet) et les moments de processus (âges). Les allégories se présentent à la conscience avec une dynamique et une grande capacité de transformisme, d'inversion, d'expansion ou de réduction.

Pour faire une interprétation complète d'un système allégorique, il faudra suivre un plan de travail, en commençant par séparer les composants symboliques et sémiologiques. Ensuite, on devra essayer de comprendre la fonction que remplit chacun des éléments considérés, ainsi que l'origine de la matière première allégorique (s'il s'agit d'objets culturels, de souvenirs entremêlés, de rêveries ou d'images oniriques).

Chapitre 5. Comportement

Nous avons vu le psychisme en tant que coordinateur des relations entre les différents milieux : le milieu interne du corps et le milieu externe ou ambiant. De ces deux milieux, le psychisme reçoit de l'information par les sens, emmagasine de l'expérience par la mémoire et procède à l'ajustement par le biais des centres. Cet ajustement entre les milieux, nous l'appelons "comportement" et le considérons comme un cas particulier d'expression du psychisme. Ses mécanismes de base sont les instincts de conservation individuelle et de l'espèce, ainsi que les tendances intentionnelles.

Le comportement se structure sur la base de qualités innées, propres à la structure biologique de l'individu, et sur la base de qualités acquises, codifiées à partir des expériences de réussite ou d'erreur, avec leurs registres de plaisir ou de déplaisir. Les qualités innées donnent la condition biologique au coordinateur, qui dispose d'elles et ne peut les isoler sans préjudice. Cette base biologique a une inertie qui s'exprime dans la conservation et l'obtention de conditions propices à son expansion. Les qualités acquises proviennent de l'apprentissage individuel dans le déplacement spatio-temporel de la structure psychophysique. L'apprentissage modifie progressivement le comportement et ceci, en fonction des expériences de réussite ou d'erreur. Ces tentatives vont donner à l'individu des paramètres pour qu'il puisse s'adapter au mieux et ce, par les moindres résistances au milieu, un moindre effort dans l'activité et la moindre dépense énergétique. Cette forme d'adaptation permet un surplus énergétique (énergie libre), qui peut être utilisée pour de nouveaux pas d'adaptation croissante.

Dans tout processus d'adaptation, la structure psychophysique s'oriente par les indicateurs de plaisir et de déplaisir. Le déplaisir se développe en tant que signal de ce qui est dangereux pour la vie, de ce qui est toxique, répressif ou, en général, préjudiciable à la structure psychophysique. Le plaisir, tout en stimulant et motivant le psychisme, trace les directions optimales pour avancer. Par ailleurs, le comportement rencontre des limites dans les possibilités du psychisme, dans celles du corps et dans les opportunités que présentent les différentes circonstances. Les limites du psychisme s'amplifient à partir des qualités acquises, mais celles du corps ne peuvent être repoussées dans les mêmes proportions et, de plus, les limites se renforcent avec l'âge. Ceci ne signifie pas que le corps ne possède pas toutes les facultés pour agir efficacement dans le milieu. Cela signifie qu'il pose des limites et des conditions que le psychisme ne peut négliger sans se porter préjudice à lui-même. Dans les relations entre psychisme, corps et milieu environnant, le corps effectuera ses opérations objectives avec plus ou moins de pertinence. Dans un cas, il y aura adaptation, dans l'autre, inadaptation.

5.1. Les centres comme spécialisations des réponses de relation

Le simple mécanisme originel de stimulus-réponse devient très complexe dans la structure humaine, dont la caractéristique est la "réponse différée" ; celle-ci se différencie de la "réponse réflexe" par l'intervention des circuits de coordination et la possibilité de canaliser la réponse par différents centres d'activité neuroendocrinienne. Les centres travaillent de manière structurée entre eux ; ils agissent avec leurs propres registres ainsi qu'avec le registre général qu'obtient le

coordinateur par l'information des sens internes lorsqu'il réalise une action dans le milieu, et également par les connexions entre les centres et le coordinateur.

Le centre végétatif

À partir du "plan" de son corps et de ses codes génétiques, tout être vivant assimile des substances du milieu externe et génère l'énergie psychophysique nécessaire à la conservation et au développement de la vie. Chez l'être humain, le centre végétatif distribue l'énergie en donnant des instructions depuis ses nombreuses localisations nerveuses et glandulaires. Il est évidemment le centre de base du psychisme. C'est à partir de lui que les instincts de conservation individuelle et de l'espèce agissent, régulant le sommeil, la nutrition, la sexualité. Les signaux qui donnent l'instruction (l'information) à ce centre sont fondamentalement enregistrés de manière cénesthésique, mais les signaux provenant des sensations externes ont aussi la capacité de le mobiliser ou de l'inhiber.

Le centre sexuel

C'est le collecteur et distributeur énergétique. Il opère par concentration et diffusion alternées en mobilisant l'énergie psychophysique de façon localisée ou diffuse. Son action est volontaire et involontaire. On a un registre cénesthésique de la tension de ce centre, tout comme de la distribution de l'énergie aux autres centres. La diminution de tension se produit par les décharges propres à ce centre et par les décharges à travers les autres centres. La structure végétative sexuelle est la base phylogénétique à partir de laquelle se sont organisés les autres centres dans le processus évolutif d'adaptation.

Le centre moteur

Il agit en tant que régulateur des réflexes externes, conditionnés ou non conditionnés, et des habitudes de mouvement. Il permet le déplacement du corps dans l'espace. Il travaille avec des tensions et relâchements musculaires activés par des signaux nerveux et chimiques.

Le centre émotif

C'est le régulateur et synthétiseur de réponses en situation par le mécanisme d'adhésion ou de rejet. Lorsque le centre émotif produit un débordement de réponses, des altérations se produisent dans la synchronisation des autres centres par des blocages partiels.

Le centre intellectuel

Il répond sur la base des mécanismes d'abstraction, de classification et d'association. Il travaille par sélection ou confusion, dans une gamme qui va des idées aux différentes formes d'imagination, dirigée ou divagante, pouvant élaborer différentes formes symboliques, sémiologiques et allégoriques. Lorsque les réponses incorrectes de ce centre débordent de leur cadre, elles produisent de la confusion dans le reste de la structure, et par conséquent, dans le comportement.

Structuralité du travail des centres

Il existe une différence de rapidité dans le mode de réponse au milieu, qui est proportionnelle à la complexité du centre. Tandis que l'intellect élabore une réponse lente, l'émotion et la motricité le font plus rapidement, et le centre végétatif (dans certaines de ses expressions, comme l'acte réflexe) répond avec la plus grande rapidité. Le travail des centres est structurel, ce qui se vérifie par les concomitances avec les

autres centres quand l'un agit en priorité. Par exemple : l'activité intellectuelle s'accompagne d'un ton émotif ("le goût pour l'étude") qui aide à maintenir l'intérêt, tandis que le niveau de travail de la motricité est réduit au minimum. S'il s'agit de la reconstitution végétative (pour cause de maladie par exemple), toute l'énergie est occupée à ce travail et l'activité des autres centres est réduite au minimum.

Les centres peuvent travailler de manière désynchronisée, occasionnant des erreurs de réponse. On a un registre cénesthésique et une perception psychologique du travail structurel des centres, et de ce fait, lors d'expériences de grand conflit intérieur, le travail des centres est ressenti comme une contradiction entre le penser, le sentir et l'agir.

Caractérologie

Les multiples tendances des personnes, leurs différentes conformations physiques et la diversité de leurs actions en réponse au monde, rendent très difficiles les classifications de caractères sur la base de traits communs. Une étude de ce genre devrait considérer que la situation des individus dans le milieu est dynamique et variable, que tout au long de la vie, on acquiert de l'expérience, et que des accidents peuvent survenir et produire de profondes transformations de conduite. Une possible "caractérologie" devrait prendre en considération aussi bien l'inné que l'acquis. Les dispositions innées, également susceptibles de changement, se reflètent dans des attitudes psychiques et dans des formes corporelles plus ou moins typiques. Par ailleurs, cet aspect typique sera le résultat du travail prédominant de l'un des centres sur les autres, avec sa rapidité de résonance et la direction de l'énergie caractéristique, mais ceci sera modifiable selon la

structure de la situation. L'on pourrait donc établir aussi une typologie de situation, puisque l'on observe différentes réponses pour les mêmes types de base. Au modèle de base s'ajoutent les formes culturelles de l'époque, la situation sociale, les tâches quotidiennes et tout ce qui configure ce que nous appelons "personnalité".

5.2. Aspect cyclique du psychisme

Le psychisme humain, d'une remarquable complexité, a pour antécédents d'autres formes organiques conditionnées par les cycles majeurs de la nature, comme les saisons et le passage du jour à la nuit. De nombreuses variations modifient les conditions internes et externes du psychisme. Il y a des variations de température, de luminosité, ainsi que les variations climatiques de chaque saison. Tous les organismes subissent plus ou moins le déterminisme des cycles naturels. L'être humain n'est pas autant conditionné que les autres espèces par le rythme cyclique de l'organisme, et son psychisme acquiert des modifications et une indépendance toujours plus grande. La sexualité en est un exemple très clair : à la différence des autres espèces, celle de l'homme est indépendante des cycles saisonniers.

Dans les mécanismes de conscience, il y a des rythmes distincts comme l'indiquent les diverses décharges bioélectriques enregistrées sur l'électroencéphalogramme. Les centres ont leur rythme particulier et les niveaux de conscience mettent en évidence leurs cycles de travail. Lorsque la veille a accompli son temps de travail diurne, son activité "baisse" et s'apprête à entrer dans la phase de sommeil. Ainsi, la phase de

sommeil compense la période de travail de veille. Dans la mécanique des différents niveaux de conscience interviennent les cycles du métabolisme et les rythmes végétatifs en général.

Le cycle principal de l'être humain est caractérisé par la durée de vie parcourue en passant par les différentes étapes de l'existence : la naissance, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la première et la seconde maturité, la vieillesse, le grand âge et la mort. À chaque étape, il y a transformation du psychisme selon les nécessités organiques, selon les intérêts, selon les possibilités offertes par le milieu, etc. Finalement, les cycles et les rythmes psychosomatiques présentent des modifications importantes en relation avec les changements de direction qui se produisent dans les moments d'émergence ou d'épuisement de chaque étape vitale.

5.3. Les réponses au monde

Face au monde, la conscience tend à compenser celui-ci structurellement par le biais d'un système complexe de réponses. Certaines réponses parviennent au monde objectal directement (exprimées à travers les centres), mais d'autres demeurent dans la conscience et parviennent au monde indirectement, par une quelconque manifestation de conduite. Ces compensations de la conscience tendent à équilibrer le milieu interne en fonction du milieu externe. Un tel lien s'établit en raison d'exigences lorsque l'individu est amené à répondre rapidement à un monde complexe : naturel, humain, social, culturel, technique, etc. Alors surgissent le "noyau de rêverie" comme réponse compensatrice importante et les "rêveries secondaires" comme réponses particulières

à ces exigences. Les rêveries sont visualisables en tant qu'images, à la différence du noyau, qui est perçu comme un climat allusif au fur et à mesure qu'il se configure dans le temps et qu'il gagne en pouvoir de diriger les tendances et les aspirations personnelles. C'est au moment du déclin du noyau de rêverie, lorsqu'il cesse de diriger le psychisme, que l'on peut observer les formes et les images qu'il avait adoptées. C'est pourquoi il est plus facile de percevoir le noyau au début et à la fin de son processus, mais pas dans son étape intermédiaire, pendant laquelle il dirige le plus l'activité psychique. Le paradoxe est que l'être humain ne perçoit pas ce qui détermine le plus sa conduite, le noyau opérant en tant que tréfonds qui répond de façon totalisante aux multiples exigences de la vie quotidienne.

Le noyau de rêverie régit les aspirations, les idéaux et les illusions, celles-ci changeant à chaque étape vitale. Suite à ces changements ou variations dans le noyau, l'existence s'oriente vers d'autres directions et des changements concomitants se produisent dans la personnalité. Ce noyau s'use sur le plan individuel, tout comme s'épuisent les rêveries de l'époque qui dirigent l'activité de toute une société. Tandis que, d'un côté, le noyau donne une réponse générale aux exigences du milieu, de l'autre, il compense les déficiences et les carences de base de la personnalité, en imprimant une direction déterminée à la conduite. Cette direction peut être pondérée selon qu'elle conduit ou pas à l'adaptation croissante. Les rêveries et le noyau imprègnent la conscience de suggestibilité en produisant ce blocage caractéristique de la critique et de l'autocritique propres aux niveaux inférieurs à la veille. C'est pourquoi toute confrontation ou opposition directe à la suggestion du noyau de rêverie est inutile, puisque celui-ci finit par renforcer

sa compulsion. La possibilité de produire un changement de direction vers une ligne évolutive réside dans la réalisation de modifications graduelles. Le noyau peut régresser ou se fixer. Dans le premier cas, le psychisme retourne aux étapes antérieures, augmentant les désaccords entre processus et situation dans le milieu. Dans le deuxième cas, quand le noyau se fixe, il coupe l'individu de son milieu, en créant une conduite qui ne s'ajuste pas à la dynamique des événements.

Le noyau de rêverie assujettit l'être humain à la persécution de mirages qui, ne pouvant pas se réaliser, produisent des états douloureux (des-illusions), tandis que les réalisations partielles produisent des situations de plaisir. Ainsi nous découvrons que dans la racine de la souffrance psychologique se trouvent les rêveries et leur noyau. C'est lors de grands échecs, lorsque tombent les attentes et que s'évanouissent les mirages, que surgit la possibilité d'une nouvelle direction de vie. Dans cette situation, ce "nœud de douleur" est mis à nu, ce nœud biographique dont la conscience a si longuement souffert.

Personnalité

Les systèmes de réponse (il n'y a pas de réponses isolées) structurent une personnalité médiatrice dans le milieu et qui, pour une meilleure dynamique, élabore une diversité de rôles comme système codifié de réponse.

La personnalité remplit une fonction précise : celle de parvenir à la moindre résistance dans le milieu. Cette organisation des rôles, qui permettent de réduire au minimum les difficultés dans la relation avec l'environnement, se codifie au fur et à mesure en fonction de l'apprentissage, par réussite et par erreur. L'accumulation de conduites ordonne un système

de rôles liés à des situations dans lesquelles certains rôles apparaissent et d'autres s'effacent. Cela illustre tout à fait le système d'adaptation. Avec le temps, ce que l'on pourrait appeler des "cercles de personnalité" s'organisent en différentes couches de profondeur. Ces cercles s'articulent en accord avec les directives des rêveries et avec les milieux ambiants que l'on côtoie le plus. Donc, dans ce jeu de rôles en vue de la moindre résistance au milieu, ces rôles peuvent s'adapter, ou pas, à un consensus conventionnellement accepté, en donnant des réponses respectivement typiques ou atypiques. Les réponses typiques ne sont pas seulement codifiées par l'individu mais aussi par des groupes sociaux amples, de telle sorte que lorsque dans ces groupes survient une réponse inhabituelle, elle peut paraître déconcertante. Ceci peut surtout se produire dans des situations nouvelles pour lesquelles il n'y a pas de réponse codifiée. La réponse donnée dans ces cas-là peut être opportune ou pas. Ainsi apparaissent les réponses atypiques, non adéquates à la situation, que l'on peut pondérer en fonction du degré d'inadéquation qu'elles présentent. Les réponses typiques, si elles peuvent être en adéquation dans un milieu qui se maintient sans changements majeurs, ne le sont plus dans un milieu changeant qui, par sa dynamique, modifie les habitudes, les valeurs, etc. En certaines occasions, les réponses typiques traduisent un blocage pour l'adaptation au changement. Il y a d'autres manifestations atypiques qui agissent comme catharsis de tensions ou en laissant apparaître des émotions négatives comme catharsis de climats. Ces deux réponses atypiques surgissent par la pression des impulsions internes qui s'expriment dans des situations et qui n'y sont pas forcément adaptées. Dans ce cas, les tensions et les climats opèrent comme bruit circonstanciel, faisant brusquement

irruption dans le milieu. Du point de vue de l'adaptation croissante, les types de conduite intéressants sont ceux qui comptent sur de nombreuses options de réponses, situation qui permettra d'économiser de l'énergie et de l'investir dans de nouveaux pas d'adaptation. Par conséquent, il y aura des réponses d'adaptation croissante mais aussi des réponses d'adaptation décroissante ; on les trouvera dans les réponses atypiques et typiques également, à différents degrés d'opportunité. Ainsi, la conduite individuelle peut réaliser ou pas une fonction adaptative.

On peut pondérer les changements de conduite selon qu'ils sont significatifs ou circonstanciels. Un changement sera significatif si la nouvelle orientation suit une ligne évolutive et il sera circonstanciel lorsqu'il y a seulement changement de rôles, d'idéologie, élargissement des cercles de personnalité, apogée ou décadence des rêveries, etc. Rien dans ce dernier cas n'indique un changement interne d'importance. Il y a changement significatif de conduite, d'un point de vue plus général, lorsqu'une instance psychique s'use, car les contenus en vigueur dans cette instance (avec leur thématique et leur argumentation caractéristiques) perdent leur force jusqu'à épuisement. Le psychisme s'oriente alors vers une nouvelle instance comme réponse articulée dans sa relation au monde.

La conduite est un indicateur de changements intéressants. De nombreuses décisions de changement ou projets de changement demeurent enfermés dans le psychisme et, de ce fait, n'indiquent pas de modification, alors que quand ils s'expriment en véritables changements de conduite, c'est parce s'est produite une quelconque modification dans la structure conscience-monde.

Psychologie II

Ceci est un résumé réalisé par ceux qui ont assisté aux explications données par Silo à Las Palmas (Îles Canaries, Espagne), mi-août 1976. Les passages reproduits ici respectent le style parlé des développements effectués et cela marque une importante différence avec Psychologie I. Par ailleurs, dans ce travail, on reprend les sujets abordés dans Psychologie I, en les précisant à la lumière des théories des impulsions et de l'espace de représentation.

Chapitre 1. Les trois voies de l'expérience humaine :
sensation, image et souvenir

L'expérience personnelle surgit par la sensation, par l'imagination et par le souvenir. Bien sûr, nous pouvons également reconnaître des sensations illusoires, des images illusoires et des souvenirs illusoires. Même le moi s'articule grâce à la sensation, à l'image et au souvenir. Et quand le moi se perçoit lui-même, il travaille aussi avec ces voies, qu'elles soient véritables ou illusoires. Dans toute opération du mental, on reconnaît l'utilisation de ces mêmes voies. Chacune d'elles admet l'existence d'erreurs, l'existence d'illusions, mais il est plus difficile d'admettre l'illusion du moi, bien que ce fait puisse être prouvé et démontré.

Les trois voies de la souffrance, ainsi que ce qui registre la souffrance, sont les thèmes auxquels nous nous intéresserons plus particulièrement. Nous examinerons donc la sensation, l'image et le souvenir, ainsi que ce qui registre et opère avec ce matériau et que nous appelons "conscience" (ou "coordinateur"), parfois identifiée avec le moi. Nous étudierons les trois voies par lesquelles arrive la souffrance et nous étudierons également la conscience qui registre la souffrance.

On expérimente la douleur par la voie de la sensation, de l'imagination et du souvenir. Il y a "quelque chose" qui expérimente cette douleur. Ce "quelque chose" qui l'expérimente est identifié comme une entité qui, selon toute

apparence, semble avoir une unité. Cette unité qui registre la douleur est essentiellement le fruit d'une sorte de mémoire. L'expérience de la douleur est comparée à des expériences antérieures. Sans mémoire, il n'y a pas de comparaison, il n'y a pas de confrontation d'expériences.

Les sensations douloureuses sont comparées à des sensations douloureuses antérieures. Mais ce n'est pas tout. Les sensations douloureuses sont également projetées, elles sont considérées dans un temps qui n'est pas actuel, mais dans un temps futur. Si l'on se souvient des sensations douloureuses ou si l'on imagine les sensations douloureuses, on a aussi une sensation de cet acte de se souvenir ou du fait de s'imaginer. Ni la mémoire, ni l'imagination ne pourraient provoquer de la douleur si l'on n'avait pas également une sensation de la mémoire et de l'imagination. On a le registre non seulement par la voie de la sensation primaire directe, mais aussi par la voie de la mémoire et de l'imagination. La sensation envahit donc les champs de la mémoire et de l'imagination. Elle couvre toutes les possibilités de cette structure qui expérimente la douleur. Tout fonctionne avec la sensation et avec quelque chose qui en fait l'expérience, avec quelque chose qui registre cette sensation. Qu'il s'agisse de la sensation proprement dite, de la mémoire ou de l'imagination, la sensation figure toujours à la base : la détection d'un stimulus est à la base et quelque chose qui registre ce stimulus est à l'autre bout, à l'autre extrémité de cette relation.

Nous avons donc configuré cette première structure : un stimulus et quelque chose qui registre ce stimulus. Cette structure va se mouvoir en essayant d'éviter ces stimuli douloureux : des stimuli arrivent et sont détectés, d'autres stimuli

sont emmagasinés, de nouvelles situations se présentent et enfin une action de cette structure pour éviter ces nouveaux stimuli associés à des données antérieures. Donc : un stimulus arrive à un point qui le reçoit et, depuis ce point, il y a une réponse à ce stimulus. Si le stimulus qui arrive à ce point est douloureux, la réponse tend à modifier ce stimulus. Si le stimulus qui arrive à ce point est indolore et expérimenté comme plaisir, la réponse tend à faire durer ce stimulus. En quelque sorte, la durée de la douleur serait de l'ordre de l'instant, alors que le plaisir tendrait à l'éternité. C'est comme s'il y avait dans ces thèmes de douleur et de plaisir une problématique de temps pour ce point qui les registre. Qu'il s'agisse de stimuli douloureux ou plaisants, ces stimuli sont emmagasinés et gardés dans cet appareil régulateur de temps que nous appelons "mémoire". Ces stimuli qui arrivent, nous les appelons "sensations" ; mais ces stimuli qui arrivent au centre de registre ne proviennent pas seulement de ce que nous pourrions appeler "monde externe" ; ils arrivent aussi à l'appareil de registre depuis le "monde interne". Nous avons déjà vu que l'on peut se souvenir de ce qui est douloureux, comme l'on peut se souvenir également de ce qui produit du plaisir. Nous avons vu aussi que l'on peut imaginer ce qui est douloureux, comme l'on peut imaginer ce qui est plaisant. Ce fait de pouvoir se souvenir et imaginer n'est pas si étroitement lié à la sensation externe, comme c'est le cas pour les autres sensations primaires directes.

Le schéma est simple : un stimulus arrive, une réponse est donnée. Mais ne simplifions pas au point de considérer que les stimuli qui arrivent appartiennent exclusivement au monde extérieur de cette structure. Comme il y a aussi des stimuli dans le monde interne de cette structure, il y aura

également des réponses dans le monde interne de cette structure. La sensation, en général, est en rapport avec le registre, avec ce qui parvient à la structure. L'imagination, en revanche, est en rapport avec ce que cette structure fait pour se rapprocher du stimulus s'il est plaisant et pour s'en éloigner s'il est douloureux. L'image même comprend l'activité face aux stimuli qui arrivent à cette structure. Nous verrons plus loin, minutieusement, ce sujet de la fonction de l'image.

La mémoire, dans la mesure où elle fournit des données de plaisir ou de douleur, mobilise aussi l'imagination, et cette imagination mobilise cette structure dans une direction ou une autre. Nous avons un stimulus qui arrive, une structure qui reçoit ce stimulus et une réponse donnée par cette structure. Ceci est un schéma très simple : stimulus - appareil de réception - centre de réponse.

C'est le centre de réponse qui permet que, face à un stimulus, la structure se mobilise, non pas dans n'importe quelle direction mais dans une direction plus ou moins précise. Nous reconnaissons différentes activités pour répondre à ces stimuli ; il existe différentes directions, différentes possibilités de réponse. Nous faisons donc la distinction parmi les différents centres possibles pour donner des réponses variables à différents types de stimulation. Bien sûr, tous ces centres de réponse vont être mûs fondamentalement par la douleur ou par le plaisir, mais dans l'activité, les réponses vont se manifester de manières différentes selon qu'agit un centre ou un autre. Nous appelons ce monde de stimuli qui arrivent le "monde de la sensation". Nous appellerons ce qui s'exprime vers le monde de la sensation "réponse" (ce qui répond au monde de la sensation sera appelé "centre de

réponses"). Comme les réponses sont nombreuses et différenciées, et que chaque système de réponses fonctionne selon ses propres caractéristiques, nous allons distinguer différents centres de réponses.

Nous appellerons "comportement" toute cette structure qui englobe le registre de la sensation et la réponse à ces sensations qui arrivent. Et nous allons observer que ce comportement ne se manifeste pas d'une manière constante, mais qu'il subit de nombreuses variations selon l'état et le moment dans lesquels se trouve cette structure. À certains moments, cette structure perçoit le stimulus douloureux avec plus de netteté. À d'autres moments, elle semble ne pas le percevoir du tout. Il existe aussi des moments où la structure semble être déconnectée de ces sensations, où elle semble ne pas avoir de registre des sensations douloureuses. C'est l'état général dans lequel se trouve la structure qui déterminera l'intensité avec laquelle sont registrées les sensations qui arrivent, ainsi que le degré d'intensité des réponses face à ces stimuli. Nous appellerons génériquement cet état "niveau de travail" de cette structure. Ce niveau, selon qu'il sera dans un moment ou un autre de son processus, permettra que soient données des réponses plus accélérées, plus intenses ou des réponses plus lentes ou atténuées.

Nous allons donc réviser nos schémas.⁴

Dire que l'être humain pose des actes déterminés pour satisfaire ses nécessités est relativement peu explicite. L'être humain fait certaines choses pour éviter la douleur. Si de telles nécessités ne sont pas satisfaites, cela génère de la douleur. Mais ce n'est pas par l'idée abstraite de satisfaire ses nécessités que l'on se meut. C'est le registre de douleur qui nous fait réagir.

L'approche de ces phénomènes demeure souvent confuse. Il semble que la plus grande douleur soit produite lorsque les nécessités primaires ne sont pas satisfaites. Par exemple, la sensation de faim (mais c'est aussi vrai pour d'autres sensations) est si douloureuse, que si l'on ne satisfait pas ce besoin, cela va produire une tension toujours plus forte. Observons un autre exemple : si l'on viole un être humain ou si on lui brûle une partie du corps, il expérimente de la douleur, et bien sûr, il essaie de donner des réponses pour que cette douleur cesse. Tout comme l'impérieuse nécessité de s'alimenter, on remarque la nécessité de faire quelque chose pour éviter que la sensation douloureuse ne s'intensifie. Dans ce cas, cet être humain va essayer de fuir ce qui met en danger la structure de son corps. Parfois, un individu expérimente des registres douloureux de faim, pourtant il n'a pas faim. Il pense à la faim qu'il pourrait avoir, il pense à la faim que pourrait avoir l'autre, et la faim que pourrait avoir l'autre lui donne, à lui, un registre douloureux. Mais qu'est-ce que ce registre douloureux ? Serait-ce un registre physique de douleur ? Pas exactement. Il peut se souvenir de la faim, il peut être en train de parler de la douleur de la faim, mais il n'est pas en train de registrer la douleur de la faim, il registre un autre type de douleur. Et ce registre de douleur peut le mobiliser considérablement.

Par la voie de l'image, par la voie du souvenir, il peut expérimenter aussi une gamme importante de douleurs, mais aussi de plaisirs. Il sait qu'en s'alimentant, en satisfaisant ses nécessités immédiates, une distension particulière se produit dans sa structure. Et il sait qu'il est intéressant de répéter cette distension chaque fois que cette tension augmente. Il prend goût à certaines formes d'alimentation, il s'habitue à certaines expériences relaxantes, éliminatrices de tensions.

L'étude des centres permet de différencier les activités que l'être humain réalise, activités dédiées prioritairement à satisfaire ses nécessités. D'autre part, les niveaux de conscience expliquent comment ces activités varient selon que toute la structure agit en veille, en demi-sommeil ou en sommeil.

Nous allons observer dans cette structure un comportement qui est la forme par laquelle elle va s'exprimer face aux stimuli et ceci, en fonction du niveau de conscience déterminé qui opère.

Chapitre 2. La spécialisation des réponses face aux stimuli externes et internes

Les centres

Avec l'idée de "centre", on englobe le travail de différents points physiques, parfois très séparés les uns des autres. C'est-à-dire qu'un centre de réponse résulte d'une relation entre différents points du corps. Si nous parlons du centre du mouvement, nous constatons qu'il n'est pas situé dans un lieu physique précis mais qu'il correspond à l'action de nombreux points du corps. Il en va de même avec des opérations plus complexes que les simples opérations de réponses du corps. Quand on parle des émotions chez l'être humain, on a l'impression qu'il s'agit d'un seul point à partir duquel toutes les émotions seraient gouvernées. Or, il n'en est pas ainsi. Il y a de nombreux points ; ce sont ceux qui, par leur travail coordonné, provoquent cette réponse que nous appellerons "émotive".

Ainsi, les appareils qui contrôlent la sortie des impulsions de la réponse vers le monde sont ceux que nous connaissons en tant que "centres". Le mécanisme réflexe de stimulus-réponse se complexifie vers la réponse différée, et ce, par l'intervention de circuits de coordination capables de canaliser les réponses par différents centres. La réponse différée a donc effectué de nombreux parcours avant de se produire dans le monde extérieur.

Nous faisons la différence entre un stimulus qui arrive à la conscience depuis les sens et l'impulsion qui vient de la mémoire. Dans le second cas, de nombreuses opérations

peuvent être vérifiées et, selon le niveau du signal élaboré dans la conscience, la sortie est choisie à travers un centre ou un autre. Illustrons. Si nous donnons un coup sur une partie de la jambe, sur le genou, la jambe bouge sans que ce stimulus passe par les mécanismes complexes de la conscience. Ceux-ci élaborent finalement le signal sous forme d'image, image qui cherche le niveau correspondant dans le système de représentation, et qui, à partir de là, agit sur le centre adéquat pour retourner la réponse au monde. Il est certain que dans le cas de la réponse réflexe, une image est configurée presque simultanément, mais le stimulus est passé de l'appareil de réception directement au centre. En prenant maintenant le signal qui s'est dédoublé en tant qu'image, on peut suivre sa transformation jusqu'à son arrivée en tant qu'impulsion à la mémoire, où elle est classée, puis son retour au mécanisme de coordination dans lequel est élaborée une nouvelle image. Alors, bien que le stimulus ait déjà disparu (au moment où s'est effectuée la réponse réflexe), la mémoire continue d'envoyer de l'information, maintenant une image qui, à son tour, renforce l'activité du centre de sortie.

Les centres travaillent de manière structurée entre eux, avec des registres propres (simultanément au registre général du coordinateur) par l'information qui arrive depuis les sens internes au moment d'agir dans le milieu, ainsi que par les connexions entre les centres et le coordinateur. On a également conscience de ce qui se produit par l'activité des centres, car en effectuant des travaux de réponse, les centres donnent aussi un signal interne à l'appareil de sensation. Donc, les centres peuvent continuer de donner un signal de réponse ; ils peuvent arrêter ce signal de réponse ; ledit signal, qui arrive aux centres, peut aussi se déplacer et chercher un

autre canal, etc. Ce processus est possible parce qu'il y a, dans la même sortie, un retour de signal vers l'appareil interne qui registre ce qui se passe avec la réponse. Ainsi, si je tends ma main dans une direction, ma main pourrait continuer sans s'arrêter, elle pourrait ne pas atteindre l'objet, elle pourrait commettre de nombreuses erreurs si, de ce mouvement, il n'y avait pas aussi une sensation interne, en même temps que j'ai une sensation des autres sens, qui fournissent un registre des différentes opérations. Maintenant, si je devais pousser délicatement ce livre qui est devant moi sur la table, je devrais réguler l'impulsion de ma main pour ne pas faire tomber le livre. De plus, la résistance que ce livre m'oppose m'indique quelle pression je dois exercer, ce que je vais savoir grâce à la réponse. C'est-à-dire que l'action motrice que j'applique sur le livre rencontre une certaine résistance dont j'ai une sensation interne grâce à laquelle je vais réguler l'activité. J'ai ainsi la sensation de l'activité des centres de réponse.

Le *centre végétatif* est la base du psychisme. Dans ce centre sont déclenchés les instincts de conservation individuelle et de l'espèce qui, excités par les signaux respectifs de douleur et de plaisir, se mobilisent en défense et en expansion de la structure complète. Je n'ai de registre de ces instincts que par certains signaux. De tels instincts se manifestent fortement dans les moments dans lesquels une partie ou la totalité de la structure est menacée. Le centre végétatif est également mobilisé par des images, mais des images de registre cénesthésique. Ces images surgissent suscitées par des états de sommeil ou de fatigue par exemple. On a un registre cénesthésique de cet état. On a, autre exemple, un registre cénesthésique de ce qui, par la suite, va se transformer en sensation de faim. On a également un registre cénesthésique du réflexe

sexuel. Le registre cénesthésique augmente en cas de maladie, mais aussi en cas d'absence de sensations externes. Ce centre donne des réponses compensatrices, équilibrantes, à ces impulsions cénesthésiques qui vont arriver de différentes parties de la structure. Même si le signal sensoriel va au centre végétatif et donne une réponse, ce signal peut aussi agir sur la mémoire et, depuis la mémoire, arriver à la coordination. Nous prenons alors conscience de ces signaux. Mais ce n'est pas la conscience de ces signaux qui mobilise la réponse du centre végétatif.

Le *centre sexuel* est le collecteur et le distributeur principal d'énergie. Il opère par concentration et diffusion de manière alternée, avec une aptitude à mobiliser l'énergie de façon localisée ou diffuse. Son travail peut être volontaire ou involontaire. Ceci s'opère un peu comme dans le cas du centre végétatif, dont il est d'ailleurs une spécialisation, la spécialisation la plus immédiate. La tension dans ce centre produit de forts registres cénesthésiques et c'est à partir de ce centre que l'énergie est distribuée aux autres centres. La diminution de la tension dans le centre sexuel se produit par des décharges spécifiques, par des décharges au travers des autres centres et par transmission du signal à la conscience, qui la transforme en image. Il peut aussi collecter des tensions du corps et des autres centres, car il est fortement lié à l'appareil végétatif, lequel capte les signaux de toutes les impulsions cénesthésiques. La structure végétativo-sexuelle constitue la base à partir de laquelle tous les centres s'organisent et, par conséquent, tout le système de réponses. Il en est ainsi car ces centres sont directement liés aux instincts de conservation individuelle et de conservation de l'espèce. Cette base instinctive est celle qui alimente le fonctionnement de tous les autres

systèmes de réponses. Le dysfonctionnement de cette base, sur laquelle reposent les autres appareils de réponses, provoquerait des perturbations dans toute la chaîne de réponses.

Le *centre moteur* agit en tant que régulateur des réflexes externes et des habitudes de mouvement. Il permet le déplacement du corps dans l'espace en travaillant avec des tensions et des détentes.

Le *centre émotif* est le régulateur et le synthétiseur de réponses conjoncturelles à travers un travail d'adhésion ou de rejet. C'est ce travail du centre émotif qui permet de registrer cette aptitude particulière du psychisme à éprouver les sensations d'approche du plaisir et d'éloignement de la douleur, sans que le reste du corps agisse nécessairement. Il peut arriver qu'il n'y ait pas de référence objectale externe, et cependant une émotion de rejet ou d'adhésion sera éprouvée parce qu'il s'agira d'objets de la représentation elle-même, qui provoquent (par le surgissement d'images) des décharges du centre émotif. Par exemple, sans danger objectal, il n'y aurait pas besoin de fuir, or l'on fuit le "danger" suggéré par la représentation elle-même.

Le *centre intellectuel* répond à des impulsions des mécanismes de conscience connus en tant qu'abstraction, classification, association, etc. Il travaille par sélection ou confusion d'images, dans une gamme allant des idées aux différents types d'imagination, dirigée ou divagante, qui peuvent élaborer des formes de réponses telles que des images symboliques, allégoriques et sémiologiques. Bien que celles-ci paraissent abstraites et "immatérielles", on a d'elles un registre sensoriel interne ; on peut s'en souvenir, suivre leur transformation en une séquence et avoir des registres des sensations de justesse ou d'erreur.

Par ailleurs, on observe des différences de rapidité dans le déclenchement des réponses au milieu. La rapidité est proportionnelle à la complexité du centre. Tandis que l'intellect élabore une réponse lente, l'émotion et la motricité le font plus rapidement. Enfin, au niveau des fonctionnements végétatif et sexuel, la vitesse interne est bien plus considérable.

Le fonctionnement des centres est structurel. Il est enregistré par les concomitances dans les autres centres quand l'un agit de façon prioritaire. Le travail intellectuel est accompagné d'un tonus émotif ; par exemple, un certain goût pour l'étude que l'on est en train de faire aide à poursuivre le travail, la motricité étant en revanche réduite au minimum. Ainsi, lorsque le centre de réponse intellectuel travaille, c'est l'émotivité qui maintient la charge, au détriment du centre contigu, le centre moteur, qui tend à s'immobiliser à mesure que l'intérêt intellectuel augmente. S'il s'agit de la récupération végétative du fait de la maladie, le sujet expérimentera fatigue ou faiblesse, toute l'énergie se consacrant à la guérison du corps. Ce centre travaillera pleinement pour donner des réponses internes équilibrantes et l'activité des autres centres se réduira au minimum.

Les centres connaissent parfois des dysfonctionnements, ce qui peut occasionner des erreurs de réponse. Les contradictions dans le travail des centres entre eux surgissent quand les réponses ne sont pas organisées de façon structurée et que les centres lancent des activités dans des directions opposées entre elles.

Ces centres, que nous distinguons pour une meilleure compréhension, travaillent en réalité en structure, car l'énergie

psychophysique, ou plus simplement l'énergie "nerveuse", circule entre eux. En général, quand l'activité augmente dans certains centres, elle diminue dans d'autres. En quelque sorte, nous travaillons toujours avec une charge déterminée. Avec cette même charge, quand certains centres travaillent beaucoup, les autres tendent à travailler moins. Quand quelqu'un court, le centre moteur travaille de façon maximale, mais le centre végétatif doit réguler des fonctions internes. Par ailleurs, l'émotion peut également être le motif de cette course. Enfin, le coureur peut avoir une activité intellectuelle tout en courant. Par exemple, il court parce qu'il est poursuivi et tout en courant, il réfléchit à ce qui pourrait faciliter sa fuite pour mieux échapper à la menace. La course, tout en mobilisant l'énergie principale, peut donc être accompagnée simultanément d'autres activités. L'énergie consacrée à l'intellect diminue chaque fois que le centre moteur se met en marche. Dans cet exemple, il est relativement difficile de courir en étant poursuivi tout en faisant des calculs mathématiques. Lorsque le centre moteur se mobilise, le niveau d'activité de l'intellect se modifie, sans disparaître pour autant. L'énergie sexuelle est quasiment nulle ; quant à l'émotivité, l'énergie agit proportionnellement au motif de la course. Si, dans un autre exemple, une personne effectue des opérations mathématiques complexes, l'énergie de son centre végétatif aura tendance à s'atténuer. Soit le centre végétatif est réduit au silence, soit l'on cesse de faire des opérations intellectuelles.

Toutes ces considérations ont une importance pratique car elles expliquent que la suractivité d'un centre diminue l'activité des autres centres, particulièrement des centres que nous qualifions de "contigus".

Nous avons donné un ordre aux centres, en parlant de l'intellectuel, de l'émotif, du moteur, du sexuel et du végétatif. Nous considérons comme contigus les centres qui, dans cet ordre, sont situés de part et d'autre d'un centre donné. Nous disons que la suractivité d'un centre diminue l'activité des autres, particulièrement l'activité des centres contigus. Il s'agit de comprendre par là, que les blocages émotifs ou les surcharges sexuelles peuvent être modifiés depuis une activité déterminée du centre moteur. Ce centre moteur agit de façon "cathartique" (c'est la première fois que nous utilisons ce terme ; par la suite nous l'utiliserons beaucoup), en déchargeant des tensions. Cela explique aussi que l'activité négative du centre émotif, par exemple la dépression (qui n'est pas une surcharge mais le contraire), fasse diminuer la charge intellectuelle et fasse également diminuer la charge motrice. Et une charge positive dans ce même centre, l'enthousiasme par exemple (à la différence de la dépression), peut déborder du centre émotif et produire une surcharge dans les centres contigus : une surcharge intellectuelle et une surcharge motrice.

Il est évident que lorsqu'un centre déborde et donne de l'énergie aux autres, il le fait aux dépens d'un autre centre, l'économie énergétique de l'ensemble étant plus ou moins constante. Ainsi, lorsqu'un centre déborde soudainement, il "se remplit d'enthousiasme", il envoie son énergie vers les centres contigus, mais on y est finalement perdant. En effet, ce centre se décharge, et toute l'énergie est aspirée au profit des autres centres. Ces centres sont envahis par cette décharge jusqu'à ce que, finalement, tous se déchargent. Ainsi, si l'on devait parler d'un seul centre qui puisse donner de l'énergie à toute la machinerie, on parlerait du centre végétatif.

Le centre sexuel est un collecteur important de l'énergie psychophysique. Ce centre va pondérer l'activité de tous les autres centres en les influençant de façon manifeste ou tacite. Par conséquent, il sera inclus jusque dans les activités supérieures de la conscience, dans les activités les plus abstraites. Il fera en sorte que cette conscience cherche dans une direction abstraite ou une autre, en expérimentant un goût ou un dégoût particulier pour ces directions.

Indépendamment des stimuli qui arrivent du monde externe, les centres travaillent avec des cycles caractéristiques. Quand les stimuli arrivent, le rythme normal d'un centre se modifie, mais il reprend ensuite son niveau de travail et son rythme spécifique. Ces cycles et ces rythmes sont différents et produisent certaines répétitions caractéristiques. Les cycles respiratoires, circulatoires et digestifs sont connus. Ils appartiennent au même centre, mais le centre végétatif compte différents rythmes : ce centre effectue diverses activités, chacune d'entre elles possédant un rythme distinct. Ces types de rythme, comme ceux que nous avons mentionnés, sont connus comme cycles courts. De même, il existe des cycles quotidiens et d'autres de plus grande amplitude. Soulignons les cycles des étapes biologiques : le travail quotidien, par exemple, est organisé selon les âges et il serait inadéquat d'occuper un enfant de cinq ans ou un homme de quatre-vingts ans à des activités propres à de jeunes adultes.

Nous devons ajouter, en dernier lieu, que l'activité des centres est ressentie en certains points du corps bien que ces points ne soient pas les centres. Le registre du centre végétatif, par exemple, est un registre corporel interne, diffus. Quand on sent son corps, on en fait l'expérience de façon diffuse et pas

seulement dans une partie ou une zone précise. Le registre du sexe s'expérimente dans le plexus sexuel. Le registre de certaines émotions se vérifie dans le plexus cardiaque et dans la zone respiratoire. Le travail intellectuel s'expérimente dans la tête (« on pense avec la tête », dit-on). Et l'on ne doit pas confondre ce qui mobilise les activités avec le registre de ces activités. Ce qui mobilise des activités est ce que nous appelons "centre", et celui-ci possède une base neuroendocrinienne dispersée, tandis que le registre des activités des centres est ressenti de façon prédominante dans certains points localisés du corps.

Chapitre 3. Niveaux de travail de la conscience Rêves et noyau de rêverie

Dans le schéma que nous avons présenté précédemment, il y avait seulement une structure, un système de stimuli et un centre qui apportait une réponse à ces stimuli. Ce centre se spécialisait ensuite dans différentes franges d'activités de réponse face aux stimuli. Nous avons alors distingué différents centres et vu que ces centres font varier leur réponse non seulement à cause de la variation des stimuli, mais aussi selon l'état dans lequel ils se trouvent eux-mêmes. Nous appelons l'état dans lequel les centres se trouvent à un moment donné : niveau de travail. Ce niveau de travail module donc l'activité du centre dans ses réponses. Un niveau de travail élevé donne une réponse efficace et manifeste vers le monde. Un niveau de travail bas donne une réponse moins efficace vers le monde.

Dans cette structure, nous distinguons le niveau de veille qui favorise l'activité vers le monde externe. Nous distinguons également le niveau de sommeil qui, apparemment, bloque la réponse vers le monde externe, même lorsque les stimuli arrivent pleinement au dormeur. Il existe aussi un niveau intermédiaire de demi-sommeil par lequel on transite au moment de se connecter au monde externe ou au moment de s'en déconnecter.

Nous parlons des niveaux de travail et nous nous référons à eux en tant que mobilité interne dont la structure de la conscience dispose pour répondre aux stimuli. Ces niveaux ont leur propre dynamique et l'on ne peut les considérer comme de simples vannes qui s'ouvrent ou se ferment. En

réalité, pendant qu'un niveau travaille, la mobilité dans les autres niveaux continue à exister, mais avec une énergie moindre. Si nous nous trouvons, par exemple, dans le niveau de veille, le niveau de sommeil continue de travailler, mais avec une activité réduite. Ainsi, il existe de fortes pressions des autres niveaux face au niveau actif à un moment donné. Dans ce sens, de nombreux phénomènes propres au niveau de veille sont affectés par des phénomènes des autres niveaux. Ceci est également valable pour les phénomènes propres au sommeil, qui sont aussi touchés par l'activité des autres niveaux. Cette façon de concevoir les niveaux, non comme des compartiments étanches mais comme un ensemble de potentiels de travail en dynamique simultanée, est importante pour pouvoir comprendre ensuite les phénomènes que nous appellerons "rebond" de contenus, "pression" de contenus, etc.

De la même manière qu'il existe des localisations neuroendocriniennes régulant les activités de réponse de l'être humain (réponses que nous englobons sous l'appellation de "centres"), il existe aussi des localisations qui régulent les niveaux de travail de la conscience. En effet, certains points envoient des signaux pour que l'activité de veille, de demi-sommeil ou de sommeil puisse s'effectuer. À leur tour, ces points qui envoient un signal reçoivent des instructions de différentes parties du corps avant de déclencher leurs ordres. Ainsi, ce processus fonctionne en circuit fermé. Autrement dit, quand le corps a besoin de repos nocturne, il fournit des données à certains points qui commencent à lancer leurs signaux, faisant baisser le niveau de conscience. Nous ne rentrerons pas dans les complications physiologiques ou psychophysiologiques du cas, nos explications resteront donc sur un plan très général.⁵

Quand certaines substances s'accumulent dans le corps, ou lorsque le travail quotidien a produit de la fatigue dans le corps, ces substances et cette fatigue accumulées envoient des signaux à un point qui les collecte. Ce point commence, à son tour, à émettre des messages qui vont produire la baisse du niveau de conscience. Ce niveau descend jusqu'à ce que le sujet "ait sommeil" et qu'il entre dans cet état de sommeil où commence l'étape de réparation du circuit. Évidemment, cette "baisse" de niveau de conscience ne va pas seulement permettre au corps de récupérer ; elle va permettre l'action de phénomènes complexes au-delà du phénomène réparateur. Mais penchons-nous dans un premier temps sur ce phénomène. Quand le repos a produit son effet réparateur, ces points commencent à envoyer des signaux au point de contrôle qui, à son tour, émet des signaux pour provoquer le réveil. Des stimuli externes ou de forts stimuli internes peuvent évidemment aussi déclencher le phénomène et produire l'élévation du niveau, même si le sommeil n'a pas pleinement rempli son rôle réparateur. Par exemple, alors qu'un sujet se repose, une détonation soudaine provoque son réveil. Ainsi, alors que les cycles et les rythmes spécifiques s'accomplissent, un phénomène surgit et franchit les limites des seuils. Une décharge se produit alors depuis le centre de contrôle interne et, brisant le rythme, déclenche le réveil.

C'est dans le niveau de veille que nous trouvons le meilleur déploiement des activités humaines. Les mécanismes rationnels travaillent pleinement ; les activités du mental et du corps dans le monde externe sont contrôlés et dirigés.

Dans le niveau de sommeil, en revanche, le travail des mécanismes rationnels est très diminué et le contrôle des activités du

mental ou du corps est pratiquement nul. À certains moments, le sommeil est réellement végétatif et sans images ; le sommeil est alors sous la prédominance totale et absolue du centre végétatif, cette structure étant à ce moment-là seule à travailler en donnant des réponses aux stimuli internes. Dans ce cas, il n'y a pas d'images pour peupler l'écran de la conscience ; on est dans un état tel que des données internes arrivent et l'on y "répond" également internement. Le centre végétatif produit tout cela avec l'automatisme qui le caractérise. Mais un cycle de sommeil avec des rêves et des images commence ensuite, cycle qui sera interrompu de nouveau lorsqu'une nouvelle phase sans images recommencera. Ceci se produit chaque nuit. Si bien que même dans le niveau de sommeil, de sommeil profond, nous trouvons un état pleinement végétatif sans images et un état dans lequel les images apparaissent. Tout cela a ses propres cycles et ses rythmes.

Nous faisons évidemment la distinction entre les niveaux et les états. Les images du rêve sont très rapides, elles ont une forte charge affective et impressionnent fortement la conscience de manière suggestive. La matière première de ces images est empruntée à la vie quotidienne, même si elles sont articulées de manière capricieuse. Cette manière n'est, en réalité, pas si "capricieuse" qu'il y paraît et nous constaterons, lorsque nous traiterons le thème des conformations allégoriques, ou d'autres types dans les productions oniriques, que cette articulation est soumise à un ensemble de lois assez précises. Mais pour l'instant, tenons-nous au fait que les choses sont articulées de façon capricieuse. Le sommeil permet au corps de récupérer et d'ordonner toute la masse d'informations reçue durant la journée. En outre, il sert à décharger de nombreuses tensions physiques et psychiques.

Dans le demi-sommeil, des phénomènes des deux autres niveaux se mélangent. On accède au demi-sommeil depuis le sommeil, avant de se réveiller complètement. On arrive aussi au demi-sommeil depuis la pleine veille, dans les moments de fatigue, et le mélange des niveaux se vérifie alors. Le niveau de demi-sommeil est prodigieux en fantaisies et en longues chaînes d'images qui remplissent la fonction de décharger des tensions internes.

La rêverie en état de veille n'est pas un niveau mais un état dans lequel les images propres au niveau de sommeil ou de demi-sommeil se fraient un passage en pressonnant la conscience. Ces rêveries agissent et se manifestent dans la veille par pression des autres niveaux. Cela se produit afin d'alléger les tensions. Mais les rêveries de l'état de veille servent aussi à compenser des difficultés liées à des situations ou à des nécessités expérimentées par le sujet. Dans son ultime racine, ceci est apparenté au problème de la douleur, qui est l'indicateur interne et le registre interne du sujet lorsqu'il ne peut pas s'exprimer dans le monde. Des images compensatoires apparaissent alors. Quand nous parlons de fantaisie ou de rêverie dans l'état de veille, nous ne nous référons pas au niveau de demi-sommeil puisque le sujet peut continuer mécaniquement à effectuer ses activités quotidiennes, "en rêvant éveillé" en quelque sorte. Le sujet n'est pas descendu en demi-sommeil ou en sommeil profond. Il poursuit ses activités quotidiennes mais, cependant, les rêveries commencent à virevolter.

Nous observons que le mental se déplace à chaque instant d'un objet à un autre ; nous remarquons également qu'il est très difficile de maintenir une idée, une pensée, sans que

s'infiltrer des éléments qui leur sont étrangers, c'est-à-dire d'autres images, d'autres idées, d'autres pensées. Nous appelons ces contenus erratiques de conscience des "rêveries". Ces rêveries, ou divagations, dépendent des pressions des autres niveaux, mais aussi de stimuli externes, tels que les bruits, les odeurs, les formes, les couleurs, etc., et de stimuli corporels tels que la tension, la chaleur, la faim, la soif, l'inconfort, etc. Tous ces stimuli internes et externes, ainsi que toutes ces pressions qui agissent dans les autres niveaux, se manifestent en formant des images et en faisant pression sur le niveau de veille. Les rêveries sont instables et changeantes et constituent des empêchements au travail de l'attention.

Nous appelons "rêveries secondaires" celles qui se déclenchent quotidiennement et qui ont un caractère conjoncturel, c'est-à-dire passager. Un individu se trouvant dans une situation déterminée est soumis à un ensemble de pressions externes. Des réponses de rêveries secondaires surgissent alors. S'il change de situation, d'autres réponses de rêveries secondaires apparaissent. Nous les considérons comme secondaires ou conjoncturelles parce qu'elles sont déclenchées en réponse, en compensation de situations plus ou moins précises.

Mais il existe d'autres rêveries de plus grande fixité ou répétitives. Et même si elles varient, ces rêveries révèlent un même climat mental, une même "atmosphère" mentale. Ces images, qui ont surgi une seule fois dans une situation donnée avant de disparaître, sont bien différentes de ces autres images qui apparaissent de façon répétitive, même lorsque nous changeons de situation. Ces rêveries, qui ne sont pas secondaires, peuvent aussi changer à leur façon. Mais elles ont

de la permanence, ne serait-ce que dans leur climat mental, et elles ont une saveur semblable. Faisons une petite digression : observez que les mots que nous utilisons sont nettement sensoriels. Nous parlons de "climat", comme si la perception de ce phénomène était tactile. Nous parlons de "saveur", comme si l'on pouvait savourer une rêverie... Nous reviendrons sur ces particularités ultérieurement.

Parfois, ces mêmes rêveries apparaissent dans les fantaisies du demi-sommeil ou dans le rêve nocturne. L'étude des rêveries secondaires et des rêveries dans les autres niveaux sert à déterminer un noyau fixe de divagation précis qui oriente fortement les tendances psychiques. Autrement dit, les tendances vitales d'une personne, indépendamment des conditions qu'imposent les circonstances, sont orientées pour atteindre cette image, cette rêverie fixe qui les guide. Ce noyau fixe va se révéler en tant qu'image, et cette image aura la propriété d'orienter le corps, d'orienter les activités dans une direction. L'image indique une certaine direction et toute la structure s'y dirige.

Le noyau de rêverie oriente de nombreuses tendances de la vie humaine dans une direction qui n'est pas décelée depuis le niveau de veille. Ainsi, une personne pourrait donner à certaines de ses activités de nombreuses raisons, mais ses activités sont en réalité fomentées par ce noyau et non par ces prétendues "raisons", qui sont plutôt fonction de ce noyau. En conséquence, les changements dans le noyau provoquent des changements dans l'orientation de certaines tendances personnelles. Cette personne s'efforce constamment de satisfaire ses nécessités, mais ce noyau continue néanmoins à pondérer la direction. Dans d'autres cas, le noyau reste figé, il

reste collé à une étape de la vie, même si les activités générales changent. On ne visualise pas ce noyau de rêverie mais on l'expérimente comme un climat mental. Les images guident les activités du mental et nous pouvons en avoir des registres, mais ce noyau de rêverie n'est pas une image ; ce noyau de rêverie est ce qui va déterminer des images compensatoires. Par conséquent, le noyau de rêverie n'est pas une image mais ce climat mental que l'on expérimente. Le noyau va motiver la production d'images déterminées qui, dès lors, vont amener à une activité. Prenons quelques exemples. Le sentiment permanent de culpabilité : un homme éprouve un sentiment continu de culpabilité. Qu'il ait commis ou non un acte répréhensible, il expérimente quoi qu'il en soit cet état : il se sent coupable. Il n'a aucune image mais il éprouve cet état de conscience particulier. Autre exemple : le sentiment tragique du futur. Un sujet est persuadé que tout se passera mal, et ce sans raison apparente. Dernier exemple : le sentiment perpétuel d'oppression. Le sujet est opprimé, "ne sachant plus où il en est", tout semble lui tomber dessus. Mais il ne faut toutefois pas en déduire que tous les noyaux sont négatifs.

Les noyaux restent fixés durablement, laissant apparaître des rêveries compensatoires. Ainsi, par exemple, si le noyau qui pressionne constamment ressemble au sentiment d'abandon, lorsque ce sujet est abandonné, dans l'insécurité, s'il ressent ce sentiment d'abandon et d'absence de protection, il est très probable qu'apparaîtront des rêveries compensatoires d'acquisition, de possession, et que ces images guideront ses activités. Ceci se produit non seulement sur le plan individuel, mais aussi dans le cadre social et à certains moments historiques. À des époques de rupture historique, ces images de

possession démesurée deviennent plus fréquentes car les climats d'abandon, les climats de dépossession et les manques de références internes s'intensifient.

Les rêveries secondaires donnent des réponses compensatoires à des stimuli, que ce soient des stimuli de situation ou de pressions internes car leur fonction est de décharger les tensions produites par ces difficultés internes. Par conséquent, les rêveries secondaires sont très variables mais quelques constantes peuvent y être observées. On peut remarquer que ces rêveries tournent autour d'un climat particulier. Ces rêveries varient selon la situation, s'expriment de différentes manières, mais elles ont quelque chose en commun qui nous signale la présence d'un climat particulier relié à chacune d'elles. Ce climat commun aux rêveries secondaires révèle un noyau de grande fixité. Ce noyau ne bouge pas en fonction des situations mais reste, au contraire, permanent dans les différentes situations.

Reprenons un des exemples mentionnés, celui du sujet se trouvant dans une situation extrêmement déplaisante, en train de penser que tout finira mal. Si nous le mettions dans une situation extrêmement plaisante, il persisterait à penser que tout va mal se passer. Si bien que, même si les situations changent, ce climat continue de faire pression et de déclencher des images. Quand le noyau de rêverie commence à être manifeste en tant qu'image fixe, il commence à changer dans la mesure où sa tension de base s'oriente déjà dans le sens de la décharge. Expliquons par une image : on ne voit pas le soleil lorsqu'il est au zénith, on le voit lorsqu'il est à l'horizon, à son lever ou à son coucher. C'est la même chose avec le noyau de rêverie : on ne le voit pas lorsqu'il est dans sa pleine

activité, lorsque sa pression est au plus fort. On le voit lorsqu'il vient de surgir ou lorsqu'il décline. Le noyau peut durer des années ou toute la vie, ou bien être modifié par accident. Il peut aussi se modifier lors du changement d'étape vitale. Si ce noyau, si ce climat fixe est apparu, c'est parce qu'il est en rapport avec certaines tensions. En changeant d'étape vitale, ces tensions se modifient considérablement. La vie entame un changement d'orientation et la conduite subit d'importantes modifications. L'orientation de la vie change parce que ces rêveries – qui nous dirigent vers certains objets plutôt que d'autres – ont changé. Ces rêveries, qui donnent direction, ont changé parce que le climat qui les détermine a changé. Les climats ont changé parce que le système de tensions internes a changé. Le système de tensions a changé parce que l'étape physique du sujet a changé, ou parce que s'est produit un accident qui a provoqué le changement dans le système de tensions.

Les centres, que nous avons examinés, donnent parfois des ordres à d'autres centres. Ces centres volontaires (le centre intellectuel, par exemple) donnent des ordres aux parties volontaires des autres centres, mais pas aux parties involontaires, et encore moins aux centres instinctifs, en particulier le centre végétatif dans son travail interne. Ce centre intellectuel ne peut lui donner d'ordres, et même s'il en donne, aucun centre ne lui répond. Ni la pression sanguine, ni la circulation, ni les tonus profonds ne varient sur ordre de l'intellect. C'est précisément l'inverse. Les pressions internes, qui donnent lieu à la naissance du noyau de rêverie, sont liées au fonctionnement des centres instinctifs. C'est la raison pour laquelle ces noyaux varient avec les changements d'étape physiologique. Les accidents physiques graves

peuvent également provoquer des effets semblables. Ainsi, ces noyaux ne changent pas sur ordres reçus (du centre intellectuel, par exemple), mais ils se modifient quand l'activité végétative change. Il est donc très difficile de modifier volontairement ces noyaux. De tels noyaux varient avec les changements d'étapes physiologiques. Comme nous l'avons vu, les chocs émotifs peuvent aussi former ou modifier un noyau de pression interne puisque la partie involontaire du centre émotif donne des signaux à tous les centres en les modifiant dans leur action. Si le choc émotif est intense, il peut modifier le fonctionnement du centre végétatif durablement. Il existe une infinité d'exemples. Un tel choc émotif peut libérer un nouveau noyau de pression et la compensation en conséquence apparaîtra alors. Aussi, les rêveries secondaires feront surgir un nouveau thème permanent, (même s'il peut changer en de rares occasions comme nous venons de le voir) et les recherches ou les intentions vitales du sujet seront orientées d'une autre façon, modifiant aussi son comportement dans le monde. Le sujet a reçu un choc important et, à partir de ce choc, sa vie a changé. À partir de ce choc, ses activités et ses recherches vitales se sont modifiées. Ces chocs émotifs peuvent agir avec une telle force qu'ils provoquent, en outre, de sérieuses modifications dans certains points du centre végétatif, puisque le centre émotif, dans sa partie involontaire, agit sur le centre végétatif et le modifie. Des chocs qui arrivent à ces niveaux de profondeur émotive peuvent provoquer des modifications sérieuses en certains points du centre végétatif, faisant apparaître des dysfonctionnements et des somatisations. Somatisations par action émotive, c'est-à-dire maladies physiques causées par des accidents émotifs.

Résumons. Nous avons parlé des niveaux de conscience, montrant qu'il existe des points corporels depuis lesquels ces niveaux sont maniés, de même que d'autres points corporels manient les centres. Ces points corporels détectent des signaux et en envoient à leur tour pour que le niveau de travail de cette structure s'élève ou s'abaisse.

Nous avons dit que dans le niveau de veille, les activités intellectuelles se déploient considérablement, que dans le niveau de sommeil, ces activités diminuent nettement, même si les images augmentent dans leur pouvoir, et que tout ceci se trouve mélangé dans le niveau de demi-sommeil.

Nous avons établi les différences entre les niveaux de conscience et les états dans lesquels un niveau déterminé peut se trouver. Nous avons dit que les rêveries qui apparaissent dans le niveau de veille sont des produits de tensions conjoncturelles ou de pressions des autres niveaux. Ainsi, les rêveries qui apparaissent dans le niveau de veille ne sont pas des indicateurs de niveaux, mais reflètent des états.

Nous avons aussi évoqué le fait que ces rêveries conjoncturelles ont entre elles un certain type de relation, relation qui ne passe pas par l'image mais par le climat. Cette relation au climat qu'ont les rêveries secondaires entre elles nous permet de parler d'un noyau de rêverie. Ce noyau de rêverie a une grande fixité et répond à des tensions profondes. Il est difficile de changer le noyau au fil du temps, mais certains chocs émotifs profonds peuvent le bouleverser, de même que les changements d'étape vitale entraînent des modifications en lui.

C'est le noyau de rêverie qui oriente les tendances de la vie humaine. Les rêveries secondaires donnent des réponses compensatoires à des stimuli de situation et sont envahies par le climat du noyau de rêverie. Les pressions internes qui donnent lieu à la naissance du noyau de rêverie sont liées au fonctionnement des centres instinctifs. Ces noyaux sont donc fortement reliés au centre végétatif et au centre sexuel. Ce sont eux qui, en réalité, provoquent le surgissement du noyau de rêverie.

Chapitre 4. Comportement – Paysage de formation

L'étude des centres, des niveaux de conscience et du comportement en général devrait nous permettre d'articuler une synthèse élémentaire du fonctionnement de la structure psychique humaine. Elle doit nous permettre de comprendre, de façon élémentaire également, ces mécanismes de base qui orientent les activités de l'être humain en fonction de la souffrance ou du plaisir ; elle doit nous permettre de comprendre non seulement comment, dans les faits, cette structure humaine capte la réalité qui l'entoure, mais aussi la façon illusoire dont cette structure humaine capte sa propre réalité et la réalité qui l'entoure.

Ces points nous importent particulièrement. Notre fil conducteur s'oriente vers la compréhension de la souffrance, du plaisir et des données psychologiques qui pourraient être vraies ou illusoirs.

Commençons avec le thème du comportement.

L'étude du fonctionnement des centres et la découverte de leurs cycles et de leurs rythmes permettent de comprendre les différents types et vitesses de réaction face au monde dans leur aspect le plus mécanique. Par ailleurs, l'étude des rêveries et du noyau de rêverie nous met en contact avec les forces inhibitrices ou mobilisatrices de certains comportements adoptés face au monde. Outre les aspects mécaniques du psychisme, du corps et du comportement, nous reconnaissons des facteurs de type social, environnemental, ainsi que des facteurs d'accumulation d'expériences tout au long de la vie qui agissent dans la formation de ce comportement avec autant de force

que les facteurs mécaniques. En dehors des stimulations qui arrivent à la structure psychique (cette structure répondant immédiatement aux stimulations), d'autres stimulations non occasionnelles perdurent dans la structure et continuent à lancer leur signal avec une relative fixité. Nous parlons ici de ce phénomène de rétentions des instants pendant lesquels les phénomènes se produisent et qui, par la suite, ne disparaissent pas définitivement. Tout phénomène qui se produit, qui modifie la posture de cette structure est, en outre, emmagasiné dans la mémoire. Cette mémoire dont dispose la structure (mémoire des stimuli, mais aussi mémoire des réponses aux stimuli et mémoire des niveaux qui travaillent au moment des stimuli et des réponses) va faire pression, va influencer de façon décisive sur les nouveaux événements qui se produiront dans le psychisme. Aussi, chaque phénomène qui se produira ne sera pas une situation première : *il y aura le phénomène et tout ce qui s'est produit précédemment*. Quand nous parlons de comportement, nous faisons référence à ce facteur de rétention temporelle qui est d'une importance essentielle.

Un facteur important dans la formation de la conduite est la biographie propre à chaque individu, biographie constituée de tout ce que le sujet a vécu. Dans la structure humaine, l'importance de la biographie a le même poids que l'événement qui se produit. En effet, pour un comportement déterminé face au monde, le stimulus, reçu dans l'instant, a la même importance que tout le processus antérieur de la structure. Il est commun de penser qu'il s'agit simplement d'un système de stimulus et de réponse, or un stimulus antérieur est aussi un stimulus actuel. En ce sens, la mémoire n'est pas une simple accumulation de faits passés mais un système de

stimuli agissant depuis le passé. Elle est vivante, actuelle et agit avec une intensité équivalente à celle des stimuli présents. Ces événements pourront éventuellement être évoqués dans un niveau de conscience déterminé, mais en tout état de cause, qu'ils le soient ou non, leur action est inévitable chaque fois que la structure reçoit des stimulations du monde et qu'elle répond au monde par un comportement. L'importance de la biographie doit être considérée avec attention : l'histoire d'une vie humaine continue d'agir au présent. Elle n'est pas seulement cumulative, comme un réservoir qui ouvrirait les vannes uniquement lorsqu'on se souvient. En quelque sorte, indépendamment du souvenir que l'on en a, tous les événements vécus ont été les formateurs du comportement.

Parler de biographie équivaut à parler d'histoire personnelle. Nous comprenons cette histoire personnelle en tant qu'histoire vivante et agissante. Elle nous amène à considérer un second aspect qui apparaît comme un code face aux situations données. Cela signifie que les événements provenant d'un milieu suscitent non pas une réponse mais un système structuré de réponses. Ce système de réponse est repris par la suite pour adopter des comportements similaires.

Ces codes de situations, c'est-à-dire des conduites fixes que l'être humain acquiert (probablement pour économiser de l'énergie et préserver son intégrité), constituent l'ensemble des rôles.

Les *rôles* sont des habitudes fixes de comportements qui s'élaborent dans la confrontation avec différents milieux dans lesquels une personne vit : un rôle dans le travail, un rôle dans la famille, un rôle avec les amis, etc. Ces rôles agissent à

tout moment, même sans confrontation à la situation donnée. Ils se manifestent et sont mis en évidence quand le stimulus d'une situation entre dans une frange déterminée du comportement humain.

Nous distinguons les rôles familiaux, les rôles professionnels et les différents rôles conjoncturels qu'une personne peut avoir, en quelque sorte, fixés ou gravés. Lorsqu'une personne gagne son lieu de travail, son comportement se met en adéquation ; elle endosse un rôle propre à son travail, rôle différent de celui qu'elle prend en famille. Mais dans le rôle endossé dans cette situation donnée interviennent de nombreuses composantes propres aux rôles de confrontation liés à d'autres situations. En effet, de nombreux rôles, fixés dans d'autres situations, s'infiltrent dans la situation gravée pour répondre à ce milieu. Parfois, ces rôles ne s'infiltrent et ne se manifestent pas seulement par le biais de l'action mais par inhibition. Prenons un exemple précis : un sujet a gravé un rôle pour le travail, un rôle pour la famille et de nombreux autres rôles. Si son rôle pour la famille est inhibiteur, son rôle pour le travail n'a, a priori, aucune raison de se manifester de façon inhibitrice. Il arrive toutefois que des infiltrations propres aux relations familiales apparaissent dans les relations de travail, faisant surgir des phénomènes inhibiteurs qui n'ont pas été gravés dans le rôle du travail. Ce phénomène est extrêmement fréquent. Il s'opère, dans ce cas, un déplacement de données inhibitrices ou activatrices de rôles qui correspondent à différentes franges de confrontation au monde.

Aussi, tout comme nous avons parlé d'un travail des centres de type dynamique et structurel, sans les assimiler à des compartiments étanches et isolés, tout comme nous avons

parlé d'un travail de niveaux extrêmement dynamique et structurel, travail dans lequel ces niveaux interagissent, nous parlons également du comportement comme d'une structure (dans le cas des rôles), dans laquelle se produit un phénomène élaboré et non stéréotypé face à un stimuli donné.

On peut remarquer une dynamique continue dans la structure humaine. Entre autres exemples, nous voyons que les jeunes n'ont pas encore formé cette couche protectrice de rôles. Ces jeunes se trouvent sans protection dans la confrontation avec le monde parce qu'ils n'ont pas encore gravé de codes déterminés. Ils peuvent n'avoir gravé, par exemple, que le code de base de relation familiale et quelques autres. À mesure qu'ils avancent en âge, et à mesure que le milieu va exiger d'eux un nombre plus important de comportements, ils vont amplifier ces couches de rôles. Toutefois, ce processus ne se passe pas toujours comme il devrait. En effet, de nombreux phénomènes peuvent empêcher ce gain de sécurité dans la gestion du milieu. Des erreurs de rôle se produisent fréquemment. Tel est le cas d'un individu se comportant dans une situation donnée avec un rôle adapté à une autre situation. Illustrons par un exemple : un sujet est dominé par les rôles qu'il endosse dans le contexte familial, au point d'adopter ces rôles sur son lieu de travail. Les relations qu'il entretient avec son supérieur sont alors identiques à celles qu'il entretient avec son frère, entraînant logiquement de sérieuses confrontations. Notons, par ailleurs, que certaines erreurs de rôles interviennent quand une situation est nouvelle et qu'un individu peine à s'adapter.

L'étude de l'histoire personnelle, de la biographie, de ses codes et de ses rôles de comportement éclaire certains aspects et

met en évidence certaines inhibitions dans d'autres domaines, notamment dans le travail des centres ainsi que dans la structuration des rêveries. De sorte que ces centres et ces niveaux de travail sont aussi modifiés dans leur action par ces codifications, par cette histoire personnelle, par cette biographie.

Affinons maintenant notre étude sur le comportement en incorporant certains concepts simples et opérationnels. Nous appelons "paysage de formation" l'ensemble des enregistrements qui forme le substrat biographique sur lequel vont se sédimenter les habitudes et les traits essentiels de la personnalité. La formation de ce paysage commence dès la naissance. Les enregistrements structurés fondamentaux impliquent non seulement un système de souvenirs mais aussi des tons affectifs, une façon caractéristique de penser, une manière particulière d'agir et, en définitive, une façon d'expérimenter le monde et une façon d'agir dans le monde.

La structuration que nous faisons progressivement du monde qui nous entoure est fortement influencée par cette base de souvenirs qui comprend des objets tangibles mais aussi des objets intangibles comme les valeurs, les motivations sociales et les relations entre les personnes. Nous pouvons considérer notre enfance comme l'étape de la vie dans laquelle le paysage de formation s'est entièrement articulé. Par exemple, lorsque nous nous souvenons de notre famille quand nous étions enfants, nous constatons que son fonctionnement a beaucoup changé. On constate également que notre conception de l'amitié, des relations professionnelles et, de façon générale, des relations interpersonnelles a également changé. Les normes sociales à cette époque étaient définies de façon différente : ce qui pouvait se faire ou pas, les idéaux personnels et collectifs.

En d'autres termes les objets intangibles, qui ont constitué notre paysage de formation, se sont modifiés. Cependant, le paysage de formation continue de s'exprimer dans notre conduite comme une certaine façon d'être et de se mouvoir parmi les personnes et les choses. Ce paysage est aussi un ton affectif général et une "sensibilité" d'une époque ne concordant plus avec l'époque actuelle.

Nous devons considérer notre propre "regard" et celui des autres comme des éléments déterminants et importants de notre paysage de formation. Nombreux sont les facteurs qui ont agi en nous pour produire un comportement personnel au fil du temps, une codification sur la base de laquelle nous avons donné des réponses et nous nous sommes ajustés au milieu. Notre propre regard sur le monde et le regard des autres sur nous-mêmes ont agi donc comme réajustements de conduite et ont formé ainsi un comportement. Aujourd'hui, nous disposons d'un vaste système de codes forgé dans cette étape de formation et nous l'expérimentons comme un "tréfonds" biographique auquel répond notre conduite en s'appliquant à un monde qui, cependant, a changé.

De nombreuses conduites font partie de notre comportement typique actuel. Nous pouvons comprendre ces conduites comme des "tactiques" que nous utilisons pour nous développer dans le monde. Nombre de ces tactiques ont pu se révéler adéquates, mais certaines demeurent inopérantes ou peuvent être, parfois, génératrices de conflits. Et tout ceci est loin d'être sans importance lorsque nous évaluons notre propre vie en terme d'adaptation croissante. Maintenant, nous sommes à même de comprendre les racines de nombreuses compulsions associées à des conduites

initiées dans le paysage de formation. Mais la modification de conduites, liées à des valeurs et à une sensibilité déterminée, peut difficilement être réalisée sans toucher à la structure de relation globale avec le monde dans lequel nous vivons actuellement.

Chapitre 5. Le système de détection, registre et opération,
sens, imagination, mémoire, conscience

Les trois voies de l'expérience que nous avons mentionnées au début de cet exposé (la sensation, l'imagination et le souvenir) doivent être étudiées plus attentivement.

Sans la sensation, il n'y a ni douleur ni plaisir. Il est nécessaire que l'imagination soit enregistrée. Sans ce registre, nous ne pourrions pas parler d'imagination. Si nous pouvons enregistrer le travail de l'imagination, c'est parce qu'elle parvient au point du registre en tant que sensation. La douleur se fraie aussi un passage à travers la mémoire. Le registre de cette douleur, s'ouvrant un passage depuis la mémoire, est possible parce que la mémoire s'exprime en tant que sensation. Qu'il s'agisse d'imagination ou de mémoire, tout est détecté en tant que sensation. La douleur n'est pas dans l'imagination, elle n'est pas non plus dans la mémoire, la douleur est dans la sensation à laquelle se réduit toute impulsion. On a la mémoire de quelque chose car on registre ce fait ; on imagine quelque chose, car on registre ce fait. C'est donc ce registre, cette sensation, qui nous donne l'information sur ce qui est mémorisé, sur ce qui est imaginé. Pour ne pas confondre les choses, nous allons distinguer la sensation proprement dite (celle qui provient des sens) des autres sensations ne provenant pas des sens mais de la mémoire ou de l'imagination. Nous ne nommerons pas "sensation" ces deux dernières, afin de ne pas créer de confusion dans la description.

Si nous réduisons les choses à leurs éléments ultimes, nous vérifions qu'une image et une donnée mnésique parviennent

à quelque chose qui les registre en tant que sensation. L'activité de ces sens se registre, l'activité de la mémoire se registre, de même que l'activité de l'imagination. En parlant de "registre", nous distinguons une entrée qui se fait par une voie, d'une entrée par une autre voie. Et nous notons qu'il y a "quelque chose" qui registre. Sans ce "quelque chose" qui registre, nous ne pourrions parler de ce qui est enregistré. Ce "quelque chose" qui registre doit aussi avoir sa constitution, et il est certain que nous en aurons aussi une sensation. Nous parlons du registre de l'entité qui registre, entité que nous appelons "conscience".

Cet appareil qui registre est en mouvement et les activités qu'il registre sont également mobiles. Pourtant, on observe une certaine unité. Parfois, on identifie cet appareil au moi. Cependant le moi, à la différence de la conscience, ne semble pas être constitué depuis le début, mais se constitue peu à peu dans l'être humain. Par ailleurs, on ne peut parler du moi sans en fixer les limites, et il semble que celles-ci soient données par la sensation du corps. Ce moi devra se constituer dans l'être humain à mesure que se constitue l'ensemble des sensations corporelles. Bien sûr, mémoire, imagination et sens sont dans le corps ; l'appareil de registre de cet ensemble est également dans le corps, il est lié aux sensations corporelles. Comme les sensations corporelles opèrent depuis la naissance (et même avant), dès le début se constitue cette sensation générale du corps que certains identifient au moi. En réalité, on parle alors de la conscience en tant qu'appareil de registre. Dans la petite enfance, au plus près de la naissance, le moi ne fonctionne pas. On ne naît pas avec un moi. L'identification avec son propre moi se réalise à mesure que les sensations corporelles sont codifiées grâce à l'appareil

de mémoire. Il n'y a pas de moi sans mémoire et cette mémoire ne peut fonctionner sans données. Ces données commencent à s'articuler à mesure que l'expérience se développe. En somme, un petit enfant n'a pas de moi. Il peut percevoir un "nous", mais ne sait pas si son corps commence ou s'achève dans un objet. Il ignore s'il est lui-même le moi ou si sa mère est le moi. Ce moi va s'articuler par accumulation d'expériences propres.

Tous les phénomènes et processus psychiques sont dans le corps, mais où est le corps ? Pour le moi qui s'est constitué, le corps est à la fois au-dehors de lui et en lui. Quelles sont les limites du corps ? Les limites du corps sont liées à la sensation. Mais si la sensation s'étendait au-delà du corps, quelles seraient alors les limites corporelles ? Ceci est important, car si nous distinguons comme limites du corps le toucher externe par exemple, alors le corps se limite au point où le toucher externe aboutit. Le corps commence là où des sensations de la peau sont enregistrées. Mais il pourrait arriver qu'il n'y ait pas de limite tactile, que la température de la peau soit au même niveau thermique que le milieu environnant ; alors on ne saurait pas exactement quelles sont les limites de ce corps, ni jusqu'où il s'étend. Nous connaissons de nombreuses illusions sensorielles. Nous savons que lorsqu'une personne est dans un état très détendu et que la température ambiante est très proche de celle de la peau, elle expérimente la sensation que son corps s'agrandit. Il ne s'agit pas d'un phénomène extraordinaire, bien au contraire : l'illusion d'expansion du corps se produit parce qu'il n'y a pas de limite du corps, et il n'y en a pas car la température de la peau est alors la même que celle du milieu. Ainsi, la sensation de son propre corps se constitue en fonction de la limite des sensations.

Une des voies de la douleur est la sensation. Par "sensation", nous désignons ce qui est perçu grâce à certains appareils dont le corps dispose. Prenons un exemple : je ressens une sensation d'un objet externe. Mais j'ai aussi la sensation d'une douleur interne. Où est la sensation de cette douleur interne ? Elle est sûrement enregistrée dans cet appareil que nous avons évoqué précédemment. Mais où est la sensation ? Elle semble être à l'intérieur de mon corps. Et qu'est-ce qui distingue l'objet qui est en moi de celui qui se trouve à l'extérieur ? Certainement pas la sensation, puisque la sensation de ce qui se passe à l'extérieur comme à l'intérieur est enregistrée en mon intérieur. Je ne peux enregistrer une sensation de ce qui se trouve au-dehors, hors de mon corps. Qu'il s'agisse d'objets internes ou externes, je n'en peux enregistrer les sensations que dans mon corps. Je prétends toutefois que l'objet que je perçois se trouve à l'extérieur. Comment puis-je dire d'un objet que je perçois qu'il est "au-dehors" et d'un autre qu'il est "au-dedans", alors que le registre est toujours dedans ? Un fonctionnement particulier de cette structure, permettant d'établir ces distinctions, opère nécessairement.

Étudions un autre exemple : je me souviens d'une activité que j'ai effectuée. Où ai-je enregistré le souvenir de cet événement ? Je l'ai enregistré dans mon intérieur. Si j'imagine une tâche que je vais effectuer dans un futur proche ou lointain, où vais-je enregistrer cette tâche ? Forcément en mon intérieur. Mais les événements s'affichant sur mon écran de représentation apparaissent comme étant "extérieurs". La représentation interne que j'ai de tout ceci m'apparaît comme si cela arrivait dans le monde externe.

À présent, si j'observe où j'ai enregistré ces images (qu'elles soient propres à l'imagination ou à la mémoire), je constate

que je les ai enregistrées sur une sorte "d'écran", dans une sorte "d'espace de représentation". Cet espace de représentation est en moi. Si je ferme les yeux et que je me souviens d'un événement, j'observe que ce dont je me souviens se trouve sur une sorte d'écran, dans un espace de représentation. Que fais-je alors de tout ce qui se produit au-dedans en ce qui concerne les objets et les événements qui arrivent à l'extérieur ? J'en fais certainement quelque chose de différent : je pourrais dire que je les "reflète", ou encore que je "traduis". Dans tous les cas, je suis en train d'effectuer en mon intérieur des opérations liées à des phénomènes qui ne leur sont pas propres. Le fonctionnement de tout ce processus est une question qui mérite une étude approfondie.

En quoi peut-on différencier une sensation que j'attribue au monde externe d'une sensation que j'attribue à un objet du monde interne ? Aux sensations elles-mêmes ou à certaines limites que le corps pose entre ces mondes ?

Nous devons reconnaître qu'il y a une certaine relation entre les sensations que j'éprouve du monde externe, les souvenirs que j'ai du monde externe, et ce que j'imagine du monde externe. Nous ne pouvons pas dire à la légère que tout cela n'est qu'illusion. Ce n'est pas une illusion pour la simple raison que si je pense à un objet, que je me mobilise ensuite vers cet objet, et qu'enfin j'ai la sensation de cet objet, quelque chose concorde entre mon souvenir de l'objet, ce que j'en ai imaginé et ce que j'en perçois maintenant. Il est évident que je peux mémoriser cet objet, ensuite ouvrir les yeux et le retrouver devant moi, même si cette mémorisation peut comporter quelques imprécisions quant aux formes, aux couleurs et à la distance. Mieux encore, je peux dire à

quelqu'un que tel objet se trouve à tel endroit, et cette personne peut se représenter l'objet en question et le trouver. Cela signifie que quelque chose concorde, que ce soit de façon déformée ou pas. Précisons ici un point : si par exemple j'étais daltonien, je percevrais l'objet d'une couleur différente de celle qu'il a effectivement. Ainsi, de même qu'il y a accord entre toutes ces fonctions, il peut aussi y avoir accord avec des illusions. Il est important de comprendre comment des fonctions si hétérogènes peuvent concorder et ce, grâce à cet appareil coordinateur et processeur de toutes ces différentes données. Ces signaux sont coordonnés entre eux et une conscience les coordonne. Parmi les fonctions de la conscience, il y a le moi que je registre comme étant le point de décision de mes activités dans le monde externe d'une part, et de certaines activités que je régule volontairement dans mon monde interne d'autre part. Le moi est dans le corps. Mais comment y est-il ? Est-il physiquement localisé dans le corps, ou bien s'est-il progressivement constitué à partir d'une masse d'expériences, une somme d'expériences ? Peut-être ce moi est-il aussi une structure qui s'articule à partir des différents signaux qui arrivent à un point déterminé ? Ce moi coordinateur commence à coordonner une fois qu'il dispose d'une masse d'informations critique, car tant que cette masse ne s'est pas formée, le moi n'apparaît pas, et le corps lui-même paraît confus.

Nous allons étudier dans les paragraphes suivants les sensations qui sont enregistrées hors du corps et dans le corps. Nous avons un schéma dans lequel apparaît cette structure à laquelle parviennent des impulsions, et de laquelle partent des réponses. Ces impulsions arrivent à un appareil déterminé qui les détecte. Cet appareil détecteur d'impulsions est celui des

sens. Cet appareil recense des données du monde externe et du monde interne. Les données arrivent à cet appareil, mais je perçois aussi qu'elles peuvent être réactualisées, même quand elles ne parviennent pas à ce moment précis. Par conséquent, ces données parvenant à ce point du registre arrivent aussi simultanément à un appareil qui les stocke. Provenant du monde externe ou du monde interne, ces données sont donc stockées. Lorsque j'ai eu des registres de ces données, je les ai gravés simultanément, ce qui me met en condition d'extraire maintenant des données antérieures. Ces données parviennent jusqu'aux sens, qui ont des localisations physiques distinctes et qui sont en perpétuel mouvement, en interrelation, en aucun cas compartimentés. Ainsi, lorsqu'un sens détecte quelque chose, des modifications se produisent dans les autres sens. Si l'on perçoit au moyen du regard, c'est parce que le sens de la vue est en mouvement. Il n'est pas simplement en mouvement physique musculaire externe pour localiser la source lumineuse, il est actif. L'œil n'entre pas en activité seulement en recevant de la lumière. Le sens de la vue est en mouvement, il est actif, et lorsqu'une impulsion lui parvient, une variation se produit en lui. Tous les autres sens sont aussi en activité, et lorsque l'œil perçoit un phénomène extérieur à lui, il se produit aussi une variation dans le mouvement des autres sens.

Ce qui se passe dans les sens externes se produit également dans les sens internes. Les sens internes sont aussi en activité. On peut tout à fait percevoir un objet par le regard, et percevoir aussi, intérieurement, une douleur à l'estomac. La perception de l'objet par l'œil étant concomitante à la perception de la douleur à l'estomac par les sens internes, les informations parviennent à la mémoire simultanément.

Prenons un exemple : j'effectue un bref séjour dans une ville, séjour au cours duquel rien ne me réussit. Par la suite, me souvenant de cette ville, quels propos vais-je tenir ? Je vais la qualifier de "calamiteuse". J'aurai ce propos car mon expérience de cette ville aura été fort déplaisante. Mais pourquoi cette expérience a-t-elle donc été si déplaisante ? Est-ce simplement à cause des perceptions que j'ai eues de cette ville, ou est-ce à cause d'une quantité de situations dans lesquelles je me suis trouvé, une quantité de registres d'une autre nature, qui ne sont pas des perceptions externes ? D'autres registres et d'autres sensations internes ont probablement été actifs. C'est probablement ainsi que cela se passe dans tous les domaines, pas seulement dans l'exemple de cette ville. Lorsque je registre quelque chose, je le grave. Si des données provenant d'autres sens sont enregistrées au même moment, elles se trouvent gravées simultanément. Il semblerait que l'on reçoive continuellement de l'information de tous les organes sensoriels et que cette information soit gravée continuellement. Apparemment, cette information en provenance d'un sens est dépendante de l'information d'un autre sens ; elle est couplée à elle.

Parfois, en captant certaines odeurs par le sens olfactif, la mémoire évoque des situations visuelles complètes. Le sens olfactif est-il lié à ces situations visuelles ? Il est évident que les sens sont liés les uns aux autres. Notons aussi que lorsqu'un organe sensoriel devient actif, les autres baissent leur niveau d'activité. Quand tous les organes sensoriels sont bombardés d'informations, il devient difficile de les enregistrer. En revanche, lorsque l'attention se porte sur un sens (nous verrons par la suite ce qu'est "l'attention"), les autres sens ont tendance à s'atténuer. En quelque sorte, c'est un peu comme

si tous les sens "balayaient", étaient en recherche et se manifestaient bruyamment pour alerter le moi. Dès lors, quand un signal parvient à un sens, tous les autres s'apaisent. Même lorsqu'ils ne perçoivent aucune donnée externe, les sens sont en mouvement et bruyants, donnant de l'information sur eux-mêmes. Il y a un bruit de fond qui va diminuant à mesure que les sens se spécialisent dans un champ particulier de perception.

Et que fait la mémoire ? Elle prend des informations auprès des sens, ainsi que des informations sur les opérations de cet appareil de registres. Par exemple, lorsque je me souviens d'opérations mentales effectuées, j'ai d'abord la sensation de ces opérations mentales. Je peux en parler car j'en ai la sensation. J'ai la sensation de mes opérations, ce sont des sensations internes, les mêmes sensations qu'une douleur à l'estomac. Nous prenons ici certaines précautions car nous contestons certaines positions établies à ce sujet, positions qui supposent que les opérations mentales n'ont aucun rapport avec le corps, car le corps ne serait associé qu'aux opérations du système digestif ou à ce que les yeux perçoivent. Dans cette optique, lorsqu'on parle des phénomènes de "l'esprit", il ne faudrait pas les relier au corps. Nous remettons en question les positions de ceux qui supposent qu'il y a un esprit indépendant du corps. S'il y a un esprit qui n'a rien à voir avec le corps et qui réalise ces opérations, alors qui registre ces opérations ? Où sont enregistrées ces opérations ? Comment ces opérations sont-elles évoquées par la suite ? Si on peut parler d'un esprit, c'est parce qu'on a le registre de cet esprit, et si on en a le registre, c'est parce que quelque chose nous donne l'impression de cet esprit. Si je n'ai pas la sensation de cet esprit, je ne peux pas parler de lui.

D'autres considèrent que l'appareil psychique est une somme de sensations, comme s'il n'y avait pas d'autres appareils complexes et délicats qui coordonnaient ces sensations les faisant fonctionner en structure. On a engagé un débat en son temps avec ceux qui croyaient que les activités du mental étaient une simple somme de sensations. C'est une chose de dire que du travail des sens, de la mémoire et de l'imagination j'éprouve des sensations, et c'en est une autre de dire qu'elles sont des sensations. Il y a des distinctions entre elles. Il y a des fonctions différenciées, lesquelles accompagnent les organes sensoriels et les organes de représentation. Cette façon de penser approximative, sensualiste, n'est pas exactement celle à laquelle nous adhérons. Nous ne partageons pas non plus cette autre pensée désuète qui parle de "l'esprit" comme s'il y avait une entité n'ayant rien à voir avec les registres ni avec les sensations. Certains parlent du mental, de la douleur du mental, comme si la douleur du corps ne les concernait pas. Comment se fait-il alors que l'on expérimente cette douleur du mental ? Elle s'expérimente dans l'esprit, disent-ils, comme les sensations artistiques s'expérimentent dans l'esprit. Mais qui est ce "personnage", cet "esprit", qui réalise tant d'opérations hors du corps, et comment puis-je recevoir des données de sa part ?

Par "appareils", nous entendons la structure des sens, la structure de la mémoire et celle de la conscience dans leurs différents niveaux. Ces appareils travaillent de manière intégrée et la connexion entre eux s'effectue par le biais d'impulsions qui, à leur tour, subissent des distributions, traductions et transformations.

5.1. Sens

L'appareil des sens trouve son origine dans un toucher primitif qui s'est spécialisé. Les sens chimiques (le goût, l'odorat) travaillent avec des particules qui produisent certaines transformations chimiques, et en conséquence, fournissent des données. Le sens moteur (le toucher) fonctionne par le biais de la pression et de la température. Les sens internes de cénesthésie et de kinesthésie fonctionnent tantôt chimiquement, tantôt mécaniquement. On a le registre de ce qui se passe dans l'intracorps à travers la pression, la température et les transformations et réactions chimiques. Nous connaissons l'ouïe et la vue en tant que sens physiques. C'est la percussion qui active l'ouïe. Quant à la vue, elle est soumise physiquement à une action vibratoire.

Dans les sens internes, c'est la cénesthésie qui fournit l'information de l'intracorps. Nous savons qu'il y a de nombreux micro-organismes de l'intracorps qui relèvent des échantillons chimiques, thermiques et de pression. La détection de la douleur joue aussi un rôle important. Presque tous les sens nous donnent un registre de douleur lorsqu'ils parviennent à un certain seuil de tolérance. On pourrait penser qu'il existe un petit appareil spécialisé dans la détection de la douleur. En réalité, parvenus à une certaine limite de tolérance, tous les sens nous envoient des sensations douloureuses. Ces sensations déclenchent aussitôt l'action de la structure afin de provoquer le rejet et l'élimination de ces sensations intolérables. Dès qu'une sensation est captée par l'un des sens, elle est immédiatement soumise à l'activité de rejet de la douleur. Le travail des centres est détecté de façon cénesthésique, internement, de même que les différents niveaux de travail

de la conscience. C'est ainsi qu'on peut également expérimenter la sensation de sommeil et la sensation de fatigue. La cénesthésie est donc un sens extrêmement important, auquel on n'a prêté que très peu d'attention jusqu'alors. Notons que le sens interne se spécialise et se différencie entre kinesthésie et cénesthésie. Lorsque la veille diminue dans son niveau de travail, lorsque le niveau de conscience baisse, ce sens interne augmente son émission d'impulsions.

Comme les sens travaillent en dynamique et en structure, ils sont tous en recherche, balayant et produisant un bruit de fond dans l'information. Lorsque quelqu'un dort, paupières fermées, le contact avec le monde externe ne disparaît pas complètement. Cependant, le bruit de fond baisse considérablement et comme l'information du monde extérieur diminue, l'information des sens internes augmente relativement. On ne peut dire avec exactitude si ce sont les impulsions internes qui augmentent lorsque le niveau de conscience baisse, ou si c'est plutôt la baisse du niveau de conscience qui fait que le travail des sens externes baisse également, mettant ainsi en évidence le travail des sens internes. Lorsque le niveau de conscience baisse, les impulsions du monde interne se manifestent avec plus d'intensité.

Ces sens internes ne sont pas localisés dans le visage, comme le sont presque tous les autres sens, ni même localisés de manière précise, et l'on ne peut les diriger avec précision. Ils envahissent tout et fournissent leurs données sans aucune intervention de notre volonté. On peut, par exemple, fermer les yeux et faire disparaître la perception qui parvenait à l'œil. On peut diriger l'œil dans une direction ou dans une autre

mais on ne peut faire de même avec les sens internes. On peut accéder à des sensations internes déterminées, mais les appareils des sens internes n'ont pas cette mobilité : on ne peut pas les "fermer". D'un côté, ils ne sont pas localisés, et d'un autre côté, ils n'ont pas non plus de mobilité ; il est donc impossible de les diriger comme les autres sens. Parmi les sens internes, on distingue le sens kinesthésique, à propos duquel nous avons déjà spécifié qu'il fournissait les renseignements sur le mouvement, les postures corporelles, l'équilibre et le déséquilibre physiques.

Nous avons donc cet ensemble d'appareils en dynamique, qui va nous fournir des données du monde externe et du monde interne. Les traces de ces informations interne et externe, ainsi que les traces des opérations de la conscience dans ses différents niveaux de travail, vont parvenir dans l'appareil de la mémoire.

La structure psychique (la conscience) va coordonner les données des sens et des enregistrements de la mémoire.

Comme nous l'avons déjà dit, la donnée ne parvient pas simplement à un appareil qui la reçoit et qui serait inactif, elle parvient à un appareil qui est en mouvement et qui configure la perception. Ainsi, la sensation est un atome théorique, mais en réalité la donnée arrive à un sens en mouvement, configuré et structuré. Ce que nous appelons "perception", c'est donc la sensation ajoutée à l'activité sensorielle. Le registre n'est donc pas simplement la donnée elle-même mais une structuration de la donnée faite par le sens.

Caractéristiques communes à tous les sens

- a) Tous les sens effectuent des activités d'abstraction et de structuration des stimuli selon leurs aptitudes. Le sens élimine nombre de données qui lui parviennent et en configure d'autres qui ne lui parviennent pas. Prenons pour exemple la perception de l'œil de la grenouille. Souvenons-nous que ce petit animal perçoit la présence d'un autre être vivant devant lui seulement quand une forme déterminée (courbe ou convexe) apparaît et quand cette forme est en mouvement. Si en revanche ce qui apparaît est bel et bien en mouvement mais n'a pas cette forme là, ou l'inverse, alors aucun registre ne se produit dans l'appareil de détection de la grenouille. Considérant cela, vous comprendrez à quoi nous faisons référence lorsque nous parlons de l'abstraction et aussi de la structuration faite par le sens. C'est de cette structuration de différentes données que surgit la perception.

- b) Tous les sens sont en mouvement continu. Ils balaient, comme des radars, différentes franges, desquelles on a aussi des preuves expérimentales.

- c) Tous les sens travaillent dans une frange selon un tonus particulier qui devra être altéré par le stimulus. Ainsi, tout sens est en mouvement et dans un tonus déterminé. Il y a perception lorsque le tonus d'un sens a varié. Reprenons l'exemple des expériences avec le nerf optique de la grenouille. Il a un cycle d'une pulsation par seconde qui s'accélère lorsque le stimulus nerveux arrive. Le sens est alors en action. Pour que se produise l'acte perceptif, il est nécessaire que le stimulus se présente entre des seuils sensoriels. L'organe sensoriel est en train de pulser, mais si

le stimulus arrivant manque d'énergie, il n'est pas perçu. S'il dépasse le seuil de tolérance, il n'est pas perçu comme sensation ou perception mais comme douleur. Ces seuils sont mobiles. Ils se dilatent ou se contractent. Normalement, quand certaines activités internes, telles que l'attention, se réfèrent à un sens, leur seuil tend à se dilater et les seuils des autres sens tendent à se contracter. Lorsque les sens internes travaillent pleinement, amplifiant leurs franges de perception, les sens externes tendent à réduire les leurs. Lorsque l'attention est portée sur les sens externes, les franges – les seuils de perception interne – tendent à se contracter. Ainsi, pour qu'il y ait perception, il est nécessaire que le stimulus apparaisse entre les seuils sensoriels : un seuil minimal au-dessous duquel il n'y a pas de perception, et un seuil de tolérance maximale qui, lorsqu'il est dépassé, produit une irritation sensorielle ou une saturation, ce que nous désignons par le terme générique de "douleur". Dans le cas où il existe un bruit de fond provenant du même sens, des autres sens, de la mémoire (qui fournit des données en même temps que la perception) ou encore parce que la conscience fournit des données de façon générale, le stimulus doit augmenter son intensité pour être enregistré (et ce, sans dépasser le seuil maximal afin qu'il n'y ait pas saturation ou blocage sensoriel). Lorsque quelqu'un divague, rêve éveillé, et que ses images mentales occupent le champ de conscience, le stimulus qui apparaît doit augmenter son activité pour être détecté. De toute façon, lorsque l'on divague ou que l'on rêve éveillé, l'activité cénesthésique interne augmente et, par conséquent, les franges de perception externe baissent. Il est alors nécessaire d'augmenter l'activité du monde externe, en disant par exemple : « Hé ! l'ami, réveille toi ! ». Lorsque le seuil maximal est dépassé ou qu'il y a blocage sensoriel, il est indispensable

de faire disparaître le bruit de fond pour que le signal parvienne au sens. Il existe un autre cas qui obéit à la loi de diminution du stimulus constant par adaptation au seuil. Le vêtement que nous portons nous donne, au début, un registre lié à la sensation tactile, mais avec le temps, nous ne sentons plus ce vêtement, non seulement parce que nous nous en désintéressons mais surtout parce que ce stimulus constant baisse en intensité. Avec le temps, le stimulus, par sa constance, perd en intensité au niveau de la perception. Quand un stimulus passe un seuil et devient constant, le seuil s'accommode à lui pour le maintenir dans sa limite et éviter de conserver un registre qui perturberait les autres activités de l'appareil. Pour de nombreux stimuli devenus constants, les seuils des sens s'accommodent afin que le bruit de fond disparaisse. Nous aurions sinon un bombardement permanent de perceptions et il nous serait difficile de faire la distinction entre ce bruit de fond et des perceptions nouvelles. Pour résumer, la perception se vérifie entre franges et seuils de tolérance minimaux et maximaux. Ces seuils sont en continuelle mobilité. Lorsque des stimuli constants apparaissent dans ces franges, celles-ci s'accommodent pour que la perception de ces stimuli diminue. Nous appelons cela la loi de diminution du stimulus constant par adaptation du seuil.

- d) Tous les sens travaillent entre des seuils-limites de tolérance qui admettent des variations selon l'éducation et les nécessités métaboliques (en réalité, c'est là que se trouve la racine de l'existence sensorielle). Les caractéristiques de variabilité sont importantes pour distinguer les erreurs sensorielles.

- e) Tous les sens traduisent les perceptions en un même système d'impulsions. Ces impulsions vont être distribuées de différentes manières. Sans aborder la question physiologique, notons que tous les sens traduisent les perceptions en un même système d'impulsions. C'est ce que nous appelons l'homogénéité des impulsions des différents sens. D'un côté je vois, d'un autre j'entends, d'un autre encore je goûte, mais quant au fait d'entendre, de goûter et de voir, tout est traduit en un même système homogène d'impulsions. Le travail s'effectue avec le même type d'impulsion. Il n'y a dans la tête ni sons, ni images visuelles, ni même de sensations gustatives ou olfactives.

- f) Tous les sens ont des localisations physiques et des localisations physiques terminales, précises ou diffuses, connectées à un système qui les coordonne. Tous les sens ont également des localisations terminales nerveuses, précises ou diffuses. Elles sont toujours connectées au système nerveux central et au système périphérique ou autonome, à partir duquel l'appareil de coordination opère.

- g) Tous les sens sont liés à l'appareil mnésique général de l'organisme.

- h) Tous les sens présentent des registres propres, donnés par la variation de ton à l'arrivée d'un stimulus.

Tous les sens peuvent commettre des erreurs lors de la perception d'une donnée. Ces erreurs peuvent provenir du blocage du sens, par exemple par irritation sensorielle. Si nous irritons un organe sensoriel, nous atteignons le seuil de tolérance. La perception que nous avons de l'information qui

irrite le sens est une perception fortement modifiée, qui n'a rien à voir avec l'objet. Ces erreurs peuvent donc provenir d'un blocage du sens par irritation sensorielle mais aussi par défaillance ou déficience du sens. On reconnaît là les myopies, les surdités, etc. Ces erreurs surviennent également par manque d'intervention des autres sens, qui aident à donner des paramètres et des références à la perception. Par exemple, quelque chose d'apparemment lointain se fait entendre, et à la vue de l'objet en question, on se met à écouter de façon différente. Ceci est un cas très fréquent d'illusion auditive. On croit que l'objet est éloigné et c'est seulement en le voyant, en le localisant visuellement, que la perception auditive s'ajuste. Les sens, travaillant en structure, reçoivent des données et de l'information de tous les sens. Les perceptions du monde environnant se configurent grâce à eux. Ainsi, lorsque des paramètres sont manquants et que nous ne disposons que d'une donnée sensorielle, une illusion de la perception se produit. Par ailleurs, des erreurs de sensation ou de perception peuvent être causées par des agents mécaniques. C'est le cas avec la perception de lumière par pression des globes oculaires. Des exemples d'illusions produites par une action mécanique existent pour presque tous les sens.

5.2. Imagination

Il est très difficile de faire la distinction entre le stimulus provenant d'un organe sensoriel qui arrive à un appareil de registre et l'image que provoque ce stimulus. Distinguer une impulsion du sens et l'image qui correspond à cette impulsion demeure complexe. L'image et l'impulsion de l'organe

sensoriel sont deux choses distinctes, tout comme, d'un point de vue psychologique, la vitesse d'une impulsion interne et la vitesse de l'image. C'est comme si l'image et l'impulsion étaient une seule et même chose alors qu'en réalité elles ne le sont pas.

Certaines précautions s'imposent au sujet de l'image. En premier lieu, on doit reconnaître que les images correspondent non seulement aux stimuli sensoriels mais qu'elles surgissent aussi depuis la mémoire. En second lieu, on doit toujours être vigilant quant à l'interprétation ingénue qui associe l'image uniquement au sens de la vue.

Pour les premiers chercheurs dans ce domaine, l'image a rempli une fonction de second plan dans l'économie du psychisme. Pour eux, une image était une sorte de perception dégradée, une perception de seconde catégorie. En d'autres termes, si un sujet regarde un objet et ferme ensuite les yeux en évoquant cet objet, il observe que cette évocation de l'objet est de qualité inférieure à la perception. Avec l'œil, il perçoit mieux et plus clairement un objet qu'en l'évoquant. Par ailleurs, ce souvenir est teinté d'une quantité d'éléments étrangers qui ajoute de la confusion dans la représentation de l'objet. Ainsi, cette représentation que nous avons de la présence de l'objet apparaît comme une dégradation, comme un amoindrissement de la perception. En l'envisageant de cette manière, ces chercheurs ont classé l'image comme élément secondaire dans l'inventaire des phénomènes psychiques. Ils n'ont pas non plus fait preuve de beaucoup de clairvoyance quant au fait que les images ne correspondent pas seulement au sens visuel, puisque tous les sens produisent des images qui leur correspondent. On a finalement longtemps considéré l'image comme étant uniquement liée à

la mémoire, sans comprendre qu'elle était étroitement liée aux sens.

En réalité, l'image accomplit de nombreuses fonctions. Il nous faut d'abord connaître la fonction de l'image pour ensuite comprendre que cette image, en se mobilisant, va agir sur les centres et déplacer l'énergie d'un point à un autre, suscitant des transformations d'une importance fondamentale pour l'économie psychique. Par conséquent, si les sens apparaissent pour donner de l'information sur les phénomènes du monde externe ou interne, les images qui accompagnent les perceptions des sens n'ont pas seulement pour fonction de répéter les données de l'information reçue mais aussi de déclencher les activités respectives selon le stimulus qui arrive. En voici une illustration de la vie quotidienne : je suis chez moi et la sonnette retentit. La sonnette est un stimulus que je perçois. Aussitôt, je bondis de ma chaise et vais ouvrir la porte. Le lendemain, la sonnette retentit de nouveau. Il s'agit du même stimulus, mais au lieu de bondir de ma chaise pour aller ouvrir la porte, je reste assis. Dans le premier cas, j'attendais une lettre que le facteur devait m'apporter ce matin-là. Dans le deuxième cas, je m'attendais à ce que le voisin frappe à ma porte pour me demander une casserole. Ainsi, selon que dans ma présence ou coprésence il y a une information ou une autre, ce stimulus, dans les deux cas, se contente de mobiliser une image déterminée. Dans le premier cas, le stimulus a mobilisé l'image du facteur que j'attendais. Bien sûr, j'étais occupé à autre chose et n'attendais pas le facteur à ce moment précis. J'étais donc occupé, mais dès l'apparition de ce stimulus, toutes les images dont je disposais se sont mobilisées d'une certaine manière. Lorsque ces images se sont mobilisées, j'ai bondi de la chaise et suis allé vers la porte.

Dans le deuxième cas, j'avais un autre système d'idéation et à l'apparition du stimulus, ce n'est pas l'image du facteur qui a été mobilisée mais, entre autres, celle du voisin, car j'avais déjà reçu le jour précédent la lettre que j'attendais. À l'arrivée de cette seconde image, mon corps s'est donc mobilisé différemment ou, plutôt, ne s'est pas mobilisé.

Ainsi, cette idée désuète qui veut que tout fonctionne très simplement à partir de stimuli et de réponses afférentes est irrecevable. Même dans un circuit élémentaire comme celui du réflexe – dans lequel le stimulus arrive par un arc réactif court, la réponse intervenant sans aucune participation de la volonté – une réponse est déclenchée et une image est immédiatement générée, image qui produit elle aussi son effet. Ainsi, l'apparition d'une image accompagne toujours la sensation. Ce qui déclenche les activités est bien l'image et non pas la perception.

Nous allons voir que ces images ont des propriétés que nous avons étudiées lorsque nous avons parlé de la "tonicité musculaire", par laquelle les muscles se mettent dans un tonus déterminé d'activité en fonction des images visuelles. Les images visuelles vont dans une direction déterminée et les muscles s'accommodent à cette direction. Les muscles bougent grâce à l'image et non par le stimulus. Nous devons reconnaître que des images déterminées activent non seulement notre "musculature externe" mais aussi la "musculature interne" et que c'est ainsi que de nombreux phénomènes physiologiques sont déclenchés. L'image mobilise des phénomènes internes, ce qui produit une activité vers le monde externe, comme si la fonction de l'image était de rendre l'énergie au monde externe duquel proviennent les sensations.

Les sens internes doivent aussi recevoir de l'information sur les activités de la conscience, car s'il n'y avait pas d'information sur ce qui se passe dans la conscience, il serait impossible de donner suite à ces processus. Ainsi, les sens internes captent les informations des viscères et celles de l'intracorps mais aussi les activités et les opérations de la conscience.

"L'appareil" qui façonne les images fonctionne sur plusieurs niveaux de travail, contribuant à modifier l'activité de la conscience, du coordinateur, et aussi des appareils d'information de la mémoire et de l'activité des centres.

Bien sûr, des données concernant le fonctionnement de la conscience arrivent aux sens internes. À son tour, la conscience peut aussi agir pour orienter les sens dans une direction ou dans une autre et faire en sorte que l'attention se porte sur une frange sensorielle plutôt que sur une autre. Il s'agit là, en réalité, des fonctions de la conscience plus que des fonctions des sens. Nous approfondirons ce point lorsque nous aborderons le thème de la structuration effectuée par la conscience. Dans tous les cas, notons que les sens sont mûs par l'activité des phénomènes qui leur parviennent, et également par la direction imprimée par l'appareil coordinateur. Lorsque les sens ne se limitent pas seulement à recevoir des impressions du monde externe ou interne mais qu'ils sont dirigés de façon intentionnelle, alors nous sommes en présence du phénomène de réversibilité. Il est très différent de percevoir un bruit produit sans participation intentionnelle et de chercher un bruit déterminé. Lorsque je cherche quelque chose de précis avec mes sens, je dirige l'activité du sens à partir des mécanismes du coordinateur. De plus, il y a une différence entre percevoir une donnée et avoir conscience de percevoir

une donnée. J'entends la sonnette et cela ne signifie rien de précis. Mais lorsque j'entends la sonnette et que le fait d'entendre est conscient, c'est-à-dire que je l'ai isolé d'une masse indifférenciée de stimuli, que je lui prête attention, alors je suis en train de travailler non pas avec la perception d'un stimulus indifférencié, mais avec "l'aperception" de ce stimulus. Il y a donc un travail qui n'est pas de simple détection puis de perception, mais plutôt un travail dans lequel je prête attention à la perception. C'est ce que nous appelons "l'aperception". De plus, je peux orienter tous mes sens en direction de l'aperception. Observez qu'il est très différent de se limiter à être submergé dans une masse de perceptions et d'être dans une attitude apercpective. Dans cette attitude, tous les stimuli qui arrivent sont enregistrés avec attention. Je peux être en train de m'ennuyer et les stimuli arrivent néanmoins. Je peux aussi être dans une attitude attentive face aux stimuli qui arrivent, comme le chasseur attend que le lièvre se montre. Je peux être très attentif en attendant le surgissement de stimuli déterminés, et même lorsqu'ils n'arrivent pas, être en attitude apercpective. Tenir compte du mécanisme de réversibilité sera important dans la compréhension du problème des niveaux de travail de la conscience et pour préciser certains phénomènes d'illusions.

Nous soulignons ici, entre autres choses, que les sens ne sont pas les seuls à apporter de l'information du monde externe, mais qu'ils travaillent en complémentarité et qu'ils sont dirigés en partie par l'activité de la conscience. Les phénomènes du monde externe ou les phénomènes viscéraux internes ne sont pas les seuls à influencer sur les sens ; l'activité de la conscience influence également sur leur travail. Si ce n'était pas le cas, on ne pourrait expliquer que certaines perturbations de la conscience

modifient le registre que l'on a du monde externe. Par exemple : dix personnes distinctes peuvent, à propos d'un même objet, avoir une perception différente (bien qu'elles soient situées à la même distance, dans les mêmes conditions d'éclairage, etc.), car certains objets se prêtent à une projection du travail de la conscience. En réalité, la conscience ne projette pas son travail sur les objets. La conscience projette son travail sur les sens et modifie ainsi le système de perception. La conscience peut projeter ses images sur l'appareil de réception, l'appareil de réception peut renvoyer cette stimulation interne et de cette façon, on peut avoir le registre que le phénomène est arrivé de l'extérieur. S'il en est ainsi, alors des fonctionnements spécifiques de la conscience peuvent modifier la structure que réalisent les sens sur les données du monde externe.

5.3. Mémoire

Tout comme les sens et les autres composants du psychisme, la mémoire ne travaille pas de manière isolée mais en structure. Elle a pour fonction de graver et de retenir des informations provenant des sens et de la conscience. Elle a aussi pour fonction de fournir des données à la conscience lorsque celle-ci en a besoin. Le travail de la mémoire donne référence à la conscience quant à la localisation temporelle des phénomènes. Sans cet appareil de mémoire, la conscience rencontrerait de sérieux problèmes pour situer les phénomènes dans le temps. Elle ne saurait pas si un phénomène s'est produit avant ou après un autre. Elle ne pourrait pas articuler le monde en une succession temporelle.

C'est grâce aux franges distinctes de mémoire et aux seuils de mémoire que la conscience peut se situer dans le temps. Bien sûr, la conscience peut aussi se situer dans l'espace grâce à la mémoire puisque l'espace mental n'est pas séparé des temps de la conscience, des temps qui sont donnés par les phénomènes provenant de la mémoire. Ainsi, ces deux catégories d'espace-temps fonctionnent dans la conscience grâce aux informations fournies par la mémoire. Cela mérite que l'on s'y attarde.

De même que l'on parle d'un atome théorique de sensation, on parle aussi d'un atome théorique de réminiscence. Mais ceci est théorique car non existant dans les phénomènes que l'on expérimente. Ce que l'on peut enregistrer, c'est que dans la mémoire, des données provenant des sens et de la conscience sont reçues, traitées et ordonnées sous forme d'enregistrements structurés. La mémoire reçoit des informations des sens et des informations sur les opérations effectuées par la conscience. En plus, elle ordonne ces informations et les structure. Elle effectue un travail très complet de compilation et de classement des informations. Lorsque le niveau de conscience baisse, la mémoire classe toutes les données qui ont été archivées dans un autre niveau de conscience. À un certain niveau, la mémoire travaille, registre et archive toutes les données quotidiennes qui arrivent pendant la journée. À un autre niveau de travail, la mémoire catalogue et ordonne ces informations reçues en niveau de veille.

Dans le sommeil, qui est un autre niveau de conscience, la mémoire traite des informations. Le classement relatif aux informations reçues qui s'opère dans la mémoire n'est pas le même qu'au moment où les données arrivent.

Ainsi, en ce moment, je reçois de l'information de mes sens et cette information va être archivée dans la mémoire. Mais lorsque mon niveau de conscience baissera et que je m'endormirai, j'aurai toujours ces informations du monde quotidien, du monde du niveau de veille. Toute cette matière première reçue et enregistrée dans la journée apparaîtra alors, mais elle s'articulera différemment dans mon système de représentation interne. Ce qui constitue une série au cours de la journée se déploie dans un ordre différent quand le niveau de conscience baisse. Ce qui s'est passé à la fin prend maintenant place au début, des éléments récents sont reliés à des éléments très anciens de ma mémoire. Toute une structuration interne s'organise avec la matière première issue de la journée et les informations antérieures des différentes franges de mémoire, correspondant à une mémoire ancienne et à une mémoire plus ou moins médiane. La mémoire est un "appareil" qui remplit différentes fonctions selon le niveau de travail dans lequel se trouve la structure de conscience.

Les informations sont gravées par la mémoire de différentes manières :

- 1) Lorsqu'un stimulus est puissant, la mémoire le grave en profondeur.
- 2) Ce stimulus est gravé également en profondeur s'il entre simultanément par des sens différents.
- 3) Ce stimulus se grave également lorsqu'une même donnée sur un phénomène se présente de différentes façons. Si je présente l'objet, je le grave d'une certaine façon, si je le présente différemment, je le grave d'une autre manière.

Ma conscience le structure, l'élabore. Mais j'ai eu, quoi qu'il en soit, une impression A et une impression B. Cela se grave car il y a répétition et parce que les données structurées par la conscience sur l'objet en question sont gravées.

- 4) Il y a aussi enregistrement par répétition proprement dite.
- 5) Les informations sont mieux gravées en contexte qu'isolément.
- 6) Les informations se gravent mieux lorsqu'elles se détachent ou ressortent par manque de contexte. Ce qui ressort, ce qui ne peut être, prédispose à une attention accrue, et par conséquent est gravé avec plus de force.
- 7) La qualité d'empreinte augmente lorsque les stimuli sont perceptibles, ce qui se produit par netteté des signaux quand il y a absence de bruit de fond.

Lorsqu'il y a saturation par répétition, un blocage se produit. Les publicitaires ont exagéré la loi de répétition. Une donnée s'incorpore par répétition mais la répétition provoque aussi une fatigue des sens. De plus, ce qui est valable pour la mémoire l'est également pour les sens en général. Ceci fait référence à la loi de la stimulation qui décroît à mesure que le stimulus perdure. Si de l'eau s'égoutte de manière continue, la répétition du goutte-à-goutte ne permet pas que l'on grave cette donnée. Le seuil d'empreinte se ferme alors, de même que le seuil de perception, et la donnée cesse finalement d'avoir un effet. Lorsqu'une campagne publicitaire devient excessivement répétitive et insistante en s'appuyant sur cette loi d'empreinte par répétition, elle produit la saturation de la mémoire. L'information n'entre plus, elle produit une irritation sensorielle et une saturation de la mémoire. En travaillant avec cette répétition du stimulus sur certains petits animaux,

on a constaté qu'au lieu que le stimulus se grave fortement et qu'une réponse adéquate à ce stimulus soit donnée, le petit animal s'endort.

Lorsqu'il y a absence de stimuli externes, le premier stimulus qui apparaît se grave avec force. De même, lorsque la mémoire ne fournit pas continuellement d'informations à la conscience, il y a davantage de disponibilité pour enregistrer. La mémoire libère de l'information de manière compensatoire lorsqu'il n'y a pas de données arrivant à la conscience. Imaginons un cas : une personne s'enferme dans une grotte où les stimuli du monde extérieur ne lui parviennent pas. Il n'y a ni lumière, ni son, ni rafales de vent qui stimulent sa sensibilité tactile. La sensation de la température est relativement constante. Les données externes étant réduites, la mémoire commence à libérer ses données stockées. Ce fonctionnement de la mémoire est étonnant. Une personne enfermée dans une prison ou isolée dans une grotte se voit néanmoins délivrer des informations alors que ses sens externes, en l'absence d'informations, n'agissent pas. Ainsi, dès que les informations sensorielles externes sont éliminées, la mémoire compense en fournissant de l'information. La mémoire agit ainsi car la conscience a absolument besoin de toutes ces données pour se situer dans le temps et dans l'espace. Lorsque la conscience n'a pas de références des données qui la stimulent, elle perd sa structure. Le moi qui s'était créé d'une somme de stimuli et de travail des appareils se retrouve sans stimuli et sans informations provenant des appareils. Le moi perd sa structure et expérimente la sensation de se désintégrer et de perdre sa cohésion interne. Afin de maintenir son unité précaire, le moi fait alors appel à des références de données, même si celles-ci proviennent seulement de la mémoire.

Le souvenir, ou plus précisément l'évocation, survient quand la mémoire transmet à la conscience des informations déjà gravées. Cette évocation est produite intentionnellement par la conscience, ce qui la distingue d'un autre type de souvenir qui, lui, s'impose à la conscience.

Schématisons pour observer la symétrie des mécanismes de ce qui arrive avec les sens et avec la conscience : lorsque les stimuli de la mémoire parviennent à la conscience, nous parlons de "remémoration" ; lorsque la conscience se dirige vers les stimuli, nous parlons "d'aperception" ; enfin, lorsque la conscience va vers les données en mémoire, lorsqu'elle va chercher une donnée précise, nous parlons alors "d'évocation". Il y a évocation lorsque l'attention se dirige vers une frange déterminée de souvenirs emmagasinés.

Nous savons que les informations des sens externes et des sens internes parviennent à la conscience. Ces informations arrivent à la conscience de façon simultanée. Cela signifie que lorsque j'évoque un souvenir, lorsque je cherche dans ma mémoire une donnée extérieure, cette information que je rapporte de la mémoire parvient, la plupart du temps, mêlée à d'autres données qui accompagnaient la perception. En d'autres termes, quand je reçois une information extérieure qui va dans la mémoire, je reçois en même temps une information de l'intérieur qui va, elle aussi, dans la mémoire. Lorsque j'évoque ce qui s'est passé, la donnée externe qui se présente à la conscience n'est pas seule, la donnée interne qui accompagnait ce moment est présente également. Ceci est d'une extrême importance.

Considérez ce qui se passe lorsque l'on se souvient. J'observe l'objet, je ferme les yeux, je me rappelle l'objet. Selon que mon acuité est bonne, moyenne ou déficiente, la reproduction de cette impression sera plus ou moins fidèle. Est-ce que je me souviens seulement de l'objet ou est-ce que je me souviens d'un certain nombre d'autres choses ? Mais attention, nous ne parlons pas ici de chaînes d'idées ou d'associations que suscite le souvenir de cet objet, bien que celles-ci existent par ailleurs. Lorsque l'on se rappelle de l'objet, d'autres choses surgissent également avec lui. Observons le souvenir de l'objet lui-même. J'observe l'objet, je ferme les yeux et reproduis l'objet depuis ma mémoire : une image de l'objet apparaît alors. Mais cette image de l'objet, en plus d'être le support d'autres composants visuels, puisque je travaille avec l'œil, est aussi le support de composants, dans mon registre interne, de tonus musculaire, d'une certaine saveur et d'un certain climat sans rapport avec la perception. Ce dont je me souviens n'est donc pas seulement l'enregistrement proprement dit de l'objet mais aussi mon état d'âme au moment de l'enregistrement. Ceci a des conséquences majeures. S'il s'agissait simplement d'un classeur de données sensorielles, la chose serait aisée. Or, l'information que je reçois du monde extérieur est associée à l'état dans lequel se trouvait cette structure au moment de l'enregistrement. Allons encore plus loin : il peut y avoir évocation et les données stockées dans la mémoire peuvent arriver à la conscience grâce au fait que ces données sont gravées en étant accompagnées des données de la structure. Il est important de noter que l'évocation travaille sans chercher d'images mais en cherchant des états. On identifie les images qui correspondent à une situation donnée non pas par les images elles-mêmes, mais par les états correspondants. Prenons un exemple pour observer ce qui se

passé quand nous nous souvenons de quelque chose : vous voulez vous souvenir de votre maison (faites-le vraiment !). En essayant de vous en souvenir, n'expérimentez-vous pas une sorte de sensation interne ? Et cette sensation interne, avant que ne surgisse l'image de votre maison, est-elle une sensation imaginaire ? Non, c'est une sensation cénesthésique. Cette sensation cénesthésique est en train de chercher entre différents états internes le climat général qui correspond aux enregistrements d'images visuelles de votre maison.

Et lorsque vous évoquez une image horrible, cherchez-vous parmi différents masques de monstres ou cherchez-vous dans le climat qui correspond au niveau particulier de la mémoire où est enregistré ce qui est horrible ? Vous ne cherchez pas parmi des images, vous cherchez parmi des masses de stimuli internes qui accompagnent certains enregistrements. Lorsque l'image est finalement évoquée dans la conscience, nous sommes en condition pour que l'image effectue des opérations, provoque des décharges, mobilise la musculature ou mobilise un appareil afin qu'il travaille avec cette image et pour qu'apparaissent alors des opérations intellectuelles, pour que des émotions soient mobilisées, etc. Une fois que l'image a surgi sur l'écran de représentation, tout se trouve en disposition pour l'actualiser. Le système d'évocation ne travaille donc pas seulement avec les images, il travaille aussi en cherchant des états. Si nous rapprochons tout cela de la physiologie, nous pourrions dire que les images visuelles ne se gravent pas dans les neurones, que ces images microscopiques ne restent pas dans les neurones. Ce sont plutôt des courants électrochimiques qui ne sont pas des images. Quand le phénomène d'évocation se produit, vous ne cherchez pas ces images

microscopiques ; vous cherchez les niveaux électrochimiques qui donnent le registre correspondant au niveau dans lequel s'articule l'image par la suite. L'évocation ne se fait donc pas par les images, mais par les états qui ont accompagné la perception sensorielle à ce moment-là.

Prenons un exemple que nous connaissons tous : vous sortez d'un lieu et vous vous apercevez soudain que vous avez oublié quelque chose. Registeriez-vous une image ou registeriez-vous une sensation curieuse ? Vous ne registeriez assurément pas une image car, si c'était le cas, vous sauriez ce que vous avez oublié. Or, bien qu'ayant le registre d'une sensation curieuse d'avoir oublié quelque chose, vous ignorez ce que vous avez pu oublier. Que faites-vous donc aussitôt ? Vous commencez à chercher des images ; il en arrive une et vous vous dites : « pas celle-là » ; il en arrive une autre et vous vous dites encore : « pas celle-là non plus ». Vous travaillez ainsi en écartant des images. Qu'est-ce qui vous guide dans cette recherche ? Est-ce l'image ? Non, ce qui vous guide est l'état faisant surgir les différentes images. Lorsqu'une image incorrecte surgit, vous vous dites : « non, ça je ne l'ai pas oublié car je l'ai sur moi ». Vous êtes ainsi guidés par les états internes jusqu'à finir par trouver l'objet. Vous expérimentez alors la sensation d'avoir trouvé et vous dites enfin : « voilà ce que j'ai oublié ! ». Tout au long de ce travail, vous avez cherché parmi des états ; ces états ont fait apparaître des images et vous avez produit cette reconnaissance. L'état de l'acte de rechercher un objet est très différent de l'état de l'acte de le trouver. Les registres sont très différents, mais dans tous les cas nous parlons d'états, lesquels sont accompagnés immédiatement d'images.

Reprenons l'exemple cité plus haut de cette "ville désagréable" dont je me souviens. Je peux dire que je m'en souviens non seulement parce que les images apparaissent mais aussi parce que surgit l'état dans lequel je me trouvais à ce moment-là et dans lequel j'ai gravé les données relatives à la ville. Cette ville sera désagréable, accueillante, ayant telle ou telle caractéristique, non pas par l'évocation des images que j'en ai gardées mais par les états qu'elles ont suscités au moment où je les ai gravées. Observez une photo d'une époque ancienne, une photo qui est une sorte de cristallisation des temps passés. Vous regardez cette photo et, immédiatement, cette photo, évoquant le bonheur du moment, éveille en vous la sensation nostalgique de quelque chose qui est présent, certes, mais qui est perdu. Et il y a une comparaison, une confrontation entre ce qu'est le présent et ce qui a été perdu, entre cet autre état du moment dans lequel l'enregistrement a été fait et l'état actuel dans lequel je grave cette donnée.

Nous avons dit que le souvenir, plus précisément l'évocation, surgit lorsque la mémoire fournit à la conscience des données déjà gravées. Cette évocation est produite intentionnellement par la conscience, ce qui la distingue d'un autre type de remémoration qui s'impose à la conscience (comme lorsque certains souvenirs envahissent la conscience, coïncidant parfois avec des recherches ou avec des contradictions psychologiques qui apparaissent sans participation de la conscience elle-même). Il y a une différence entre le fait de chercher une donnée en mémoire, et le fait que des données surgissent spontanément de la mémoire et envahissent la conscience avec plus ou moins de force selon la charge qu'elles ont. Il y a des états de mémoire qui arrivent à la conscience, des images qui jaillissent et s'imposent de manière obsédante.

L'image, qui arrive de la mémoire ou qui déclenche la mémoire, qui envahit la conscience et s'impose de façon obsédante, surgit-elle à cause de l'image elle-même, à cause du souvenir ou à cause de l'état qui accompagne cette image ? Cette image obsédante correspondant à une situation ancienne et s'imposant à moi a une forte charge "climatique" (nous y reviendrons). Elle arrive donc associée à un état, l'état dans lequel le phénomène a été gravé.

Il y a des degrés distincts d'évocation selon que la donnée a été enregistrée avec plus ou moins d'intensité. Lorsque les données frôlent légèrement le seuil de registre, l'évocation sera tout aussi faible. On peut même observer des cas sans remémoration, cas pour lesquels une seconde perception de la donnée amène à la re-connaître. Certaines données travaillent au seuil de la perception qui pour nous, dans ce cas, est aussi le seuil de la mémoire. Attardons-nous sur l'action "subliminale" en prenant l'exemple de la publicité. La publicité subliminale, qui fut à la mode en son temps et qui constituait un phénomène intéressant (bien que se révélant un véritable fiasco par la suite), était un mécanisme simple, assez élémentaire, qui consistait à lancer un stimulus au seuil de la perception. Le sujet n'avait pas de registre de l'information, mais l'information pénétrait tout de même. Nous savons que l'information entrait parce qu'elle apparaissait par la suite dans les rêves du sujet par exemple. De plus, dans un certain état, le sujet était capable de se remémorer ce qu'il n'avait pas pu percevoir ou pas vu sur le moment. Ainsi, il y a une quantité d'informations qui restent au seuil de perception et qui ne sont pas enregistrées sur le moment par la conscience mais qui entrent cependant dans la mémoire. Ces informations, si elles vont à la mémoire, sont aussi accompagnées de

l'état particulier qui leur est associé. En outre, pour que ces informations puissent avoir une influence publicitaire, il était nécessaire d'associer à la projection de l'objet subliminal une émotion déterminée. Quand il s'agissait d'une publicité pour une boisson, il ne suffisait pas de placer la boisson dans une séquence, elle-même insérée toutes les seize images du film publicitaire (nous savons que si nous plaçons cet objet toutes les seize images du film, nous voyons le film, mais pas la projection subliminale qui entre juste à la frange de perception). On choisissait alors certaines parties du film, les parties les plus agréables émotionnellement, et c'est dans ces parties que l'on plaçait le produit en question. À l'évocation de ce film, le phénomène gravé de manière subliminale agissait sur le sujet avec le maximum d'intensité. Tel était le mécanisme de la publicité subliminale, qui fonctionnait de façon très élémentaire. Toutefois, il semble que cela n'ait pas augmenté la vente des produits traités avec ce système publicitaire.

Malgré tout, certaines personnes continuent de croire au "pouvoir de cette terrible arme secrète". Mais revenons à l'image et au phénomène qui frôle le seuil et qui est gravé en même temps qu'un état. À partir de seuils minima d'évocation apparaissent des enregistrements plus forts, jusqu'à parvenir au souvenir automatique ou à la reconnaissance rapide. Prenons le cas du langage. Lorsque quelqu'un maîtrise bien une langue, lorsqu'il parle, il n'a pas besoin de se concentrer pour se souvenir des mots qu'il doit articuler pour que sa voix se déclenche. En revanche, cela peut arriver lors de l'apprentissage d'une langue étrangère, mais pas lorsque le système de langage a été incorporé de manière automatique. Dans ce cas, on travaille avec des idées, avec des émotions, la mémoire fournissant alors des données en accord avec les

états ressentis par celui qui expose ses idées. Il serait curieux que la mémoire soit simplement un enregistrement de données sensorielles ! Pour pouvoir parler, nous devrions reproduire tout ce qui s'est passé au moment où nous avons appris à parler ou, tout au moins, il nous faudrait reproduire tout le système sémiotique. Mais lorsque nous parlons, nous n'avons pas à rechercher le système sémiotique, ce que nous cherchons, ce sont nos idées, nos émotions, et les articulations sémiotiques jaillissent, les images sémiotiques que nous utilisons ensuite dans le langage. C'est le rappel automatique qui est en action, un rappel de reconnaissance rapide. La reconnaissance d'un objet peut se faire lorsque cette perception est comparée avec des données perçues antérieurement.

Sans reconnaissance, le psychisme aurait l'expérience d'être toujours pour la première fois face aux phénomènes, bien que ceux-ci se répètent. Sans reconnaissance, le psychisme ne progresserait pas, bien que certains courants de pensée actuels prétendent le contraire. Ces courants de pensée considèrent d'ailleurs que si la conscience travaillait sans la mémoire, cela représenterait un "progrès psychologique intéressant"... Travailler sans la mémoire ! Si tel était le cas, ces "prédicateurs" ne pourraient même pas nous expliquer ce système !

L'oubli, en revanche, c'est l'impossibilité d'amener à la conscience les données déjà gravées. Des franges complètes de situations, de concepts ou de phénomènes sont parfois curieusement oubliées. Dans certains cas, ce qui pourrait susciter un climat déterminé est effacé et, par conséquent, tous les phénomènes gravés en mémoire liés à cet état se trouvent effacés également. Des franges entières s'effacent car elles

pourraient susciter des images associées à des climats douloureux.

Répétons : l'oubli est l'impossibilité d'amener à la conscience des données déjà gravées. Cela se produit par un blocage de la réminiscence qui empêche la réapparition de l'information. Mais il existe aussi des oublis fonctionnels qui empêchent l'apparition continuelle des souvenirs grâce à des mécanismes d'interrégulation qui agissent en inhibant un appareil pendant qu'un autre fonctionne. Ce qui signifie que l'on ne peut, fort heureusement, se souvenir de tout continuellement, mais que l'on peut se souvenir en situant les objets et les phénomènes à des moments et en des temps distincts. Si l'on se souvenait de façon continue, la réception des données du monde externe serait fort perturbée. Nous aurions de sérieux problèmes pour observer des phénomènes nouveaux avec un bruit de fond continu de remémorations. Nos opérations intellectuelles seraient également fortement perturbées si nous étions soumis au bombardement continu de la mémoire. Nous verrons, par ailleurs, comment l'oubli, l'amnésie ou le blocage se produisent non seulement par déficience mais aussi parce qu'ils accomplissent une fonction importante pour l'économie du psychisme. Cette structure n'est pas mal constituée, bien au contraire : elle accomplit une certaine fonction même dans les erreurs qu'elle commet.

Nous pouvons observer différents niveaux de mémoire. Lors de l'acquisition de la mémoire individuelle, dans les premiers instants où commencent la perception et l'enregistrement, se forme une sorte de "substrat", un substrat de mémoire ancien et profond. Sur cette base de mémoire qui représente

le fondement des données sur lequel la conscience va travailler, le système de relations va se structurer. C'est la mémoire la plus ancienne du point de vue de la racine des opérations qui se réalisent. Sur cette mémoire ancienne vont se "déposer" tous les enregistrements qui vont se graver tout au long de la vie. Il s'agit là d'un second niveau de mémoire. Enfin, il y a un troisième niveau de mémoire, niveau où se situe la mémoire immédiate ; on trouve dans ce niveau de mémoire les données immédiates avec lesquelles nous travaillons. Normalement, la mémoire profonde est très soigneusement et immuablement archivée et peu d'opérations importantes se produisent dans son substrat. En revanche, dans la mémoire récente, tout un travail de rangement, de classification et d'archivage des données est nécessaire. Il s'établit aussi entre ces niveaux (le niveau le plus récent, le niveau immédiat et le niveau médian) des sortes de "différences de potentiel", où les nouvelles données vont entrer et modifier la mémoire médiane. Si nous voulions faire une classification de façon scolaire, nous parlerions d'une mémoire ancienne, d'une mémoire médiane et d'une mémoire immédiate. Et c'est à la mémoire immédiate, plutôt qu'aux autres types de mémoire, que nous attribuerions le principal travail de classement. Même si le travail avec les données les plus anciennes est relativement peu intense, celles-ci sont si fermement ancrées qu'elles créent, en quelque sorte, un champ dans lequel tombe tout ce qui est nouveau. Ainsi, nous sommes confrontés à certaines difficultés pour réaliser des travaux avec la mémoire ancienne. Nous pouvons travailler avec la mémoire immédiate, agir indirectement sur la mémoire médiane, mais il nous est très difficile de modifier les traces profondes du substrat. Il s'agit là, en effet, d'un tréfonds fortement gravé qui se maintient et influe sur les

nouveaux potentiels arrivant en archives. En définitive, ces tensions internes de la mémoire influent sur les nouvelles données.

Dans tout enregistrement, et aussi dans le rappel de ce qui est enregistré, le travail des émotions joue un rôle essentiel. Les émotions douloureuses ou les états de douleur qui accompagnent un enregistrement nous donnent par la suite un registre différent de celui des enregistrements faits dans des états émotifs agréables. Par conséquent, quand on évoque un enregistrement sensoriel externe, les états internes qui l'ont accompagné vont surgir également. Si cette information externe s'accompagne d'un système d'émotions de défense, d'un système d'émotions douloureuses, l'évocation de ce qui a été gravé arrivera teintée par tout ce système d'idéation douloureuse qui a accompagné l'enregistrement de la donnée externe. Ceci a des conséquences très importantes.

Il existe également une sorte de mémoire de type conjoncturel. Un sujet grave en mémoire une personne dans une situation déterminée. Peu après, cette personne est vue dans une situation tout autre. Lorsque le sujet rencontre cette personne, il l'enregistre comme la connaissant mais ne l'identifie pas pleinement ; les images ne coïncident pas car elles ne correspondent pas à la situation dans laquelle la personne fut gravée en mémoire. En réalité, tout type d'enregistrement est conjoncturel. Nous pouvons parler d'une sorte de mémoire conjoncturelle dans laquelle l'objet va être gravé en fonction des contextes. En changeant l'objet de contexte, nous éprouvons une sorte de saveur connue par rapport à cet objet mais, les paramètres de référence ayant été modifiés, nous ne pouvons le reconnaître. Dans les mécanismes

d'évocation et dans la remémoration en général, certaines difficultés émergent pour situer l'objet lorsque tout ce qui l'accompagnait n'apparaît plus. Ce que nous avons dit de l'évocation, de la recherche d'images et de certaines tonalités, est aussi valable dans ce cas.

Les voies d'entrée des impulsions mnésiques (les impulsions de mémoire) sont les sens internes, les sens externes et les activités de l'appareil de coordination. De leur côté, les stimuli qui arrivent suivent une double voie : une voie conduisant directement à l'appareil de registre et une voie allant à l'appareil de mémoire. Il suffit que les stimuli dépassent légèrement les seuils sensoriels pour qu'ils soient enregistrés. Une activité minimale dans les différents niveaux de conscience suffit pour qu'ils soient gravés. D'autre part, lorsque la mémoire s'actualise en traduisant l'impulsion en image, image qui active ensuite le centre de réponse, la mémoire se renforce puisque l'on a aussi un registre du fonctionnement du centre.

Synthétisons : une impulsion de mémoire arrive à la conscience ; dans la conscience, cette impulsion se transforme en image ; cette image agit sur les centres ; ceux-ci, enfin, donnent le signal vers l'extérieur. Lorsque ce signal se produit vers l'extérieur, l'activité du centre est enregistrée par les sens internes. Comment, alors, apprend-on réellement ? Apprend-on réellement par la donnée qui parvient aux sens et s'archive en mémoire, ou bien apprend-on par l'action des centres de réponse ? Pour les deux raisons.

En matière d'éducation scolaire, on a supposé qu'une source émet un signal, alors capté par une source réceptrice et que l'apprentissage consistait en cela. Or, il semblerait que les choses

ne fonctionnent pas ainsi. On apprend lorsque la donnée qui sort de la mémoire parvient à la conscience où elle est traduite en image qui mobilise le centre ; une réponse (intellectuelle, émotive ou motrice) surgit alors. Lorsque cette impulsion convertie en image mobilise le centre et que le centre devient actif, il y a aussi un registre interne de cette activité. C'est quand toute cette rétroaction est établie (ce "feed-back") que l'enregistrement s'accroît. En d'autres termes : on apprend en faisant et pas seulement en registrant. Vous travaillez avec un enfant en lui donnant des explications et l'enfant est dans une attitude simplement réceptive. Cette situation d'apprentissage est très différente de celle où des informations lui sont données et que vous lui demandez de structurer ces informations et d'expliquer lui-même ce qu'il a appris. Celui qui enseigne et celui qui apprend sont liés dans un même circuit. Aussi, lorsque celui qui apprend pose des questions à l'enseignant, il effectue des opérations que l'enseignant devra également effectuer (pour lui répondre), et cela représente un travail de mise en relation que l'enseignant n'avait pas forcément prévu. De sorte que dans ce système de relation, les deux parties apprennent. C'est un système de relations entre deux interlocuteurs où, bien sûr, le schéma de cause à effet ne fonctionne pas. Ce qui fonctionne, c'est un continuel réajustement en structure, où la donnée est regardée sous différents angles et où il n'y a pas seulement l'attitude active de celui qui transmet l'information et celle passive de celui qui la reçoit.

Dans le circuit entre les sens et le coordinateur, la mémoire agit comme une sorte de connective, comme un pont compensant à l'occasion le manque de données sensorielles, que ce soit par évocation ou par souvenir involontaire. Dans le cas du sommeil profond, où il n'y a pas d'arrivée de

données externes, des données cénesthésiques parviennent à la conscience combinées à des données de mémoire. Dans ce cas, les données mnésiques ne semblent pas être évoquées intentionnellement, mais le coordinateur accomplit tout de même un travail : il ordonne les données, il analyse et effectue donc des opérations avec la participation de la mémoire. Toutes ces opérations sont réalisées par la conscience, même en état de sommeil profond. Comme vous le savez, nous n'assimilons pas la conscience à la veille ; la conscience est quelque chose de bien plus vaste, c'est pourquoi nous parlons de niveaux de conscience. Dans son niveau de sommeil, la conscience se consacre au travail mécanique de classification et de mise en ordre des données. Dans le niveau de sommeil profond, elle opère une remise en ordre de la matière première du niveau de veille, c'est-à-dire de la mémoire récente. C'est pourquoi les rêves sont tout d'abord en lien avec la matière première reçue dans la journée. Bien sûr, il s'établit alors de longues chaînes associatives ; les données et la matière première de la journée à leur tour se mettent en relation avec les données antérieures. Mais c'est principalement la matière première de la journée (la mémoire récente) qui travaille à l'élaboration du rêve dans le sommeil.

Le coordinateur peut diriger l'évocation vers la mémoire médiane. Cette évocation, nous l'appelons "mécanisme de réversibilité". Ce mécanisme exige une activité du coordinateur dans la recherche des sources. Une grande quantité d'erreurs de mémoire peut survenir. L'erreur la plus courante de la mémoire est celle de la fausse reconnaissance qui surgit lorsqu'une nouvelle information est incorrectement reliée à une information antérieure. La situation dans laquelle je me trouve maintenant ressemble fort à une situation passée.

Or, je n'avais jamais vu auparavant l'objet que j'ai maintenant sous les yeux. Comme il existe des enregistrements de type conjoncturel, j'expérimente maintenant la sensation d'avoir vu cet objet auparavant, même si je ne l'ai jamais vu, mais je reconnais des situations semblables à celle où je me trouve à présent et qui se sont produites à d'autres moments. Je situe donc ce nouvel objet dans cette mémoire conjoncturelle et il m'apparaît comme étant connu. Le contraire peut parfois également se produire. Un objet que je reconnais évoque une situation qu'il me semble avoir vécue, ce qui n'est pourtant pas le cas. Une variante de ceci, appelée "remémoration équivoque", consiste à remplacer une information par une autre qui n'apparaît pas en mémoire, comme si un vide d'information devait être comblé.

De façon générique, on appelle amnésie un registre d'incapacité totale à évoquer des données ou des séquences complètes de données. Ces amnésies et ces oublis peuvent faire l'objet de classifications spécifiques. Certaines amnésies peuvent être liées à un objet déterminé (ou à des objets qui s'associent à lui de manière contiguë, par contraste ou par similitude.) Des amnésies peuvent concerner non seulement des objets mais aussi certaines situations qui agissent dans les différents niveaux de mémoire. Par exemple : je n'ai pas oublié ce qui s'est passé il y a cinq jours, mais j'ai oublié, dans différentes étapes de ma vie, certaines situations qui sont reliées entre elles. L'oubli est donc non seulement linéaire dans une frange de temps mais il sélectionne parfois une situation déterminée qui se répète dans différentes étapes de la vie. Toute cette frange n'est effacée qu'en apparence car il est, en réalité, très difficile d'effacer quoi que ce soit de la mémoire. En fait, la donnée ne peut être évoquée car nous n'avons pas le registre d'une

telle sensation. La sensation du registre, qui correspond à cette frange, a été influencée par d'autres types de sensations, notamment celles de la douleur. Les sensations de douleur qui accompagnent l'enregistrement de certains phénomènes sont celles qui disparaissent le plus souvent à l'évocation. Comme ces sensations douloureuses sont rejetées par toute la structure, tout ce qui les accompagne est rejeté également. C'est essentiellement le mécanisme de la douleur à l'enregistrement d'une donnée qui, à plus ou moins longue échéance, va faire en sorte qu'une donnée s'estompe, qu'elle disparaisse, tout au moins dans son aspect d'évocation. Quoi qu'il en soit, ce qui a été enregistré avec douleur est soit oublié, soit évoqué de nouveau dans la conscience, mais les contenus adjacents accompagnants sont transformés. Il existe des enregistrements "brûlants" fort douloureux. Mais dans ces enregistrements douloureux, si on les examine attentivement, on constatera que de nombreux phénomènes qui les accompagnent ont été radicalement transformés. Tout enregistrement est associé à d'autres qui lui sont contigus. Car non seulement il n'y a pas de souvenirs isolés mais, de plus, le coordinateur sélectionne les souvenirs dont il a besoin.

En ce qui concerne le problème de l'enregistrement de la douleur ou du plaisir, la question suivante se pose : que se passe-t-il lorsqu'un stimulus sensoriel est enregistré de manière agréable mais, qu'en d'autres circonstances, il provoque de la douleur morale ou intellectuelle ? Prenons l'exemple d'une personne dont l'éducation morale entraîne un conflit par rapport aux données sensorielles de plaisir. Douleur et plaisir se mélangent. Lorsque cette personne registre du plaisir physique, ce registre lui crée parallèlement un problème moral. Comment va-t-elle alors évoquer ce registre ? Le plus probable

est qu'elle ne veuille même pas se souvenir du plaisir vécu. Mais il se peut aussi qu'une sorte d'état obsessionnel du registre de plaisir surgisse. Cette personne réprimera donc l'évocation des registres de plaisir, registres qui, pourtant, s'imposeront à sa conscience.

5.4. Conscience

Nous entendons par "conscience" le système de coordination et de registre effectué par le psychisme humain. Nous parlons parfois de "conscience", parfois de "coordinateur", ou encore de "registreur". Conscience, coordinateur etregistreur accomplissent des fonctions distinctes, mais ne sont pas des entités différentes. Ce que nous appelons le "moi" est une chose tout à fait différente. Nous n'identifions pas ce moi à la conscience. Nous considérons les niveaux de conscience comme les différentes aires de travail de la conscience ; nous identifions le moi à ce qui observe les processus psychiques qui s'y déroulent, pas seulement en niveau de veille. En niveau de veille, je registre et j'accomplis de nombreuses opérations. Si quelqu'un me demande : « Qui êtes-vous ? », je répondrai : « moi », et j'ajouterai à cela une pièce d'identité, un numéro, un nom, etc. Et j'aurai l'impression que ce moi registre depuis l'intérieur les mêmes opérations, qu'il observe les opérations de la conscience. Nous faisons donc déjà la distinction entre les opérations effectuées par la conscience et cet observateur qui se réfère à ces opérations de la conscience. Si je note la manière dont j'observe les choses, je vois que je les observe "depuis l'intérieur". Si j'observe mes propres mécanismes, je m'aperçois alors qu'ils sont vus "depuis l'extérieur". Si je baisse de niveau de conscience pour aller vers le sommeil,

comment est-ce que je me vois ? Lorsqu'en rêve, je marche dans la rue, je vois passer des voitures, des gens. D'où est-ce que je vois les gens et les voitures qui passent ? De l'intérieur de moi ? En ce moment je vous vois, je sais que vous êtes en dehors de moi, et pourtant je vous vois depuis l'intérieur. Est-ce ainsi que je me vois moi-même ? Non, je me vois depuis l'extérieur. Si j'observe comment je perçois dans le niveau de sommeil, je remarque que je me vois moi-même regardant les voitures et les gens qui passent, je m'observe depuis l'extérieur. Faites maintenant l'expérience avec la mémoire : souvenez-vous d'une situation de votre enfance. Que voyez-vous dans cette scène ? Vous voyez-vous vous-même depuis l'intérieur comme vous voyez les choses qui vous entourent maintenant ? Vous voyez-vous enfant en train de regarder les choses qui vous entouraient, depuis l'intérieur ? Non, vous vous voyez depuis l'extérieur. Dans ce que vous ressentez maintenant, où est le moi ? Le moi est-il à l'intérieur du système de structuration que la conscience élabore ? Perçoit-il les choses depuis là ? Ou bien le Moi est-il à l'extérieur ? On peut avoir l'impression qu'il est selon les cas parfois intérieur et parfois extérieur. D'autre part, en observant ces mêmes opérations de la conscience, on voit que l'observateur en est séparé. Dans tous les cas, qu'il soit dedans ou dehors, le moi apparaît comme étant séparé. Ce que nous savons, c'est qu'il n'est pas inclus dans les opérations.

Comment puis-je alors identifier ce moi à la conscience si tous les registres que j'en ai sont de séparation entre le moi et la conscience ? Si j'observe tous les registres que j'ai du moi, je m'aperçois qu'ils sont tous de séparation entre ce que nous appelons "conscience et opérations de la conscience" et ce que nous appelons le "moi".

Comment se constitue ce moi ? Pourquoi surgit-il et pourquoi est-ce que je commets l'erreur de l'associer à la conscience ? Tout d'abord, nous ne considérons pas comme étant conscient un phénomène qui ne serait pas enregistré, ni une opération du psychisme à laquelle ne participeraient pas des tâches de coordination. Quand nous parlons de registre, nous parlons de registre dans des niveaux différents, car nous ne confondons pas la conscience avec le niveau de veille. La conscience est quelque chose de plus ample. On associe communément la conscience à l'activité de veille en laissant le reste en dehors de la conscience.

Par "mécanismes fondamentaux de la conscience", nous entendons les mécanismes de réversibilité que sont les facultés de la conscience pour se diriger par le biais de l'attention vers ses sources d'information. Si elle se dirige vers la source sensorielle, nous parlons "d'aperception" ; si elle se dirige vers la source de mémoire, nous parlons "d'évocation". L'aperception peut aussi exister dans l'évocation lorsqu'une information s'est gravée dans le seuil de registre. C'est le cas de l'enregistrement subliminal, dont on ne se rend pas compte au moment où il se produit mais qui peut cependant être évoqué par la suite.

Nous appelons "perception" le simple registre d'une donnée sensorielle. Ici dans cette salle, nous entendons du bruit. Lorsque nous percevons un bruit, notre intérêt va se diriger vers la source du bruit : la donnée s'impose à notre registre. C'est ce que nous considérons comme une perception. Bien entendu, c'est en réalité bien plus complexe : il y a structuration. En revanche, nous appelons "aperception" la recherche de la donnée sensorielle.

Résumons ainsi : je perçois quand la donnée s'impose et j'aperçois quand je recherche la donnée. Nous appelons "souvenir" ce qui arrive à la conscience en provenance de la mémoire et non des sens. Nous appelons "évocation" cette activité de la conscience qui va à la recherche de données dans la mémoire.

Observons quelques cas plus complexes en prenant l'exemple de "l'aperception dans l'évocation". Ici, les actes des deux appareils se mélangent. La donnée a été gravée au seuil sensoriel alors que dans le moment même, en veille, je n'en ai pas eu conscience. Cette donnée a pourtant été enregistrée en mémoire. Par la suite, lors d'un travail d'évocation, cette donnée est mise en évidence. Prenons un autre exemple : je vois plusieurs personnes dans la rue, je les balaie du regard de façon mécanique puis, me souvenant ultérieurement de la scène, je me dis : « Cet ami est passé devant moi et je ne l'ai pas salué ». Dans cet exemple, je travaille avec l'aperception dans l'évocation, c'est-à-dire que je me fie à ce qui s'est passé dans la mémoire. J'évoque et ce qui a été gravé surgit, y compris ce dont je ne m'étais pas rendu compte au moment où cela s'est produit. Alors, parmi toutes les sensations de registre dont je dispose maintenant dans le fait d'évoquer, j'en sélectionne une et me dirige vers elle.

L'activation des mécanismes de réversibilité est en relation directe avec le niveau de travail de la conscience. À mesure que l'on descend dans les niveaux de conscience, le travail de ces mécanismes diminue, et inversement. Ceci aura une grande importance pratique dans les travaux à venir. À mesure que baisse le niveau de travail de la conscience, les mécanismes de réversibilité se bloquent ou diminuent leur activité. À mesure

que nous élevons le niveau de travail de la conscience, la réversibilité (la direction qu'a la conscience sur ses propres mécanismes) augmente son activité.

La structure minimale, sur la base de laquelle fonctionnent tous les mécanismes de conscience, est celle de l'acte-objet. De la même façon que fonctionnent les stimuli-registres (en tant que structure), de même fonctionnent les actes-objets dans la conscience, liés par ce mécanisme de la structuralité de la conscience, ce mécanisme intentionnel de la conscience. Les actes se réfèrent toujours à des objets, objets qui peuvent être tangibles, intangibles ou purement psychiques.

Ainsi, tout comme les sens et la mémoire travaillent sans cesse, la conscience lance continuellement des actes dirigés vers les objets. Cette liaison entre un acte et un objet n'est pas permanente puisqu'il existe des actes lancés à la recherche de leur objet, et c'est précisément cette situation qui donne son dynamisme à la conscience.

Certains psychologues ont prétendu que l'acte de conscience lié à l'objet était une caractéristique fondamentale de la conscience et qu'il ne pouvait y avoir d'acte sans objet, ni d'objet sans acte. Par la suite, ils n'ont pas écarté le fait que l'objet auquel se réfère la conscience pouvait changer. S'il n'en était pas ainsi, la conscience connaîtrait de sérieuses difficultés pour passer d'un objet à un autre, car au moment de la transition, nous serions confrontés au fait que cet acte se retrouve sans le même objet. C'est grâce au travail de cet acte de recherche d'objets que la conscience peut passer des uns aux autres. Néanmoins, ces psychologues ont fait une véritable découverte : l'acte de conscience se réfère toujours à un

objet et, malgré le changement d'objet, la conscience se dirige "vers" un objet. Par conséquent, la conscience est intentionnelle et se comporte comme une structure acte-objet. Ainsi, les objets de conscience (qu'il s'agisse de perceptions qui parviennent à la conscience, de souvenirs, de représentations, d'abstractions, etc.) apparaissent tous comme des objets des actes de conscience. À présent, si je recherche un souvenir précis : c'est un objet ; si je cherche une perception déterminée : c'est un objet ; enfin, si je fais une abstraction : c'est un objet. Mais les opérations que j'ai réalisées sont de nature différente. Il y a de multiples types d'actes.

Cette intentionnalité de la conscience (ce fait que les actes se dirigent vers des objets déterminés) est toujours lancée vers le futur, vers des choses qui doivent se révéler. Cette activité de futurisation de l'acte de conscience est capitale. L'intentionnalité est toujours projetée vers le futur, ce qui se registre comme étant une tension de recherche.

Si je me remémore ce qui s'est passé il y a une demi-heure, je me dispose à lancer mon acte de conscience vers le futur. En ce moment précis, je ne trouve "pas encore" ce qui s'est passé il y a dix minutes, mais je suis en train de le chercher ; dans le futur, je vais sûrement trouver ce que je cherche ; maintenant, j'ai enfin trouvé ce que je cherchais. Inéluctablement, la conscience se meut vers le futur et travaille à réactualiser les événements passés. Inéluctablement, le temps de la conscience est la "futurisation" : aller vers ce qui va arriver à la conscience, même dans le cas du souvenir. Pour les personnes continuellement tournées vers le passé, qui semblent figées dans le passé et dont la dynamique de conscience semble cristallisée, la dynamique de conscience continue

d'agir. Quoi qu'il en soit, je produis des registres à partir des choses du passé, mais la direction de ma conscience est en recherche continuelle, elle avance sans cesse, même si elle essaye de raviver des événements qui ont eu lieu il y a longtemps. La structuration des temps de la conscience est différente selon la variation de son niveau de travail. Les données sont emmagasinées en veille d'une façon particulière, comme "à la suite", et je peux évoquer ultérieurement l'ordre de succession. Mais le fonctionnement est différent dans les autres niveaux de travail de la conscience. La succession dans l'écoulement du temps se modifie selon les niveaux de conscience. Les faits antérieurs peuvent donc apparaître comme étant postérieurs, et vice versa, ce qui produit ce mélange confus particulier présent dans les rêves.

Il y a deux caractéristiques importantes dans la structuration faite par la conscience selon le niveau de travail qui opère : l'ordonnement des temps d'une part, la variation de la réversibilité d'autre part.

L'efficacité des mécanismes de réversibilité et de mise en ordre des objets dans les temps de la conscience sont des caractéristiques clairement liées au niveau de veille. L'attention est une autre sorte de mécanisme, une autre fonction de la conscience ; elle est une attitude de la conscience permettant d'observer les phénomènes internes et externes. Lorsqu'un stimulus dépasse le seuil, il éveille l'intérêt de la conscience et reste alors dans une zone centrale vers laquelle se dirige l'attention. C'est-à-dire que l'attention fonctionne par intérêts ou selon ce qui, d'une manière ou d'une autre, impressionne la conscience.

Illustrons à travers un exemple : un stimulus surgit et dépasse le seuil. N'ayant rien d'autre à traiter, mon attention se dirige vers le stimulus qui la sollicite. L'attention est toujours guidée par les intérêts, intérêts qui sont des registres. Mais l'objet peut également rester dans une zone centrale et c'est lui, dans ce cas, que je prends entièrement en considération. Si je considère pleinement cet objet, les objets qui l'entourent perdent de leur intérêt ; mon attention encercle l'objet dans un premier temps et élargit son champ à d'autres objets dans un deuxième temps seulement. Nous appelons "champ de présence" l'attention dirigée vers un objet. Le champ de présence est constitué de tout ce qui apparaît à la conscience de manière souveraine. Et tout ce qui n'apparaît pas strictement lié à l'objet va se diluer dans mon attention, un peu comme si je me désintéressais des choses qui l'entourent. Ce désintérêt objectal graduel, nous le considérons comme appartenant au "champ de coprésence". Mais cette "co-présence" agit et accompagne la présence de l'objet central. Ne confondons pas les champs de présence et de coprésence avec la représentation archaïque d'un "foyer attentionnel" qui, croyait-on naguère, faisait ressortir l'objet et qui effaçait graduellement les autres objets, ces derniers devenant inactifs.

Les champs de coprésence, bien qu'ils apparaissent au sens strict comme des phénomènes du mécanisme de conscience, sont en rapport avec la mémoire. Prenons un exemple : dans un premier temps, j'observe un objet entouré d'autres objets. L'objet qui m'occupe est toutefois réellement le plus important, même si les autres objets existent aussi. Cette observation est liée à l'attention ainsi qu'à la perception. Si j'évoque l'objet central observé précédemment, il entrera dans mon champ de présence ; je peux cependant

également évoquer et placer dans mon champ de présence les autres objets qui étaient secondaires au moment de la perception. Je peux ainsi déplacer, lors de l'évocation, mon champ de présence vers le champ de coprésences. Ce qui était secondaire peut donc devenir primaire lors de l'évocation. Je peux réaliser tout cela car il y a, de toute façon, un registre de l'objet présent et des objets coprésents.

Ces coprésences vont remplir dans la mémoire des fonctions fondamentales car elles vont me permettre de relier une quantité d'objets non présents au moment de l'enregistrement qui ont été gravés antérieurement. Ceci va me permettre de dire : « Ah ! Ça ressemble à quelque chose que j'ai déjà vu. Ah ! Ça ressemble à telle autre chose. Ah ! Ceci est différent de cela. Ah ! Ceci est lié à cela. » C'est pourquoi, au fur et à mesure que je perçois, la mémoire travaille aussi et de nombreuses informations travaillent en coprésence en fonction de ce que je perçois. Ce travail de présence et de coprésence permet de structurer les nouvelles données qui arrivent, même celles des perceptions. Si la pression de ces données de coprésence n'existait pas, je ne pourrais pas structurer les nouvelles données arrivant.

Comme nous l'avons dit très simplement, lorsque l'attention travaille, certains objets apparaissent comme étant centraux et d'autres objets apparaissent à la périphérie, en coprésence. Ces présence et coprésence attentionnelles existent tant avec les objets externes qu'avec les objets internes.

Lorsque l'on fait cas d'un objet, un aspect évident de cet objet apparaît, alors que ce qui n'est pas évident opère de façon coprésente. L'objet que je vois est présent seulement dans ce

que je parviens à percevoir de lui, le reste demeurant "occulté". Mais ce qui est voilé agit de manière coprésente. Par exemple, je n'imagine pas que ce qui est devant moi soit seulement une ligne ou seulement un plan que je perçois simplement. Je réalise qu'il s'agit d'un corps. Tout cela travaille de manière coprésente et représente plus que la perception que j'en ai. Lorsque je perçois un objet, je perçois toujours ce qui l'accompagne. C'est ce que fait la conscience, elle va au-delà de la perception. Je perçois sans cesse et je structure plus que je ne perçois (ce que je fais plus ou moins bien). Le fait de déduire d'un objet plus que ce que l'on peut en percevoir est caractéristique de la conscience. La conscience travaille avec plus que ce dont elle a besoin, allant au-delà de l'objet observé. Le même phénomène s'expérimente dans les différents niveaux de conscience. Par exemple, en état de veille, il y a coprésence du rêve, et dans les rêves, il peut y avoir coprésence de la veille. Qui n'a pas connu la sensation d'être éveillé tandis qu'il dort ? Qui n'a pas eu la sensation de savoir, pendant son sommeil, qu'il était en train de rêver ? Qui n'a pas eu la sensation, en état de veille, d'être plus ou moins endormi, en constatant la force d'une séquence de rêveries ? Les niveaux travaillent de manière coprésente et l'on en a parfois un registre. Lorsqu'il arrive que des contenus de niveaux différents affleurent à l'état de veille, je prends conscience de la pression de ces contenus. La veille est envahie par un état et mon niveau de conscience de veille est envahi par un état qui ne correspond pas au monde de la perception, et ce par des objets n'ayant aucun rapport avec les objets que je perçois au quotidien. Les états qui surgissent durant mon niveau de veille me montrent qu'il existe d'autres niveaux qui opèrent simultanément à celui de la veille. Cela est aussi une coprésence du travail d'un niveau déterminé et du travail des autres niveaux.

Il existe aussi dans cette conscience singulière certains mécanismes d'abstractions et d'associations. La capacité d'abstraction de la conscience augmente également dans le niveau de veille. Nous avons dit qu'en général, la réversibilité, la maîtrise de l'attention, la mise en ordre des événements dans le temps et le travail d'abstraction de la conscience augmentent en veille. En demi-sommeil et en sommeil, tous les mécanismes que nous venons de décrire vont baisser leur niveau de travail et la capacité d'abstraction baissera également. À mesure que le niveau baisse, la capacité d'abstraction diminue et il est de moins en moins possible d'abstraire. Lorsqu'on a sommeil, on peut de moins en moins réaliser des opérations mathématiques et lorsqu'on dort, on en réalise peu. Mais plus le niveau de conscience baisse, plus la capacité associative augmente. Le mécanisme d'association existe aussi à la base de la conscience de veille, mais la veille se spécialise en mécanismes d'abstraction. En ce qui concerne l'imagination, nous avons vu que son travail était manifeste par la mise en marche de mécanismes associatifs. Nous avons vérifié qu'il existait une imagination spontanée, simplement associative, et une imagination dirigée. Le fait d'associer des choses entre elles de manière désordonnée est très différent de la mise en relation de phénomènes distincts comme peut le faire un romancier par exemple. Un romancier écrit : "chapitre un", "chapitre deux", et avance en ordonnant l'imagination. L'imagination spontanée, désordonnée et associative est fort différente de l'imagination qui ordonne toutes les associations surgissant. Celle-ci est appelée habituellement "imagination dirigée". Les pratiques artistiques font souvent appel à ce type d'imagination.

Il y a des différences majeures entre les opérations d'abstraction et les opérations d'imagination. Les opérations

abstractives ont une plus grande logique, elles ordonnent le monde des données. En revanche, l'imagination ne s'occupe pas d'ordonner mais de travailler avec les images qui fonctionnent par associations et qui vont de l'identique à l'identique, du semblable au semblable. C'est ce que nous appelons la voie de la "similitude", que nous pouvons illustrer, par exemple, par l'association "rouge-sang". Autres exemples, par contiguïté ou proximité, on peut associer "pont-rivière" ; par contraste, on peut associer "blanc-noir", "haut-bas", etc. L'imagination divagante se caractérise par une libre association, sans guide, dans laquelle les images se déclenchent et s'imposent à la conscience, essentiellement dans le sommeil et les rêves. Dans l'imagination dirigée, en revanche, il y a une certaine liberté opérative de la conscience dans son niveau de veille. Elle admet une direction à partir d'un plan dans lequel l'intérêt est de formaliser quelque chose qui n'existe pas encore. Par exemple, quelqu'un suit un plan et se dit : « je vais écrire sur tel sujet » et l'imagination se laisse aller tout en suivant plus ou moins le plan.

Selon que les impulsions arrivant à la conscience travaillent pour l'un ou l'autre des mécanismes exposés, c'est-à-dire pour les mécanismes d'abstraction ou d'association, on obtiendra des traductions différentes qui seront formalisées en représentations distinctes. Les opérations abstraites ont généralement peu de rapport avec l'image. En revanche, dans les mécanismes de libre association, l'image est la base de travail. Le thème de l'image nous conduit à d'autres sujets d'importance fondamentale.

Chapitre 6. Espace de représentation

Certains psychologues ont cru que l'image était une mauvaise "copie" de la perception, une erreur de la conscience en quelque sorte. Pour nous, l'image remplit de nombreuses fonctions. Et l'une des plus importantes fonctions de l'image est de conduire des impulsions jusqu'à l'appareil de réponse. Ainsi, quand surgit une image, une réponse tend à se mobiliser. Quand surgit une abstraction, une réponse ne se mobilise pas nécessairement. Ce phénomène des "choses que je m'imagine" a pour effet de conduire des impulsions depuis la représentation jusqu'à l'appareil de réponse. Voyons cela avec l'exemple de la "tonicité musculaire". Si j'imagine un objet à droite de mon corps, peu à peu celui-ci tend à se diriger dans cette direction. Si je l'imagine à gauche, la même chose se produit dans l'autre direction. On bouge plus facilement la main en direction de l'objet auquel on pense, et plus difficilement dans la direction opposée. L'image prédispose le travail du centre moteur dans une direction ou dans une autre.

Développons ce point. Un sujet expérimente la faim et va spontanément vers le réfrigérateur. On peut me rétorquer que c'est une réponse donnée face à un stimulus. Facile ! Mais comment se fait-il qu'au "stimulus-faim" corresponde la "réponse-aller vers le réfrigérateur" ? Pourquoi un sujet expérimentant la faim ne va-t-il pas aux toilettes ou à la salle de bain ? Comment fait-il pour qu'apparaisse le réfrigérateur et non la salle de bain ? Quelque chose s'est donc bel et bien passé mais si rapidement que le sujet ne l'a même pas visualisé. Il est de toute première importance de comprendre la fonction que remplit l'image car c'est elle qui prépare le tonus corporel et

qui, finalement, meut le corps dans une certaine direction. En disant que « l'image est porteuse de charges psychiques vers des niveaux physiques », nous nous écartons nettement de l'opinion des psychologues qui supposent que l'image est une perception dégradée. Mettons en parallèle le travail des images avec celui des globules rouges. Ces globules sanguins arrivent jusqu'aux poumons et se chargent d'oxygène ; de là, ils sont transportés par la circulation et déchargent l'oxygène en différents points du corps. Ce faisant, ils se chargent de gaz viciés et retournent alors aux poumons pour y jeter leur charge. De la même façon, ces connectives du travail psychique (les images) prennent des charges d'un côté, les transportent ailleurs, les déchargent, retournent prendre des charges. C'est ainsi qu'elles opèrent ce transfert d'énergie psychophysique. Les images transportent des impulsions qui sont parfois des tensions, parfois des irritations, parfois des données de perception, parfois des données de mémoire. Ces impulsions sont traduites en images qui, en se manifestant, sont lancées vers les centres de réponse. Les centres réagissent alors, soit en défendant le corps et en provoquant la fuite, soit en se rapprochant des choses plaisantes. Et c'est grâce à ces images que les registres de plaisir ou de douleur peuvent être transformés en activité du corps. Les thèmes de plaisir et de douleur produisent la même chose dans les activités du mental. Certaines images remplissent la fonction de dé-charger des tensions dans la représentation par le mécanisme d'évocation des objets ou des situations de plaisir, ce qui est utile à l'économie du psychisme. Ces images tendent toujours à se frayer un chemin et se confrontent alors à des résistances. Et c'est précisément parce qu'elles ne parviennent pas à ouvrir une brèche que certaines images s'imposent de manière obsessionnelle. Il existe, bien sûr, des

procédés pour permettre que l'image se crée un passage et se manifeste envers le centre en question. La fonction cathartique de l'image nous apparaît alors clairement. Ensuite, l'image se transforme en paroles par exemple, et par la parole, quelques tensions sont déchargées ou continuent d'être transformées au cours de leur déplacement vers les centres. Par ailleurs, nous allons trouver non seulement la fonction "cathartique" (le transfert de la charge de l'image) mais aussi la fonction "transférentielle" de l'image quand elle se détache du champ d'impulsions qui l'a motivée.

Question : comment est-il possible que dans le niveau de sommeil les images pourtant si puissantes ne meuvent pas le corps ? Elles devraient, du fait de leur tonicité, bouger davantage le corps qu'en état de veille. Si à mesure que le niveau baisse il y a davantage d'images, alors, durant le sommeil, le corps devrait se mouvoir davantage. Mais habituellement, durant le sommeil, le corps ne bouge pas en suivant les images. Ici un mécanisme de blocage opère. Il peut être suivi à la trace physiologiquement ; il agit, quand le niveau de conscience baisse, en coupant la connexion avec le travail du centre moteur. Alors, les images surgissent et la décharge mobilisant le corps n'a pas lieu.

Quand nous parlons d'images, nous ne parlons pas seulement d'images visuelles. Chaque centre produit son type d'images, images grâce auxquelles nous pouvons avoir une représentation de phénomènes olfactifs, gustatifs, auditifs, etc. Habituellement – et particulièrement dans notre culture et du fait de notre éducation – les images sont associées au visuel. Mais vous pouvez vérifier, en vous-même, qu'il est possible de se représenter les odeurs, les voix, sans que cela dépende

nécessairement de la représentation visuelle. Ce dont vous vous souvenez – des sons et des odeurs – se manifeste dans une "partie déterminée" de la représentation. Quant à l'emplacement du phénomène de représentation auditive, vous ferez, bien entendu, la distinction entre le son qui arrive de l'extérieur et le son que vous vous représentez ou imaginez. Ce dernier n'est pas seulement "à l'intérieur" (ce qui sous-entend déjà un espace de représentation) ; ce "à l'intérieur" est également situé en un "lieu". Ce lieu n'est pas nécessairement vu, mais il est expérimenté, il est senti. Prenons un exemple : vous assistez à un concert et vous avez l'orchestre en face de vous. Les yeux clos, votre attention se porte sur les instruments. Vous écoutez un instrument situé sur la gauche. Vous écoutez ensuite un instrument situé sur la droite. Si vous prêtez attention à vos yeux, vous constaterez que lorsque vous écoutez l'instrument situé à gauche, vos yeux se déplacent vers la gauche, et lorsque vous écoutez l'instrument situé à droite, les yeux se déplacent vers la droite. Vos yeux ne suivent donc pas seulement la musique mais également les sources productrices de sons. Nous pouvons en déduire (tout comme dans le cas de la tonicité) que les yeux vont suivre la source du phénomène sur lequel est portée l'attention, même si ce phénomène n'est pas visuel. Ainsi l'œil, même s'il n'est pas concerné a priori par la musique ou le son, suit dans l'espace les stimuli qui arrivent à l'oreille. Notons aussi qu'on dit d'un son qu'il est "haut" ou "bas". Si vous observez l'effet que produit la représentation de ces sons et si vous êtes également attentifs au registre du mouvement de l'œil, vous remarquerez que plus les sons progressent vers l'aigu, plus l'œil tend à bouger vers le haut, et plus les sons descendent vers le grave, plus l'œil tend à bouger vers le bas. L'œil et l'oreille ne sont à priori pas

connectés. *Mais comme tous les sens produisent une représentation et que cette représentation a lieu dans un espace mental, cet espace pose une enceinte dans laquelle se placent les représentations provenant de différentes sources perceptuelles. Cet espace n'est rien d'autre que l'ensemble des représentations internes du système cénesthésique propre.* L'espace mental est une sorte d'écran qui reproduit les impulsions de la propre cénesthésie. Ainsi, tout phénomène de perception arrivant à l'appareil de coordination se place en un point de l'écran de représentation. Qu'il s'agisse d'un son, d'une odeur ou d'un objet qui passe par la voie visuelle, il se place dans tous les cas en un point de l'espace de représentation. Cet espace n'est pas seulement composé de deux plans ; il a aussi de la profondeur, du volume et il reproduit approximativement le propre corps. Il s'agit d'un "corps" de représentation ou, en d'autres termes, d'un "tréfonds référentiel spatial".

Dans l'exemple de l'orchestre, nous avons fait une remarque concernant l'emplacement "spatial" des instruments et des sons. Dans l'acte de "se rappeler", on peut constater le mouvement de l'œil qui cherche la source productrice de "son", en localisant les "lieux" d'où provient ledit "son". Quand on se souvient des sons "loin et devant", on les place à une profondeur de l'espace différente de celle des souvenirs de sons situés "proche et derrière" et cette gradation de distances internes est accompagnée de l'accommodation de l'œil, comme si celui-ci percevait des phénomènes du monde externe. Ces "loin" et "proche", combinés avec les positions "devant" et "derrière", "à droite" et "à gauche", "en haut" et "en bas", nous montrent clairement la volumétrie de l'espace de représentation. Si cet espace a au moins trois dimensions, alors tout phénomène (y compris tactile, gustatif et olfactif)

aura la possibilité de prendre place en hauteur, en largeur et en profondeur. Cette profondeur de l'espace de représentation est celle qui permet de repérer les phénomènes, à savoir s'ils sont issus du monde interne ou externe.

Il est nécessaire de préciser ici que *la "barrière" séparatrice du monde "interne" et du monde "externe" est le toucher*, dédoublé de façon correspondante en toucher interne et toucher externe. Une localisation importante de la "barrière tactile" se trouve sur le visage, là où précisément se trouvent concentrés en peu d'espace la plus grande partie des sens externes.

Il existe donc un système de gradation dans l'espace de représentation qui permet de situer les phénomènes depuis la source dont ils sont issus et, de plus, de faire la distinction, dans une certaine mesure, entre le monde de la cénesthésie et le monde des sens externes. Grâce à l'existence de cet espace de représentation, un système d'impulsions arrive à la conscience et est traduit en image ; cette image est traduite à son tour en lançant l'activité d'un centre ; enfin, ce centre s'active en direction d'une frange ou d'une profondeur dudit espace. Par ailleurs, on a également une perception du travail du centre ; celui-ci génère son image correspondante et ainsi, un circuit de rétroalimentation ajuste l'activité générale.

Si la représentation interne se place dans le niveau des phénomènes cénesthésiques, ces images qui se transforment en réponses vont mobiliser des phénomènes dans des niveaux cénesthésiques. Si la représentation est lancée dans les gradations propres aux activités externes, alors les centres se mobiliseront en direction externe. De nombreuses erreurs peuvent bien sûr survenir dans l'emplacement d'une image

en un niveau de représentation ; il serait alors intéressant de disposer de procédés qui permettraient de déplacer l'image (qui est la base de la réponse) vers le point adéquat de l'espace de représentation interne.

L'espace de représentation va prendre différentes caractéristiques selon le niveau de conscience qui agit. Un phénomène qui se produit dans l'espace de représentation est différent selon qu'il surgit dans le niveau de veille ou dans celui du sommeil. En rêve, vous vous voyez vous-même, vous vous placez en un point de l'espace de représentation différent de quand vous vous souvenez d'un phénomène. Dans le premier cas, vous vous voyez inclus, en tant qu'image, à l'intérieur de cet espace, mais vous regardez depuis un point d'observation externe ; vous vous voyez vous-même depuis "dehors". Dans le second cas, vous reconnaissez le phénomène à l'intérieur de l'espace de représentation et vous l'observez depuis vous-même (c'est-à-dire que votre point d'observation est "dehors" comme dans le cas antérieur, à la différence que vous ne vous voyez pas vous-même depuis un point de vue externe, mais vous voyez l'objet depuis vous-même comme si vous regardiez depuis vos yeux, reconnaissant alors l'objet inclus dans l'espace de représentation). Si votre point d'observation est "dehors", l'espace interne apparaît comme un contenant et l'image de soi-même apparaît comme étant contenue à l'intérieur de cet espace. Dans ce cas, les conséquences de la traduction de l'image en mouvement vont être différentes de l'autre cas où vous êtes "dehors", comme point d'observation et comme image (puisque vous voyez depuis vous-même et que vous êtes alors le contenant et l'objet observé, le contenu). Le premier cas se produit dans les rêves. Vous vous voyez vous-même à l'intérieur de l'espace de représentation.

Que mobilisez-vous alors ? Vous mobilisez l'image de vous-même. Mais c'est bien différent si vous ne vous voyez pas vous-même mais que vous voyez le phénomène inclus dans un tel espace. Ainsi, s'il existe des explications physiologiques de la déconnection de la motricité qui se produit lors de la baisse des niveaux de conscience, il existe aussi des registres psychologiques qui permettent de comprendre que, précisément dans les rêves, la mobilisation des images vers le monde est paralysée car le registre que le sujet a de lui-même est observé depuis un point externe et, de ce fait, le sujet est inclus dans l'espace interne. Nous devons souligner de nouveau que les registres que nous mentionnons sur l'image en tant que telle et sur le point d'observation ne doivent pas être considérés nécessairement comme des images visuelles. Chez les aveugles de naissance, d'après leurs témoignages, les représentations visuelles sont absentes mais ils se souviennent en revanche parfaitement de phénomènes auditifs, gustatifs ou d'autres natures. L'image visuelle ne leur est pas nécessaire. Quoi qu'il en soit, les représentations des autres sens apparaissent situées de manière spatiale chez les aveugles de naissance.

Il convient maintenant de faire quelques observations sur la structuration de la conscience et de l'espace de représentation, ainsi que sur certaines erreurs qui surviennent dans son fonctionnement. Selon que les impulsions arrivant à la conscience sont travaillées par l'un ou l'autre des mécanismes d'abstraction, de classification, de divagation ou d'imagination dirigée, on obtiendra différentes traductions qui donneront forme à de multiples représentations. Quant aux erreurs du travail de la conscience, on peut considérer que *les erreurs qui ont lieu dans la relation entre conscience, sens et mémoire sont différentes de celles que nous appelons de façon générique "dysfonctions"*.

L'hallucination, par exemple, n'est pas un dysfonctionnement mais une erreur du coordinateur. Elle se produit quand apparaissent des représentations qui sont "projetées" et perçues "en dehors" de la conscience. Ces représentations sont alors expérimentées comme des objets réels ou comme des situations localisées dans le monde externe, avec les caractéristiques propres aux phénomènes perçus de façon sensorielle. En ce sens, *tous les phénomènes qui se produisent dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil actif sont des phénomènes hallucinatoires par le registre de réalité fortement suggestif que ressent l'observateur, dont le point d'observation est « en dehors » de la scène, comme c'est le cas en veille.*

Les hallucinations (en veille) sont des configurations faites par la conscience sur la base de la mémoire. *Elles surgissent habituellement en situation d'épuisement, par carence de stimuli, lors de certaines maladies ou en situation de danger de mort. Elles sont fréquentes en cas de faiblesse physique et dans certains cas de conscience émotionnée (que nous traiterons plus loin), dans lesquels le coordinateur perd sa faculté de se déplacer dans le temps et dans l'espace.*

Parmi les dysfonctions de la conscience avec les sens, on peut mentionner l'incapacité de mettre en relation des données de façon cohérente, en confondant alors des données venant d'une voie et en les attribuant à une autre.

Les dysfonctions entre la conscience et la mémoire sont nombreuses et se produisent dans les différents niveaux de conscience. On peut affirmer que les différents niveaux accomplissent la fonction de compenser la masse d'information en donnant, occasionnellement, des réponses structurantes.

tes ou des réponses compensatoires. Ceci nous permet de penser que si un phénomène tombe dans le champ d'un niveau de conscience, il tend immédiatement à être structuré et mis en relation avec les autres niveaux. Depuis ce niveau, une réponse compensatoire est immédiatement générée. Il s'agit de niveaux qui sont soumis à des déséquilibres successifs par l'irruption de nouveaux phénomènes.

Dans le niveau de sommeil profond, le travail des sens externes est minimal. Il n'y a pas d'autre information du milieu externe hormis celle qui dépasse le seuil imposé par le sommeil lui-même. Le travail du sens cénesthésique est prédominant, il apporte des impulsions qui sont traduites et transformées par le travail des mécanismes associatifs, donnant lieu au surgissement des images oniriques, les images du rêve. Les images dans ce niveau ont comme caractéristique leur grand pouvoir de suggestion et leur grand pouvoir hypnotique. Le temps psychologique et l'espace se trouvent modifiés par rapport au niveau de veille. La structuration acte-objet apparaît fréquemment sans correspondance entre ses éléments. Alors qu'on cherche un objet déterminé, un autre surgit qui complète la recherche de façon extraordinaire. De même, les climats et situations se rendent généralement indépendants. De sorte que les actes de conscience dans les différents niveaux ne coïncident pas avec les objets de conscience, comme c'est le cas en veille. Par ailleurs, les charges qui accompagnent les représentations du niveau de sommeil profond deviennent indépendantes des objets, alors qu'ils maintiennent un lien étroit en veille. La disparition de la critique et de l'autocritique est typique du niveau de sommeil mais, à mesure que le niveau de conscience s'élève, ces mécanismes incrémentent leur travail.

L'inertie des niveaux et l'enceinte dans laquelle les phénomènes se placent permettent que la mobilité et le passage d'un niveau à un autre se fassent graduellement, plus ou moins lentement, et que le niveau garde une certaine continuité. Ainsi, la sortie et l'entrée dans le sommeil se feront en passant par le demi-sommeil et sans avoir les registres minimaux du passage par les niveaux intermédiaires (il est exceptionnel de passer directement de la veille au sommeil). Quand on part du niveau de sommeil et que le sujet se réveille avec altération, dans la veille opère alors l'inertie de l'étape antérieure de demi-sommeil, qui apporte des contenus du moment antérieur.

Dans le niveau de demi-sommeil qui précède la veille, les sens externes commencent à envoyer de l'information à la conscience, information qui n'est pas totalement structurée à cause d'interférences de rêveries et la présence de forts registres cénesthésiques. Les contenus du sommeil perdent leur pouvoir suggestif, même quand ils continuent d'être présents, en raison d'une sorte de semi-perception de veille qui donne déjà de nouveaux paramètres, de nouvelles références. La suggestibilité continue à agir surtout en ce qui concerne quelques images très saisissantes, que nous appelons "images hypnagogiques". D'autre part, le système de rêveries intermittentes réapparaît. C'est dans ce niveau que le noyau de rêverie et les rêveries secondaires sont le plus facilement perceptibles, du moins dans leurs climats et tensions de base. Le niveau de demi-sommeil comporte différentes caractéristiques selon qu'il agit en pré-sommeil (emportant les contenus de veille) ou en post-sommeil (emportant les contenus oniriques). On peut également observer le cas d'un état altéré de conscience pouvant se produire

seulement dans certaines conditions. Le mode de rêverie caractéristique de ce niveau (nous parlons toujours du demi-sommeil) se transpose généralement par inertie jusqu'à la veille, en fournissant la matière première pour la divagation, même si, dans celle-ci, apparaissent aussi des éléments de la perception de veille. L'espace de représentation se modifie assurément dans le passage d'un niveau à l'autre ; l'emplacement que le sujet fait de lui-même dans cet espace se modifie également. Le coordinateur dans ce cadre peut déjà effectuer quelques opérations cohérentes. Notons également que ce niveau est particulièrement instable et, de ce fait, facilement sujet à des déséquilibres et des altérations. Nous trouvons aussi les états de demi-sommeil passif et actif. Le demi-sommeil passif offre un passage facile au sommeil, comme si le sujet se laissait simplement "tomber", ce qui correspond à un système de relaxation progressif. Nous parlons en revanche de demi-sommeil actif lorsqu'il conduit à la veille. Cet état peut se transformer en un état "altéré" quand il passe à une "fausse veille" parce que le système de relations s'est connecté avec le monde externe, mais sans abandonner le système d'idéation du demi-sommeil.

En veille, les sens externes fournissent un plus grand débit d'informations en régulant les sens internes par inhibition et en permettant au coordinateur de se diriger vers le monde par le travail psychique de compensation du milieu. Ici fonctionnent les mécanismes d'abstraction et les mécanismes de critique et d'autocritique, qui parviennent à de hauts degrés de manifestation et d'intervention dans les tâches de coordination et de registre. Les mécanismes de réversibilité, dont les manifestations étaient très réduites dans les niveaux précédents, peuvent opérer amplement. La suggestibilité des

contenus des niveaux inférieurs à la veille diminue, tandis qu'augmente le système de référence basé sur les données externes. Il existe un tonus de veille active qui peut être attentif, avec un maniement maximal de l'aperception ; il existe également un tonus de veille altérée. La veille passive peut être également attentive ou altérée. Dans ce dernier cas apparaissent la divagation silencieuse et les rêveries plus ou moins permanentes.

De nombreuses relations existent entre les niveaux et elles produisent des altérations réciproques. Il est impossible qu'un niveau agisse sur un autre ou qu'il y ait transfert de charge d'un niveau à un autre sans que ce niveau en soit affecté. Tout niveau agissant sur un autre, s'en trouve également affecté à son tour. On peut citer quatre facteurs qui ont des incidences dans cette relation : *l'inertie, le bruit, l'effet rebond et le traînage.*

Abordons maintenant *l'inertie*. Chaque niveau de conscience tend à conserver son niveau propre de travail en maintenant son activité après avoir terminé son cycle. Nous avons déjà vu qu'en général, tout est soumis à un cycle. L'état de veille se maintient durant un cycle de durée variable ; les activités quotidiennes sont accomplies dans ce temps de veille. Quand la fatigue (non seulement musculaire mais aussi profonde) s'accroît, le cycle de la veille décline. Mais en pleine veille, cet état essaie néanmoins de se maintenir.

Nous allons maintenant aborder certains cas qui sont des conséquences de l'inertie structurelle de chaque niveau. Chaque niveau tente de maintenir et d'étendre sa propre forme d'articulation.

Le cas du *bruit* se vérifie quand l'inertie du niveau précédent apparaît comme fond de perturbation dans le travail du niveau supérieur. L'inertie du demi-sommeil apparaît dans cet état de veille auquel est parvenu le sujet en se réveillant, comme bruit de fond perturbant. Nous pouvons observer trois bruits distincts : les climats émotifs, les tensions et les contenus ne correspondant pas au travail réalisé par le coordinateur à ce moment-là.

L'effet rebond apparaît comme réponse d'un niveau dans lequel ont été introduits des contenus d'un niveau différent, en dépassant les défenses d'inertie ou en parvenant jusqu'aux défenses d'inertie. Il peut en effet exister un contenu qui, déplacé et en arrivant à un certain niveau, rencontre de fortes résistances, des "défenses du niveau". Nous observons que le contenu "rebondi" retourne à son champ d'origine. Parfois, des contenus, climats et tonus propres à un niveau se transposent et restent dans un autre niveau en tant que *traînage*. Le niveau de conscience antérieur ne se maintient pas, mais ce qui a été visualisé dans un niveau perdure en tant que "traînage" en changeant de niveau. Le sujet se réveillant altéré par son rêve est en pleine veille et maintient néanmoins les images du rêve ou le climat dans lequel s'est déroulé ce rêve ; il le conserve comme traînage pendant un certain temps.

Il existe des cas importants de climats, tensions ou contenus fixés dans le psychisme, traînés depuis longtemps et représentés dans les différents niveaux. Ce ne sont pas des cas de traînage d'un niveau à un autre ; il s'agit d'un contenu fixe qui apparaît dans les différents niveaux de conscience, qui peut faire surgir des images différentes mais avec le même climat le caractérisant. Nous parlons ici de traînage dans un sens très générique.

Abordons maintenant quelques distinctions entre tonus, climats, tensions et contenus. On considère les *tonus* en fonction de leur intensité énergétique. Les opérations dans chaque niveau peuvent être effectuées avec une intensité et un tonus plus ou moins importants. Parfois, un tonus peut se transformer en facteur de bruit. Trop de volume dans une activité crée une disproportion dans le contexte d'autres activités. On a toujours appelé les *climats* (du moins dans la langue que nous pratiquons ici) des "états d'âme". Les climats, par leur variabilité, apparaissent de manière intermittente et peuvent recouvrir la conscience pendant un certain temps, teintant toutes les activités du coordinateur. Nous devons faire la distinction entre ces états d'âme, qui ont une forte charge émotive, et les opérations émotives qui accompagnent le fonctionnement du psychisme. Par exemple, si l'état d'âme (le tréfonds émotif) est empreint de dégoût, n'importe quel objet entrant dans ce champ prendra les caractéristiques de dégoût. Les climats peuvent être fixés dans le psychisme et perturber la structure complète, en empêchant la mobilité et le déplacement vers des climats opportuns. Ces climats fixes circulent dans les différents niveaux et peuvent ainsi passer de la veille au sommeil, s'y maintenir un moment, puis retourner à la veille, et ainsi de suite pendant longtemps. Cela diffère du climat conjoncturel qui apparaît en situation précise. Les *tensions* ont une racine plus physique, plus corporelle. Certes, tout est corporel. Mais ces tensions ont une racine plus "corporelle" dans le registre que l'on a d'elles puisque nous les percevons directement dans la musculature. Les climats, en revanche, sont enregistrés de façon diffuse.

La relation de ces tensions avec le psychisme n'est pas toujours directe puisque la relaxation musculaire n'est pas direc-

tement accompagnée d'une relaxation mentale, la conscience pouvant continuer à avoir des tensions et des altérations tandis que le corps est déjà parvenu à se détendre. Ceci est important quand on considère les systèmes de décharges de tensions. On pense habituellement qu'à une décharge physique ou musculaire correspond une distension mentale, or il n'en est pas toujours ainsi. Parfois, une curieuse contradiction se produit chez le sujet qui expérimente physiquement cette décharge de tensions et qui, pourtant, continue de registrer des tensions indéfinies.

Nous devrions tenir compte de la manière dont le circuit s'intègre entre sens, mémoire, coordinateur, niveaux et centres. Les connectives entre sens, mémoire, conscience et centres révèlent des aspects importants du fonctionnement du psychisme. Ces circuits connectifs travaillent en interrégulation. Ils sont régulés et ajustés entre eux en dynamique constante, amenant ainsi le psychisme à une complète autorégulation. Quand, par exemple, le coordinateur fait aperception de la perception, l'évocation est inhibée. Lorsque l'attention du coordinateur se porte et se maintient sur un objet de perception, les données que lui fournit mécaniquement la mémoire restent bloquées. La mémoire fournit bien sûr de l'information pour que la donnée provenant de la perception soit reconnue. Mais l'évidence des opérations de la mémoire disparaît, alors que la porte d'entrée à la perception reste ouverte, l'attention se dirigeant vers elle. Inversement, l'aperception de mémoire inhibe la perception. Illustrons et observons quelqu'un évoquant un événement : le sujet tend à fermer les yeux, l'activité des sens externes diminue. En revanche, si l'on observe un sujet dont le mental est perturbé, les processus qui devraient être interrégulés et compensés se

mélangent. Nous remarquons que le sujet est immergé dans un monde d'évocations : ses yeux restent ouverts mais son regard est fixe, vitreux, et une certaine activité hallucinatoire opère, activité dans laquelle ce qui arrive dans son évocation est transposé au monde objectal, le recouvrant, comme s'il recevait de l'information venant de l'extérieur.

Quand les sens externes agissent, l'entrée des stimuli internes est freinée, et vice versa. La plus grande interrégulation apparaît dans les changements de niveaux de travail quand, en descendant dans le sommeil, les mécanismes de réversibilité se bloquent et les mécanismes d'association se déclenchent alors avec force.

Nous remarquons également une interrégulation automatique entre les sens. Quand la vue amplifie son seuil moyen, le toucher, l'odorat et l'ouïe diminuent. Le même phénomène se produit entre les autres sens : on ferme les yeux pour mieux entendre, etc.

Quant à l'espace de représentation, où se configurent les images provenant des différents sens, nous pouvons y observer des phénomènes particulièrement intéressants. Au fur et à mesure que l'on descend de niveau de conscience, l'espace de représentation augmente en dimension, il devient plus "volumétrique". Il en est ainsi parce qu'à mesure que l'on descend de niveau, le registre des sens externes diminue et le registre cénesthésique interne augmente. Donc, à mesure que l'on descend de niveau, en augmentant le registre des signaux de tout l'intracorps, la traduction de la configuration du volume de l'espace mental augmente également. Ce volume augmente en dimension et en amplitude. À mesure que l'on

augmente le niveau de conscience, les signaux provenant de la cénesthésie diminuent, s'éteignent. Commencent alors les confrontations avec les données des opérations mentales, ainsi qu'avec les données qui proviennent des sens externes. *C'est ainsi que la montée de niveau de conscience signifie "l'aplatissement de l'espace de représentation", par manque de registre des autres configurations qui opèrent dans les niveaux plus profonds.*

Bien entendu, l'espace de représentation agit en pleine veille, mais cet espace, au lieu de prendre du volume, s'aplatit en marquant les différences entre la représentation des phénomènes internes et externes. Cet espace de représentation a d'ailleurs également sa profondeur. Quand, en état de veille, je me représente un phénomène derrière moi, je me le représente dans une sorte d'espace mental qui inclut, dans ce cas, la partie arrière de ma tête, alors qu'il n'y a pas d'œil à cet endroit. Les yeux et les autres sens externes étant situés sur la surface externe et antérieure du corps, quand arrive un type de représentation comme celle que nous venons de mentionner (voir ce qui est derrière moi), j'ai des références pour marquer les différences entre les phénomènes externes de perception et les phénomènes internes de représentation. En revanche, cela ne se produit pas quand on descend dans les niveaux de conscience et que l'on observe le phénomène dans n'importe quelle direction, car les registres cénesthésiques proviennent de toutes les directions. Je peux alors me voir moi-même, comme dans les rêves, depuis "dehors", comme si je me percevais depuis les registres que j'ai dans différentes parties de l'espace de représentation. En observant les représentations dans un espace différent de l'état de veille (dans le niveau de sommeil), de tels contenus apparaissent en dehors de l'observateur, puisque celui-ci se

trouve (en tant que point d'observation) situé dans les limites de l'espace de représentation, cet espace servant de contenant aux objets qu'il se représente. Mais il arrive que l'on puisse soi-même (en tant que représentation) être placé à l'intérieur de cet espace et être observé depuis les limites du contenant. Ce "soi-même" peut, bien sûr, être représenté de différentes manières : comme image visuelle ou comme somme de registres non visuels. Dans le niveau de veille, on observe le monde externe comme n'étant pas inclus dans l'espace de représentation, ce "soi-même" reste identifié au point d'observation qui apparaît à l'autre extrême de la relation, exclu du monde d'où proviennent les perceptions. Toutefois, dans les cas hallucinatoires en état de veille, l'espace de représentation se modifie et les contenus internes sont "projetés" vers le monde externe, étant alors pris comme des perceptions provenant des sens externes. Si ce phénomène se produit, c'est peut-être parce que les mécanismes de réversibilité se sont bloqués, altérant le niveau de conscience.

Chapitre 7.

Impulsions : traduction et transformation

Morphologie des impulsions : signes, symboles et allégories

Les impulsions, provenant des sens et de la mémoire, parviennent au coordinateur et sont transformées en représentations, en images. La conscience met en processus ces structures de perception et de réminiscence afin d'élaborer des réponses efficaces dans son travail d'équilibre des milieux externe et interne. Tandis qu'un rêve est une image-réponse au milieu interne de la conscience, un déplacement moteur est un mouvement-réponse au milieu externe du psychisme ; ce déplacement est aussi impulsé par des images. Le cas des idéations intellectuelles amenées aux niveaux sémiotiques est un autre type d'image-réponse qui va accomplir les fonctions de communication, comme dans le cas du langage. Mais nous savons aussi qu'il y a des signes déterminés et des idées pures, abstraites, qui reviennent vers l'intérieur du psychisme.

D'autre part, toute représentation qui surgit dans le champ de présence du coordinateur suscite des chaînes associatives entre l'objet présent et sa coprésence. Ainsi, tandis que l'objet est perçu avec une précision de détails dans le champ de présence, dans le champ de coprésence apparaissent des relations avec des objets qui ne sont pas présents, mais qui y sont associés, la mémoire jouant alors un rôle fondamental.

Le thème des impulsions est important pour la forme particulière avec laquelle le coordinateur travaille les représentations selon deux voies. Par la *voie abstractive*, il opère

en réduisant la multiplicité des phénomènes à ses caractères essentiels. Qu'il s'agisse de phénomènes du monde externe ou interne, il existe une activité abstractive d'une part, et une *activité associative* d'autre part. Les représentations se structurent sur la base de la similitude, de la contiguïté, du contraste et d'autres formes mineures, en s'ordonnant de différentes façons selon le niveau dans lequel elles opèrent.

En partant de ces deux voies d'abstraction et d'association, la conscience organise des images à l'intérieur d'un espace de représentation. Ces images sont des liens entre la conscience qui les forme et les phénomènes du monde objectal (interne ou externe) auxquels elles se réfèrent. Il n'y aurait pas de communication entre le monde objectal et la conscience si ces phénomènes n'existaient pas. Ceux-ci arrivent d'abord par une des voies (sensorielles) en tant qu'impulsion ; les images sont ensuite produites. Elles prennent place dans l'espace de représentation selon le niveau et effectuent leur déclenchement de signal sur le centre correspondant, permettant au signal transformé de se manifester alors au monde externe et interne.

Les impulsions seront fortement traduites et transformées avant d'arriver à la conscience, avant d'arriver à ces appareils abstraifs et associatifs (selon les conditions sensorielles préalables et selon le travail des niveaux de conscience). Nous disons que les impulsions qui, partant de l'appareil sensoriel arrivent à la conscience dans laquelle elles ouvrent la voie abstractive ou la voie associative, peuvent être transformées ou traduites avant même de parvenir à la conscience. En étant transformées ou traduites, elles ouvrent les différentes voies avec une information qui n'est pas celle qui correspond

exactement à la donnée parvenue au sens. Le même phénomène se produit avec des données qui, provenant de la mémoire, ouvrent les voies associatives ou abstractives dans la conscience, mais qui, avant d'arriver à elle, ont subi des traductions et des transformations.

Nous soulignons, une fois de plus, que de chaque sens jaillissent des impulsions traduites ensuite en des images correspondantes, même si de telles images ne sont pas visuelles (sauf bien sûr celles correspondant à la vue). Tous les sens produisent leur déclenchement sensoriel qui va se traduire en une image correspondante au sens : images auditives, images tactiles, cénesthésiques, etc. C'est ainsi que les impulsions cénesthésiques produiront des images, mais les phénomènes de traduction et de transformation compliqueront les choses à tel point que des images paraîtront correspondre à un sens, alors qu'en réalité, ces images proviennent des impulsions d'un autre sens. Prenons pour exemple une donnée cénesthésique interne qui arrive à la conscience et ouvre une chaîne associative ou abstraite. Cette donnée, en arrivant à la conscience, apparaît ou se configure comme une image visuelle mais sa source première était, en fait, cénesthésique. La cénesthésie ne donne pas d'information par des données visuelles mais, cependant, une traduction de l'impulsion s'est produite et est arrivée à la conscience. La donnée première était cénesthésique mais c'est une représentation visuelle, auditive ou d'un autre type qui apparaît. Il est très difficile de suivre l'impulsion en question, précisément à cause de ces transformations qui s'opèrent en chemin. Cela a même empêché des personnes travaillant sur ce thème de comprendre le fonctionnement de l'appareil psychique, la mobilité d'une impulsion, sa transformation, sa traduction et

son expression finale très éloignée des conditions qui l'ont provoquée.

Le problème de la douleur acquiert une autre valeur si l'on comprend que ce qui produit la douleur dans un point peut être transformé, traduit de façon illusoire et peut connaître de nouvelles déformations dans l'évocation. Ces mêmes considérations s'appliquent aussi à la souffrance (différente de la douleur), puisqu'en transformant les impulsions en images non correspondantes, des réponses sont mobilisées, qui ne correspondent pas non plus aux impulsions initiales de souffrance. C'est ainsi que le phénomène de la douleur et de la souffrance (considérées comme de simples sensations) est mécanique mais, comme les impulsions arrivent déformées et transformées en représentations, il est nécessaire de faire appel au travail de l'imagination pour les comprendre dans leur totalité. Par conséquent, il ne suffit pas d'expliquer la douleur seulement comme sensation. Il faut comprendre que cette sensation douloureuse ou souffrante est transformée et traduite par l'imagination et aussi par les données issues de la mémoire. La douleur et la souffrance finissent par être fortement déformées, traduites et transformées par l'imagination en général. Ainsi, de nombreuses souffrances n'existent nulle part sauf dans les images traduites et transformées par le mental.

Nous allons aborder les impulsions produites dans la conscience de façon caractéristique, en empruntant des voies particulières que nous connaissons comme abstractives et associatives. Nous nous limiterons à ces deux canaux, bien que ces impulsions dans la conscience pourraient en ouvrir d'autres.

En arrivant à la conscience, les impulsions se structurent d'une certaine façon et cette structuration va dépendre, entre autres choses, du niveau de travail dans lequel se trouve la conscience à ce moment-là. Les images produites sont donc structurées auparavant d'une façon caractéristique. Ces structurations faites avec les impulsions, nous les appelons généralement "forme". Si l'on considère les formes comme des entités séparées du processus psychologique, on pourrait croire qu'elles ont une existence en soi, que ces formes sont remplies par les représentations. Quelques anciens pensèrent ainsi que de telles formes existaient et que les processus internes remplissaient ensuite ces formes. En réalité, les formes sont des enceintes mentales de registre interne qui permettent de structurer les différents phénomènes. Quand nous parlons de la "forme" d'un phénomène interne de conscience, nous faisons référence à la structure particulière de ce phénomène. Nous ne parlons pas de "formes" indépendantes mais de comment ces phénomènes se structurent. Le langage commun les mentionne de façon simple : « Les choses sont organisées d'une certaine façon », dit-on. « Les choses se font selon une forme déterminée, de façon déterminée ». Nous nous référons à cela quand nous parlons de forme. Et nous pouvons identifier les formes avec les images, une fois que ces images ont emprunté les voies associatives ou abstractives.

Nous pouvons parler de formes comme de structures de perception par exemple. Chaque sens a sa façon de structurer ces données. La conscience va ensuite structurer ces données avec des formes caractéristiques correspondant aux différentes voies. Par exemple, un même objet peut prendre différentes formes selon les canaux de sensation utilisés,

selon la perspective dudit objet et selon le type de structuration qu'effectue la conscience. Toutes ces formes que nous avons d'un même objet peuvent nous le faire apparaître comme étant différent de lui-même, comme s'il s'agissait de différents objets, selon que cet objet est perçu par l'ouïe par exemple, ou perçu par la vue. Apparemment, ce sont des objets différents parce que la structuration qui est faite des données provenant de cet objet est différente.

Dans l'apprentissage, un problème se pose car il faut faire correspondre des formes perceptuelles différentes à mesure qu'on obtient une image totale de l'objet. Ainsi, je peux être surpris en entendant le son d'un objet ne coïncidant pas avec l'image (auditive) qui, selon moi, devait lui correspondre. J'ai tenu cet objet dans mes mains, j'ai réalisé son poids, je l'ai observé avec la vue, mais quand cet objet est tombé sur le sol, il a alors émis un son que je n'avais pas imaginé. Comment puis-je alors m'y retrouver avec des données structurées de façon si différente, avec des données sensorielles, auditives, tactiles, olfactives, etc., pour les faire correspondre dans ma structure de conscience ? Ceci est possible parce que tout ce système de perception qui se structure dans une forme de perception est reliée à des registres internes. Quand je reconnais un objet, je comprends qu'il peut utiliser différents signaux, différents signes qui sont des codifications de registre. Quand j'ai un registre codifié d'un objet, et que cet objet est soumis à ma perception, je peux le considérer entier, même si je n'en perçois qu'une partie. Les signes réveillent en moi des registres codifiés. Les signes ne sont pas seulement ceux du langage. Lorsque j'entends un mot, je peux l'identifier, d'un point de vue conceptuel, comme une expression qui fait sens. Mais considéré depuis la structure de la conscience,

ce mot qui arrive, est une impulsion dont le registre est, pour moi, codifié. C'est ainsi qu'un mot met en mouvement diverses activités de mon mental car il déclenche le registre qui lui correspond ; un autre mot déclenchera un autre type de registre, et ainsi de suite. Mais il arrive que ces expressions, qui me parviennent, soient structurées avec une forme déterminée. Beaucoup de mots s'articulent en phrases, en propositions et en ensembles, ces ensembles fonctionnant parfois également comme des signes codifiés. Il ne s'agit pas ici de dire que je considère le mot "maison" comme un signe parce qu'il est codifié comme un registre en moi. Nous disons ici que tout un ensemble de mots est codifié de façon structurée, si bien que ces structures, ces formes d'organisation du langage, apparaissent aussi codifiées en moi.

Chacun des différents niveaux de conscience pose sa propre enceinte formelle. Ceci signifie que les différents niveaux de conscience structurent les données qui arrivent à la conscience de manière différente et sous une forme différente. Chaque niveau procède comme étant la structure de l'enceinte la plus générale et ce niveau est lié à des formes caractéristiques. Les formes qui émergent dans la conscience vont dépendre en grande partie de ce niveau et de son enceinte structurante. Le stimulus va se convertir en forme, c'est-à-dire en image, alors que la conscience le structure depuis son niveau de travail. Ainsi, un même stimulus se traduira sous des formes et en des images différentes. Et ces images peuvent être transférées dans la conscience.

Quand le signe codifié apparaît de nouveau en moi, je le reconnais : il apparaît dans mon espace de représentation à un endroit déterminé et sous une certaine forme. Ma conscience

peut parfaitement traduire l'image qui provient d'un sens en des images qui correspondent à d'autres sens, parce que les effets de la reconnaissance d'une seule caractéristique ou d'une frange de perception peuvent être suffisants pour structurer la totalité de l'objet. Ainsi, il pourrait arriver qu'une donnée provenant de la vue soit traduite internement en donnée provenant de l'ouïe. C'est-à-dire qu'une donnée perceptuelle pourrait être traduite dans la conscience comme si cette donnée provenait d'un autre sens. Ainsi, même si ce signe réveille des images différentes, celles-ci correspondent entre elles quant à leur situation dans l'espace de représentation et quant à la fonction qu'elles vont ensuite remplir en tant qu'image : produire le déclenchement du centre correspondant. Lorsque j'entends le crépitement d'un feu près de moi, si je le vois et le sens près de moi, dans tous les cas, ces perceptions, qui me parviennent par différents canaux, se structurent en une représentation globale caractéristique. Ces perceptions sont toutes permutable, remplaçables les unes par les autres. Remplaçables et par conséquent traduisibles. Elles sont placées dans le même niveau de représentation et élaborées pour donner le même type de signal de danger. Ainsi, que j'entende, que je sente ou que je voie le feu, ces perceptions initiales peuvent être traduites. Le déplacement des données perceptuelles externes met en mouvement mon registre interne. Si j'observe une ligne dans l'espace et que mon œil suit cette ligne dans une direction, je vais aussi noter ce déplacement dans mon registre interne. De cette façon, ce qui se passera avec l'œil se passera aussi dans mon espace interne de représentation. Ainsi, le type d'image qui apparaît au dehors n'est pas indifférent, car l'image interne correspondante va suivre des mouvements déterminés, et prendre place en différents points et profondeurs de mon espace interne.

Il suffira ensuite d'étudier ce que fait l'œil en suivant des phénomènes de perception déterminés, pour comprendre ce qui se passe intérieurement dans mon système de registre.

7.1. Signes

Abordons maintenant ce qu'on appelle conventionnellement *symbole* et ce qu'on appelle *allégorie* car chacune de ces représentations n'a pas été définie avec suffisamment de précision jusqu'alors. D'un point de vue interne, *un symbole est une image qui surgit du canal abstraitif ; une allégorie est une image qui surgit du canal associatif*. Symbole et allégorie présentent des différences dans leur structuration et dans leur forme générale. Les images issues de la voie abstraitive sont réductrices, elles sont dépouillées de leurs caractères secondaires, elles synthétisent une quantité de caractéristiques ou bien elles abstraient le plus essentiel de toutes les caractéristiques présentes. Les images qui correspondent à la voie associative sont, en revanche, des images multiplicatives.

Il existe aussi des représentations qui ont pour fonction de codifier des registres. On les appelle des *signes*. Un mot, par exemple, est un signe codifié qui suscite un type de registre en nous et qui, de plus, réveille une gamme de phénomènes et de processus. Si l'on dit « au feu ! » à quelqu'un, la personne ne percevra probablement pas plus que les mots « au feu ! », mais ce registre étant codifié, un système complexe de réactions se réveillera en elle. Ainsi, à travers chaque mot ou signe émis, on suscite cette codification et celles qui lui sont immédiatement associées.

Certes, les signes proviennent de différentes voies. Par exemple, je peux établir un système de relation sémiotique avec autrui en faisant des gestes déterminés. Si je bouge d'une certaine façon devant quelqu'un, il reçoit cette donnée qui est codifiée en lui. Que se passe-t-il alors avec la codification interne de cette donnée ? Elle suscite en son intérieur un processus identique à celui qui a produit l'image dans l'autre personne, celle qui a fait le signe. Ainsi se produit un phénomène de dédoublement, qui nous permet d'expérimenter le même registre. Si nous n'arrivions pas au même registre, il n'y aurait pas de possibilité de communication entre les personnes. Si quelqu'un m'indique quelque chose par un geste, je dois avoir de ce geste le même type de registre interne que cette personne, et si ce n'était pas le cas, je ne serais pas en mesure de comprendre la signification de ce geste. Des relations entre individus peuvent s'établir grâce aux registres codifiés. Qu'il s'agisse de mots, de gestes, de regards ou de postures corporelles générales, nous parlons dans tous les cas de signes établissant une communication, car nous en avons la même codification de registre. Un seul geste suffit à déclencher un système complexe de registres codifiés. Par exemple, un simple geste peut faire naître une peur intense chez autrui.

Développons la *sémiotique* et étudions-la dans le monde de la communication entre les personnes. Expression et signification forment une structure et sont inséparables. La signification d'une expression qui serait inconnue n'opèrerait pas. Les expressions qui admettent plusieurs sens se comprennent par le contexte. Un signe peut être l'expression d'une signification ou indiquer quelque chose par un caractère associatif. Les codes de signalisation sont réalisés avec des

signes qui indiquent des objets, des phénomènes ou des activités. Il est évident que le symbole, tout comme l'allégorie, peut avoir des fonctions sémiotiques. Dans le cas du symbole, un triangle inversé sur un panneau au bord de la route peut signaler l'action d'une institution routière. Dans le cas de l'allégorie, un trait sur une affiche fixée à une clôture peut indiquer "danger : électricité".

Nous nous intéressons ici aux signes internes et à certains signes qui déclenchent des registres codifiés dans notre intérieur. Ainsi, de la même façon que le geste est lancé vers l'extérieur en tant que signe qui sera interprété par autrui, de nombreux signes, symboles et allégories peuvent exister dans le monde externe et être également interprétés par autrui.

7.2. Symboles

Un *point* dans l'espace externe va fonctionner de la même manière qu'un point dans l'espace de représentation interne. Il est avéré que la perception d'un point sans références fait bouger les yeux dans toutes les directions car l'œil cherche des paramètres perceptuels pour le cadrer. La même chose se produira avec un point de représentation. Face à un point imaginaire, on cherchera des paramètres, des références, même s'il s'agit des limites de l'espace de représentation. Le point va monter, descendre, se mettre d'un côté ou d'un autre. Il faudra fournir un effort pour maintenir ce point, mais on remarquera que "l'œil interne" cherchera des références à l'intérieur de l'espace mental. C'est pour cette raison qu'un point sans références fait bouger les yeux dans toutes les directions.

Une *ligne horizontale* entraîne les yeux dans la direction horizontale sans effort majeur. La ligne verticale, en revanche, provoque un certain type de tension. Dans l'espace de représentation, on éprouve de plus grandes difficultés à déplacer l'image en "hauteur" et en "profondeur" que dans le sens horizontal. Internement, si l'on suivait un mouvement horizontal constant, il finirait par revenir à la position d'origine. On aurait, en revanche, plus de difficultés à "élever" ce mouvement et, de façon circulaire, revenir en "bas" au point originel. L'œil se déplace donc avec plus de facilité dans le sens horizontal.

Deux lignes qui se croisent amènent l'œil à se diriger vers le centre et à y rester fixé (cadre).

La courbe amène l'œil à inclure l'espace. Elle provoque la sensation de limite entre l'interne et l'externe en faisant glisser l'œil vers ce qui est inclus dans l'arc.

Le croisement de courbes fixe l'œil en faisant de nouveau surgir le point.

Le croisement d'une courbe et d'une droite fixe le point central et rompt l'isolement entre les espaces inclus et exclus de l'arc.

Les droites brisées rompent l'inertie du déplacement de l'œil et provoquent une augmentation de la tension dans le regard. La même chose se produit avec les arcs discontinus. Si, dans l'espace de représentation, on observe une ligne horizontale et que l'on brise cette ligne en la faisant descendre, l'inertie du phénomène est rompue, elle est "freinée" en produisant une augmentation de la tension. Si l'on fait la même chose avec

une ligne horizontale, mais en la brisant cette fois vers le haut (au lieu du bas), il se produira un autre phénomène. Mais dans tous les cas, l'inertie sera rompue.

La succession de segments égaux de droites et de courbes discontinues place à nouveau le mouvement de l'œil dans un système d'inertie. Par conséquent, la tension de l'acte de regarder diminue et une distension se produit. Ceci explique le plaisir ressenti face au rythme des courbes ou des droites répétitives en segment, éléments si importants dans les effets de décoration. Dans le cas de l'ouïe, on vérifiera également avec facilité les effets du rythme.

Quand les droites et les courbes finissent par se connecter en circuit surgit le symbole du cadre et du champ. Dans l'espace de représentation, le cadre majeur est donné par les limites dudit espace interne qui, bien entendu, est variable. Mais dans tous les cas, ses limites sont le cadre majeur. Ce qui arrive à l'intérieur de ce cadre est dans le champ de représentation. Par exemple, en prenant un carré et en plaçant un point à l'intérieur de son champ, on remarquera un système de tensions différentes selon que le point est proche d'une droite discontinue (un angle du carré) ou selon qu'il est équidistant de tous les angles. Dans le second cas, on vérifie une sorte d'équilibre. On peut sortir ce point du carré et le placer au dehors, vérifiant ainsi une tendance de l'œil à l'inclure dans le champ du carré. Il se passera assurément la même chose dans la représentation interne.

Quand des droites et des courbes se séparent du circuit surgit un symbole d'expansion (si elles prennent une direction d'ouverture) ou un symbole de contraction (si elles prennent une direction de fermeture).

Une figure géométrique élémentaire agit comme référentiel de centres manifestes. Il existe une différence entre un centre manifeste (où les lignes se croisent) et un centre tacite (où l'œil se dirige sans suivre de lignes). Dans le croisement des diagonales d'un carré (même si elles ne sont pas dessinées) surgit un centre tacite, mais il devient manifeste quand un point s'y situe. Les centres manifestes surgissent quand les courbes ou les droites se coupent et que la vision reste en suspens. Les centres tacites sont ceux qui apparaissent comme s'ils étaient représentés, qui opèrent comme si le phénomène existait. Si un tel phénomène n'existe pas, en revanche, le registre de stagnation de l'œil existe bel et bien.

Dans le cercle, il n'y a pas de centre manifeste. Il y a seulement un centre tacite, ce qui provoque des mouvements de l'œil vers le centre.

Le point est le centre manifeste par excellence. En l'absence de cadre et de centre tacite, ce centre se déplace dans n'importe quelle direction.

Le vide est le centre manifeste par excellence. En l'absence de cadre et de centre manifeste, ce centre provoque un mouvement général dans sa direction.

Quand un symbole en inclut un autre dans son champ, le second est le centre manifeste. Les centres manifestes attirent l'œil vers eux. Un centre manifeste placé dans l'espace de représentation attire toutes les tensions du psychisme vers lui.

Deux centres de tension provoquent un vide dans le centre tacite en déplaçant le regard vers les deux pôles et ensuite vers le centre du vide, ce qui crée des tensions intermittentes.

Dans le champ d'un symbole d'encadrement, tous les symboles sont en relation ; en plaçant un de ces symboles hors du cadre, une tension s'établit entre lui et l'ensemble inclus. La même chose se produit avec l'espace de représentation en tant que cadre majeur. Toutes les images tendent à être incluses dans cet espace et des images coprésentes tendent à s'exprimer dans cet espace. Il se produit la même chose entre les niveaux dans leur relation aux images. Il pourrait y avoir, dans l'espace de représentation, une image déterminée (une image obsessionnelle par exemple) qui empêche le rapprochement des autres représentations. D'ailleurs, ceci arrive quand l'attention est mobilisée sur un contenu qui empêche l'interférence des autres contenus. Mais il pourrait exister un grand vide qui permettrait à des contenus profonds, arrivant dans ce champ, de se manifester avec facilité.

Les symboles externes au cadre ont une relation entre eux, simplement par leur référence au cadre.

Les signes, allégories et symboles peuvent se servir mutuellement de cadre ou servir de lien entre des cadres.

Les courbes concentrent la vision vers le centre ; les pointes dispersent l'attention hors du champ.

La couleur ne modifie pas l'essence du symbole, le mettant toutefois en valeur comme phénomène psychologique.

L'action de forme du symbole se vérifie dans la mesure où l'on registre ledit symbole. Prenons un exemple : si quelqu'un est à l'intérieur d'un édifice et qu'il ignore s'il est cubique, sphérique ou pyramidal, l'action de forme ne se vérifie pas.

Mais, si quelqu'un sait ou croit (s'il a les yeux bandés par exemple) qu'il est dans un édifice pyramidal, alors il expérimentera des registres très différents de ceux qu'il expérimenterait s'il se croyait dans un édifice sphérique. Le phénomène de "l'action de forme" se vérifie non par la forme en elle-même, mais par la représentation qui correspond à la forme. Ces symboles, qui opèrent alors comme des contenants, vont produire de nombreuses tensions dans d'autres contenus : ils vont donner une dynamique à certains, ils vont en inclure et en exclure d'autres. En résumé, il s'établira un système de relations spécifiques entre les contenus selon le type de contenants symboliques configurés.

7.3. Allégories

Les allégories sont des agglutinations de contenus divers en une seule représentation. Par les origines de chaque composant, les allégories sont comprises d'habitude comme des représentations d'êtres "imaginaires" ou fabuleux, comme un sphinx, par exemple. Ces images, même figées en une représentation, remplissent une fonction "narrative". Si l'on dit à quelqu'un "la Justice", il est possible que cette expression ne provoque en lui aucun registre ; mais plusieurs significations peuvent également se présenter à lui en chaînes associatives. Si c'est le cas, il pourra se représenter "la Justice" comme une scène dans laquelle plusieurs personnes accomplissent des activités judiciaires, ou bien une femme avec les yeux bandés, une balance dans une main et une épée dans l'autre lui apparaîtra. Cette allégorie aura alors synthétisé des éléments divers en présentant une sorte de narration en une seule image.

Les allégories, dans l'espace de représentation, ont une curieuse aptitude à bouger, à se modifier, à se transformer. Alors que les symboles sont des images fixes, les allégories sont des images qui se transforment, qui réalisent une séquence d'opérations. Il suffit qu'une image de cette nature jaillisse pour qu'elle acquière une vie propre et provoque des opérations divagatrices, alors qu'un symbole, placé dans l'espace de représentation, va à contre-courant de la dynamique de la conscience et représente un effort pour être maintenu sans divagations, qui le transformerait et lui ferait perdre ses propriétés.

On peut sortir une allégorie de l'intériorité et la placer à l'extérieur (une statue sur une place, par exemple). Les allégories sont des narrations transformées dans lesquelles ce qui est divers se fixe ou se multiplie par allusion, mais aussi où l'abstrait se concrétise. Le caractère multiplicatif de ce qui est allégorique est clairement lié aux processus associatifs.

Pour comprendre le mode allégorique, il convient de réviser les caractéristiques de l'association d'idées. Dans un premier cas, on dit que la *similitude* guide le mental quand il cherche ce qui est semblable à un objet donné, la *contiguïté* quand il cherche ce qui lui est propre, ou ce qui a été, est ou sera en contact avec l'objet donné, le *contraste* quand il cherche ce qui s'y oppose ou ce qui est en relation dialectique avec un objet donné.

Nous observons que le mode allégorique est fortement lié à des situations. Il est dynamique et rend compte des situations relatives au mental individuel, comme c'est le cas dans les rêves, dans certaines divagations personnelles, dans la

pathologie et dans la mystique. Et cela se produit également avec le psychisme collectif comme dans le conte, l'art, le folklore, le mythe et la religion.

Les allégories remplissent différentes fonctions. Elles relatent des situations, en compensant les difficultés d'appréhension totale : quand un phénomène surgit et qu'on ne le comprend pas correctement, on l'allégorise et l'on raconte une histoire au lieu d'en faire une description précise. Par exemple, l'incompréhension de ce qu'est le tonnerre a conduit à créer un conte sur un personnage qui courrait dans le ciel. D'une façon générale, l'incompréhension du fonctionnement du psychisme aboutit à la création de contes et de mythes qui expliquent alors ce qui se passe dans notre monde intérieur.

En traduisant des situations de manière allégorique, on peut opérer sur les situations réelles de façon indirecte ; c'est du moins la conviction de celui qui allégorise.

En mode allégorique, le facteur émotif n'est pas dépendant de la représentation. Dans les rêves surgissent des allégories qui provoqueraient des déclenchements d'émotions précises si elles correspondaient exactement à la vie quotidienne. Cependant, dans le rêve se déclenchent des émotions sans rapport avec les représentations agissantes.

Par exemple : une personne rêve qu'elle est attachée aux rails d'une voie de chemin de fer ; le train s'approche avec vitesse et fracas, mais au lieu d'expérimenter du désespoir, le rêveur commence à rire, au point de se réveiller en sursaut.

On peut allégoriser un état interne en disant par exemple :

« c'est comme si je me sentais tomber dans un tube ». La sensation interne expérimentée et enregistrée est une sorte de désespoir, un certain vide, etc., allégorisée alors par "la chute dans un tube".

Pour comprendre un système allégorique, il est nécessaire de tenir compte du climat qui accompagne l'allégorie, car c'est lui qui en transmet la signification. En l'absence d'accord entre l'image et le climat, pour comprendre les significations profondes, nous devons nous laisser orienter par ce dernier et non par l'image. Quand le climat concorde parfaitement avec l'image correspondante, on peut se laisser conduire par l'image, alors plus facile à suivre. Mais s'il y avait discordance, nous devrions toujours prendre le climat comme référence.

Les images allégoriques tendent à transporter l'énergie vers les centres pour effectuer les réponses. Par conséquent, il existe un système de tensions et un système de décharge de ces tensions. Le mode allégorique va effectuer cette "connective de globules rouges" qui va emmener des charges par le torrent, dans ce cas par le circuit de la conscience. Lors d'une transmission de ces charges, lorsque l'allégorie agit sur un centre, une manifestation énergétique se produit. De telles manifestations énergétiques se distinguent nettement dans le rire, les pleurs, l'acte amoureux, la confrontation agressive, etc., qui sont les moyens les plus adéquats pour soulager la tension interne. Ces allégories surgissent habituellement pour accomplir cette fonction de décharge.

En considérant la *composition de l'allégorie*, nous pouvons faire une sorte d'inventaire des ressources dont nous disposons. Ainsi, nous pouvons parler des "contenants", par exemple.

Les contenants gardent, protègent ou enferment ce qui se trouve à l'intérieur. Les "contenus", en revanche, sont des éléments inclus dans un milieu. Les "connectives" sont des entités qui facilitent ou empêchent la connexion entre contenus, entre différentes enceintes ou entre des enceintes et des contenus. Les "attributs", manifestes ou tacites (quand ils sont dissimulés), se réfèrent aux propriétés que possèdent les éléments allégoriques ou à l'allégorie dans sa totalité. Soulignons aussi les "niveaux", les "textures", les "éléments" et les "moments de processus". Ces moments de processus sont allégorisés par les âges, par exemple. Pour terminer, mentionnons les "transformismes" et les "inversions".

Prenons une allégorie et essayons de la comprendre. Tentons d'établir certaines *règles d'interprétation* pour nous aider à comprendre ce que signifie cette allégorie et quelle fonction elle accomplit dans l'économie du psychisme.

1. Quand nous voulons faire une interprétation allégorique, nous réduisons tout d'abord l'allégorie à un symbole pour comprendre le système de tensions dans lequel se situe cette allégorie. Le symbole est alors le contenant d'une allégorie. Ainsi, si dans un système allégorique apparaissent plusieurs personnes discutant sur une place (carrée ou ovale, par exemple), celle-ci est le contenant majeur (avec son système particulier de tensions en accord avec la conformation symbolique). À l'intérieur, les personnes en train de discuter sont les contenus de ce symbole. La réduction symbolique considère la place comme contenant, qui impose son système de tensions (par exemple, une tension bipolaire si la place est ovale) à la situation dans laquelle les contenus se développent de manière conflictuelle (les personnes discutant).

2. Essayons maintenant de comprendre la matière première de l'allégorie, c'est-à-dire étudions de quels canaux provient l'impulsion principale. Elle peut provenir des sens (et dans ce cas, duquel ou desquels ?) ou de la mémoire. Elle peut aussi provenir d'un mélange de sens et de mémoire, ou encore d'un état spécifique de conscience qui tend à faire ces articulations particulières.

3. Essayons d'interpréter ces associations en accord avec les lois associatives, selon les schémas communément acceptés. Au moment d'interpréter ces associations, nous devons nous demander ce que signifie cette allégorie, ce qu'elle veut dire pour nous. Si nous entendons interpréter une allégorie située dans le monde externe, un tableau par exemple, nous devrions interroger le peintre sur la signification des allégories pour lui. Mais plusieurs siècles nous séparent peut-être de lui ! Or, étant données les significations liées à notre époque et à notre culture, il devient difficile d'interpréter ce que cela signifie pour l'allégorisant selon son économie du psychisme. Nous pourrions toutefois y parvenir grâce à l'intuition ou en obtenant des informations sur les significations caractéristiques de l'époque. C'est pourquoi il est primordial d'interpréter selon les lois associatives et selon les canons communément acceptés. Si l'on étudie une allégorie sociale, on doit en rechercher la signification en consultant les personnes qui sont ou ont été des agents du système allégorique étudié. Ce sont ces personnes qui nous éclaireront sur le sens et non pas nous-mêmes puisque nous ne sommes et n'avons pas été les agents de ce système allégorique et que, par conséquent, nous "infiltrerions" nos contenus (personnels ou culturels) en déformant les significations.

Prenons un exemple. Quelqu'un m'entretient d'un tableau sur lequel figure une vieille femme. Si je demande à mon interlocuteur ce que signifie pour lui cette vieille dame et qu'il me répond : « la bonté », je devrai l'accepter et il sera illégitime de donner une autre interprétation en infiltrant mes propres contenus et mon système de tensions. Si je demande à quelqu'un de me parler de l'allégorie de cette vieille dame de la bonté, je devrais m'en tenir à ce qu'il me dit car sinon, de façon arbitraire et illégitime, ignorant l'interprétation de l'autre, je l'expliquerai sur la base de ce qui m'arrive à moi. C'est ainsi que si l'allégorisant me parle de "la bonté", je ne dois pas interpréter ladite "bonté" comme un contenu sexuel réprimé et déformé car mon interlocuteur ne vit pas dans une société réprimée sexuellement dans le style de Vienne au XIX^e siècle, et il ne participe pas non plus de l'atmosphère néoclassique des érudits qui lisaient les tragédies de Sophocle. Il vit au XX^e siècle à Rio de Janeiro et baigne dans une atmosphère culturelle néo-païenne. La solution la plus sage sera donc de m'en tenir à l'interprétation que me donne l'allégorisant, qui vit et respire le climat culturel de Rio de Janeiro. Nous savons bien sur quoi ont débouché les interprétations de certains courants psychologiques et anthropologiques, qui ont substitué les récits et les interprétations des personnes concernées par les dévotions particulières des chercheurs.

4. Essayons de comprendre l'argument. Nous faisons la distinction entre l'argument et les thèmes. Un argument est un conte dans lequel il y a des thèmes particuliers. Parfois, les thèmes persistent et l'argument varie, ou inversement. Ceci peut se produire dans un rêve ou dans une séquence de rêves.

5. Quand le climat et l'image coïncident, c'est l'image que l'on doit suivre.
6. Quand le climat et l'image ne coïncident pas, c'est le climat qui sert de fil conducteur.
7. Considérons le noyau de rêverie. Il apparaît allégorisé comme une image ou comme un climat continuels à travers différentes allégorisations et au fil du temps.
8. Tout ce qui accomplit une fonction est la fonction elle-même et rien d'autre. Si dans un rêve, on tue avec une parole, cette parole est une arme. Si avec une parole, on ressuscite ou on guérit quelqu'un, cette parole est un instrument pour ressusciter ou pour guérir, et rien d'autre.
9. Lorsqu'il s'agit d'interpréter la couleur, on doit tenir compte du fait que dans les représentations allégoriques, l'espace de représentation va du sombre vers le clair à mesure que les représentations s'élèvent, l'espace lui-même s'éclaircit, et à mesure qu'elles descendent, l'espace s'obscurcit. Dans tous les plans de l'espace de représentation, différentes couleurs avec différentes nuances peuvent apparaître.
10. Quand on comprend la composition des différents éléments qui configurent un système allégorique, quand on comprend la relation entre les composants et quand on peut faire une synthèse sur la fonction que remplissent les éléments et sur leurs relations, on peut considérer avoir atteint un certain niveau d'interprétation.

Cependant, on pourra approfondir par de nouveaux niveaux d'interprétation si cela est nécessaire.

11. Pour comprendre le processus et le développement d'un système allégorique, il est parfois nécessaire de faire plusieurs synthèses interprétatives dans le temps. Une interprétation complète peut, en effet, s'avérer insuffisante à un moment donné, si l'on ne peut entrevoir le processus ou les tendances vers lesquelles pourrait dériver le système allégorique en question. On devra alors, éventuellement, recourir à plusieurs interprétations.

Chapitre 8. Opérative

L'espace mental correspond exactement au corps et le registre que j'ai de cet espace correspond à la somme de mes sensations cénesthésiques. Ce "second corps" est un corps de sensation, de mémoire et d'imagination. Il n'a pas d'existence en soi, bien qu'on ait prétendu parfois lui attribuer une entité séparée du corps. C'est un "corps" formé par la somme des sensations qui proviennent du corps physique, mais selon que l'énergie de la représentation va vers un point ou vers un autre, elle mobilise une partie du corps ou une autre. Ainsi, quand une image se concentre à un niveau de l'espace de représentation, plus interne ou plus externe, à une certaine hauteur ou à une autre, les centres, selon le cas, se mettent en marche, mobilisant l'énergie vers le point corporel correspondant.

Ces images qui surgissent sont déclenchées, par exemple, par une tension corporelle déterminée et nous allons donc chercher la tension dans le corps, dans le point qui lui correspond.

Mais qu'arrive-t-il lorsqu'il n'y a pas cette tension dans le corps et qu'un phénomène d'allégorisation apparaît cependant sur l'écran de représentation ? Il est possible qu'une telle tension ne soit pas présente dans le corps. Mais il se peut qu'un signal, partant de la mémoire, agisse sur la conscience et que ce signal brille en tant qu'image dans la conscience, révélant que l'impulsion de mémoire a eu une influence en une quelconque partie du corps. Il s'est produit à ce moment-là une contraction, celle-ci a lancé son impulsion qui, enregistrée dans la conscience, est apparue sur l'écran en tant qu'allégo-

risation. Ce qui nous permet de comprendre que le phénomène lance son impulsion depuis un point du corps. Ces phénomènes appartiennent au passé, ils ne sont pas présents, aucune tension n'agit en permanence. Mais cependant, cette tension (qui n'est pas une tension en soi mais qui est une impulsion gravée en mémoire) met en marche une tension avec le registre cénesthésique correspondant, pour apparaître finalement en tant qu'image. Selon que l'on évoque dans le système de registre un certain *bit*, un signal déterminé, et que ce signal est lancé au mécanisme de conscience, des phénomènes de contraction du corps ou des phénomènes d'irritation du corps pourront apparaître de façon concomitante.

Nous examinons ici des phénomènes qui n'existent pas actuellement. Nous pouvons enregistrer ces phénomènes dans notre corps dans la mesure où ils sont évoqués. Ils n'existent pas constamment dans le corps, ils existent seulement dans la mémoire mais ils s'expriment dans le corps lorsque nous les évoquons. Ainsi, cet espace de représentation a un caractère d'intermédiaire entre certains mécanismes et d'autres, car il est formé par la somme des sensations cénesthésiques. Dans cet espace se manifestent des phénomènes transformés de sensations externes ou internes et s'y expriment des phénomènes qui se sont produits longtemps auparavant et se sont installés dans la mémoire. Dans cet espace apparaissent aussi des phénomènes inexistant dans le corps dans le moment même mais qui, en étant des produits du travail imaginaire du coordinateur lui-même, finissent par agir sur le corps.

Il est opportun maintenant de faire une révision des activités destinées à la modification de certains comportements psychiques.

L'ensemble des techniques que nous appelons *opérative* nous permet d'opérer sur les phénomènes et de les modifier. Dans l'opérative, nous englobons différentes techniques : des techniques que nous appelons *catharsis*, d'autres que nous appelons *transfert* et différentes formes d'*auto-transfert*.

Le terme *catharsis* a été récemment réadopté. Il y a des milliers d'années, la personne souffrant de problèmes psychiques s'entendait dire : « Allez, mon ami, déliez votre langue et expliquez les problèmes que vous avez ! ». Les gens déliaient alors leur langue et expliquaient leurs problèmes. Ainsi, une sorte de lavage intérieur (ou de "vomissement" intérieur) se produisait . On appelait cette technique *catharsis*.

Une autre technique d'opérative a été appelée *transfert*. Une personne ayant déjà produit une catharsis, c'est-à-dire ayant au préalable allégé ses tensions, pouvait entreprendre un travail plus complexe. Ce travail consistait à faire "transiter" cette personne par différents états internes. En transitant par ces états, cette personne, qui ne souffrait déjà plus de tensions aussi importantes, pouvait se mouvoir dans son paysage intérieur, en déplaçant, en "transférant" des problèmes ou des difficultés. Elle transférait de façon imaginaire des contenus oppressants vers d'autres images n'ayant pas de charge affective et qui ne représentaient pas un attachement biographique.

Nous avons déjà abordé les registres des tensions dans le simple fait de prêter attention. Vous connaissez bien ces registres. Vous pouvez être attentifs avec ou sans tension. Tension et attention sont deux choses distinctes. Vous pouvez parfois relâcher cette tension et être attentif. Il est habituel de croire que lorsqu'on relâche la tension pour être

attentif, c'est que l'on se désintéresse du thème. Vous avez associé, depuis longtemps maintenant, une certaine tension musculaire avec le fait d'être attentif, et vous croyez que vous êtes attentifs lorsque vous êtes tendus. Mais l'attention n'a rien à voir avec cela.

Que se passe-t-il avec les tensions en général, et pas seulement avec les tensions liées à l'attention ? Nous situons les tensions en général dans les différentes parties du corps, dans les muscles en particulier ; nous parlons alors de tensions musculaires externes. Lorsque je tends un muscle volontairement, j'ai un registre de cette tension. Si je tends volontairement les muscles faciaux, j'ai un registre de cette tension. Quels que soient les différents muscles de mon corps que je tends, s'ensuit un registre de cette tension. Nous pouvons ainsi nous familiariser avec cette technique de la tension artificielle. Il est intéressant de pouvoir obtenir la plus grande variété de registres possibles en tendant différents muscles du corps ainsi que de dissocier les tensions que j'avais produites auparavant. J'observe que si je tends un point du corps, d'autres points se tendent également. Si j'essaie ensuite de détendre ce point, certains autres muscles qui avaient accompagné cette tension ne se détendent pas forcément.

Ceci ne se produit pas seulement lors de ce type de travaux volontaires mais aussi dans la vie quotidienne. Ainsi, par exemple, face à un problème de confrontation quotidienne, tout un système de muscles se tend. La confrontation disparaît en même temps que l'objet, les muscles en question se détendent, mais les muscles qui ont accompagné la tension au moment donné ne se détendent pas automatiquement. Après quelque temps, l'ensemble finit par se détendre. Mais le temps

peut être parfois relativement long avant que ces autres points se détendent.

Nous expérimentons tous des tensions musculaires plus ou moins permanentes, parfois dans le cou ou dans une autre partie du corps. Si vous y prêtez attention, à l'instant même, vous prendrez conscience de tensions inutiles agissant dans différentes parties du corps. Vous pourrez aussi en avoir le registre. Et ce que vous registrez en différentes parties de votre corps n'accomplit, en fait, aucune fonction.

Nous faisons donc la distinction entre les tensions musculaires externes de type conjoncturel et les tensions musculaires externes de type continu. Dans les *tensions conjoncturelles*, le sujet tend certaines parties de son corps et, avec la disparition de la difficulté (dans notre exemple, la confrontation), la tension disparaît également. Ces tensions conjoncturelles remplissent certainement des fonctions très importantes et l'on comprendra que l'on ne prétende nullement les éliminer. En revanche, il est possible d'éliminer les autres tensions, celles qui ne sont pas conjoncturelles mais permanentes. De plus, ces tensions peuvent augmenter s'il se produit un phénomène précis de confrontation. Par la suite, elles baissent à nouveau, mais en conservant leur niveau permanent de tension.

Je peux détendre les tensions permanentes par certains procédés, mais différents systèmes de tensions peuvent néanmoins perdurer en mon intérieur. Je peux travailler avec toute la musculature externe et faire tous les exercices possibles ; cependant des tensions continuent d'agir intérieurement. De quelle nature sont ces tensions internes ? Elles

sont parfois de type *musculaire profond* et je registre parfois ces tensions comme des *irritations profondes*, comme des irritations viscérales, qui produisent des impulsions et forment un système de tension.

En ce qui concerne ces tensions profondes, nous parlons de tensions qui ne sont pas très différentes des tensions externes mais qui ont un composant émotif important. Nous pourrions considérer ces deux phénomènes comme des gradations d'un même type d'opération. Nous parlons maintenant de ces *tensions internes teintées émotivement* et nous définissons celles-ci comme des *climats*, pas très différents des tensions en général, mais ayant un fort composant émotif.

Que se passe-t-il avec certains phénomènes comme les tensions liées à la dépression ? Quand une personne ressent de l'ennui (l'ennui est parent proche de la dépression), une chose lui semble pareille à une autre, elle n'a pas de préférence particulière, nous pourrions dire qu'elle est sans tension. Il est possible qu'elle ait le registre d'elle-même comme manquant de vitalité, mais il est très probable qu'existe au-delà de cela un fort composant émotif. Dans la situation dans laquelle se trouve cette personne, nous notons qu'il y a de forts courants émotifs négatifs et si ces courants apparaissent, c'est parce que même s'il n'existe pas de tension musculaire externe, il y a des tensions internes qui peuvent être des tensions musculaires internes ou parfois des phénomènes d'irritation interne. Parfois il n'y a pas ce système permanent de tension ou d'irritation, mais la confrontation à une situation donnée provoque des phénomènes mnésiques qui lancent leur signal interne. Surgit alors ce registre de manque de vitalité, d'ennui, d'oppression interne ou de sensation d'enfermement, etc.

Normalement, nous pouvons manier volontairement les tensions musculaires externes. Les climats, en revanche, ont une autre caractéristique. Ils ne sont pas maniables volontairement car ils ont la caractéristique de suivre le sujet, même quand celui-ci est sorti de la situation qui les a générés. Vous vous souvenez certainement des phénomènes de traînage, qui suivent le sujet même quand la situation est passée. Ces climats imprègnent à ce point le sujet que même s'il change complètement de situation, même s'il traverse différentes situations au fil des années, ces climats continuent de le poursuivre. Ces tensions internes sont traduites de manière diffuse et totalisante. Ce point explique également les caractéristiques de l'émotion en général, qui travaille en totalisant, en synthétisant. L'émotion n'opère pas en se référant à un point particulier d'une tension du corps, ni à une douleur de l'intracorporel qui peut être localisée, elle se réfère plutôt à un état d'invasion de la conscience. Il s'agit donc bien d'impulsions cénesthésiques non ponctuelles.

Quand le mécanisme de traduction des impulsions fait surgir des images qui correspondent à ce climat diffus, nous parlons de correspondance entre *climat et thème* (un thème est en correspondance avec un climat). La personne expérimentant ce climat déterminé dira alors probablement qu'elle se sent enfermée. L'enfermement est un type de représentation visuelle qui coïncide avec le registre émotif. Certains sujets, plus exagérés, ne diront pas seulement qu'ils se sentent enfermés mais ajouteront qu'ils le sont dans une cage dont ils pourront donner des caractéristiques détaillées. Ceci ne leur apparaît pas clairement en état de veille, mais lorsque leur niveau de conscience baisse, cette cage, à l'intérieur de laquelle ils se trouvent, leur apparaît nettement. Bien sûr, il est plus facile de

détecter ces phénomènes lorsque les mécanismes de traduction travaillent pleinement, quand les registres cénesthésiques sont plus intenses et que la voie allégorique s'active.

Parfois, des images *ne correspondant pas aux climats* peuvent apparaître. Enfin, il existe des cas de *climats sans image*. En réalité, il existe dans tous les cas une image, au moins une image cénesthésique. L'emplacement de cette image diffuse (insaisissable) et générale dans l'espace de représentation perturbe les activités de tous les centres, puisque c'est depuis cet espace de représentation que les images lancent leur activité vers les centres.

On baisse le potentiel des climats par des décharges cathartiques, par des réactions motrices qui sont des manifestations de cette énergie vers l'extérieur du corps. Dans ces cas-là, on observe simplement une diminution de la tension ; son déplacement ou son élimination ne se produisent pas obligatoirement.

Les techniques qui correspondent à la transformation et au déplacement de climats sont les techniques transférentielles. Leur objectif n'est pas de diminuer le potentiel d'une tension interne mais de produire le transfert de la charge d'une image vers une autre image.

Il serait incomplet de dire que les climats sont générés uniquement par traduction de signaux de contractions involontaires profondes et que ces contractions, captées par la cénesthésie, se transforment en images diffuses qui occupent l'espace de représentation. Ceci est incomplet car le registre peut ne pas être ponctuel mais général, comme dans le cas des

émotions violentes. Et ces états correspondent à des décharges qui circulent au travers de tout l'organisme et ne se réfèrent pas à la ponctualité d'une tension.

Quant à l'origine de ces phénomènes, elle peut se trouver dans les sens internes ou agir depuis la mémoire ou depuis la conscience. Quand l'impulsion correspond à un phénomène clairement corporel, la cénesthésie capte cette donnée et envoie le signal correspondant, qui apparaît alors comme image diffuse, non visualisable (comme image cénesthésique et non comme image visuelle). La cénesthésie envoie le signal correspondant et l'image diffuse apparaît, image qui sera située de toute façon dans l'espace de représentation.

Certains disent, lorsqu'ils se mettent en colère, qu'ils "voient rouge" ou, leur espace de représentation se modifiant, qu'ils voient l'objet provoquant leur colère "plus petit". D'autres affirment qu'ils le voient "plus en relief", etc. Nous ne parlons pas de l'impulsion localisée mais de l'état diffus émotif qui est, dans tous les cas, issu du registre cénesthésique et s'est traduit en image cénesthésique non visualisable. Bien que ce ne soit pas le cas ici, notons que des traductions peuvent parfois être visualisables. Ce type d'emplacement d'image non visualisable a lieu dans l'espace de représentation et mobilise essentiellement les centres instinctifs. On a en mémoire le registre de tout ce qui arrive. En revanche, si la première impulsion provient de sens externes et qu'à la fin du circuit de cette impulsion, les centres instinctifs sont également mobilisés, ceci est gravé en mémoire en étant associé à la situation externe. Cela génère un enregistrement dans lequel l'impulsion externe, l'impulsion provenue de l'extérieur, reste désormais liée à un état corporel interne.

Revenons au premier cas, celui du départ de l'impulsion interne par dérèglement végétatif, par exemple. Nous observons, dans ce cas également, un enregistrement conjoncturel associé, à partir du moment où les sens externes travaillent de leur côté. Mais si cela se produit lorsque les sens externes ne travaillent pas ou travaillent très légèrement (comme dans le niveau de sommeil), l'enregistrement conjoncturel pourrait se référer uniquement à des données de mémoire qui s'actualiseraient alors à ce moment-là. Resterait alors en mémoire, à la fin du circuit, une étrange association de phénomènes d'un temps *b* (c'est-à-dire le registre cénesthésique) avec des phénomènes d'un temps *a* (c'est-à-dire la donnée de mémoire).

Nous avons donc étudié des cas dans lesquels l'impulsion est lancée depuis l'*intracorps*, mais cette impulsion est associée à des situations de perception externe. Ensuite, des cas d'impulsion identique associée cette fois-ci à la mémoire, les sens externes ne travaillant pas à ce moment-là. Nous avons également observé le cas de l'impulsion qui *part des sens externes et finit par mobiliser des registres internes cénesthésiques*, permettant alors que la situation externe et le registre interne restent gravés en mémoire.

De son côté, la *mémoire* peut apporter des impulsions et, en mobilisant des registres, déclencher des chaînes associatives d'images (non seulement visuelles mais provenant de n'importe quel autre sens, y compris la cénesthésie). À leur tour, ces chaînes associatives apportent de nouvelles données, et un état émotif climatique se configure ainsi, état associé cette fois à une nouvelle situation perçue par des sens externes.

Enfin, la *conscience* elle-même, dans son élaboration d'images, peut mettre en marche tout ce qui précède et y ajouter sa propre activité, en gravant finalement en mémoire des situations externes associées à des éléments imaginaires. Quoi qu'il en soit, l'enchaînement sens-mémoire-conscience est indissociable, non linéaire et, bien entendu, structurel.

Ainsi, si le déclenchement initial est bien de douleur physique, il est possible que la configuration finale soit de souffrance morale, et alors de véritables registres cénesthésiques fortement gravés en mémoire peuvent être présents mais simplement associés à l'imagination. La douleur physique finit souvent en souffrance morale, articulée avec des éléments illusoires mais registrables. Ce fait nous enseigne que l'illusoire, même s'il n'a pas d'existence "réelle", est pourtant registrable, ceci étant dû à diverses concomitances qui ont une indubitable réalité psychique. On n'explique pas grand chose en disant d'un phénomène qu'il est "illusoire", et on n'explique pas grand chose de plus en ajoutant qu'on registre les illusions comme on registre les perceptions dites "non illusoires". La conscience a un registre réel de la souffrance illusoire. La souffrance illusoire est bien le domaine le plus propice pour le travail de transfert. Ce qui arrive avec les impulsions douloureuses de base, traduites ou transformées, est différent de ce qui se passe avec celles dont on peut ôter les autres composants illusoires, sans que, pour autant, la douleur physique disparaisse. Mais ce thème n'est pas propre aux transferts.

On peut dissocier l'enchaînement automatique à la souffrance. C'est ce que visent les transferts en priorité. Nous considérons *le transfert comme l'un des nombreux outils d'opérative*

destinés fondamentalement à désarticuler la souffrance, à libérer la conscience de contenus oppressifs. Ainsi, de même que la catharsis libère des charges et produit des allègements provisoires (ce qui est parfois nécessaire), le transfert vise au déplacement de ces charges de façon permanente, tout au moins en ce qui concerne un problème spécifique donné.

Voyons maintenant quelques aspects du fonctionnement compensatoire des appareils du psychisme. Les seuils des différents sens varient en structure et les seuils des sens internes varient de façon compensatoire selon les seuils des sens externes. Quand les impulsions des sens externes diminuent, les phénomènes au seuil cénesthésique entrent dans la perception et commencent à fournir un signal. Nous disons donc que lorsque l'impulsion externe diminue, ces autres phénomènes internes travaillant au niveau du seuil, dont nous n'avions pas le registre auparavant, apparaissent de façon registrable. Ainsi, dans la baisse du niveau de conscience, on peut percevoir le surgissement de phénomènes de l'intracorps qui n'apparaissaient pas en veille. Le bruit des sens externes disparaissant, ces phénomènes de l'intracorps deviennent manifestes. C'est dans la baisse de niveau qu'apparaissent les impulsions internes qui envoient des signaux à la conscience en passant par la voie associative. Lorsque cette voie associative se réveille, les phénomènes de traduction opèrent fortement.

Revenons aux problèmes des phénomènes de traduction et de transformation des impulsions. Je perçois visuellement un objet ; je reconnais en lui d'autres caractéristiques non visuelles que je peux percevoir selon la situation. Ces différentes perceptions d'un même objet se sont associées dans ma

mémoire tout au long de mon expérience de vie. J'ai un registre articulé de perceptions. Nous considérons ici quelque chose de plus que la structuration effectuée par la perception à partir d'un sens singulier. Nous examinons ici la structuration réalisée face à un objet par la somme de données provenant de sens différents, données qui, au fil du temps, ont été incorporées à la mémoire. Je dispose d'une articulation de différentes caractéristiques pour chaque objet et si je considère l'une d'elles, surviennent les autres caractéristiques qui lui sont associées. Ainsi, nous discernons le mécanisme de base de la traduction d'impulsions. Prenons un exemple de ce qui est traduit. Une impulsion auditive réveille des registres mnésiques dans lesquels les impulsions visuelles de ce moment étaient associées à des impulsions auditives. À présent, seule l'impulsion externe auditive parvient mais le registre visuel apparaît aussi dans mon espace de représentation. Ceci est fréquent en niveau de veille. Et c'est grâce à ce mécanisme d'association des sens, à cette structuration des sens, que nous pouvons configurer des franges importantes du monde externe.

L'espace de représentation s'articule progressivement depuis la première enfance, tout comme le monde objectal. Dans cette étape d'apprentissage, l'enfant ne semble pas articuler de façon cohérente les différents registres qu'il a d'un même objet. Comme nous l'avons déjà commenté, l'enfant ne fait pas bien la distinction entre son propre corps et celui de sa mère. Par ailleurs, il ne fait pas la relation entre le type de stimulus qui arrive à un sens et la fonction que peut accomplir cet objet. Il confond, en outre, l'appareil de registre. Il est fréquent de voir les enfants porter au nez ou à l'oreille un objet qu'ils veulent manger. Nous observons qu'ils font ainsi

différents types de confusions : ils n'articulent pas tout ce système de perception ; l'articulation manque de cohérence. Leur espace de représentation n'est pas non plus articulé de façon cohérente. Un édifice lointain est évidemment perçu de façon plus petite qu'un édifice proche, mais l'enfant tend les mains pour attraper une cheminée ou une fenêtre pour les porter à la bouche. Il n'est pas rare de voir un enfant tendre la main vers la lune dans l'espoir de l'attraper ! Or, on le sait bien, la lune est hors d'atteinte ou hors "de portée de main"... La vision stéréoscopique, qui nous permet de voir la profondeur et d'articuler différentes distances dans l'espace, se configure lentement chez l'enfant. L'espace de représentation interne va également prendre graduellement du volume. C'est une évidence que l'on ne naît pas avec la même articulation objectale que les adultes. Ce sont les données, apportées par les sens, qui permettent ensuite que l'appareil psychique fasse son travail, en se basant toujours sur la mémoire.

Nous étudions ici les premiers phénomènes de *traduction d'impulsions*. Par exemple, un phénomène ayant une incidence sur un sens, déclenche une chaîne dans laquelle les images correspondant à d'autres sens apparaissent cependant toujours en relation avec le même objet. Que se passe-t-il dans ces cas étranges d'association des caractéristiques d'un objet attribuées à un autre objet ? Il s'agit là d'une traduction déjà beaucoup plus intéressante. Illustrons-la par un exemple. Un homme entend le son d'une cloche ; ce son ne lui évoque pas l'image de la cloche mais l'image d'un proche. Il ne met pas en relation l'objet avec celui qu'il a pu voir ou sentir à un moment donné, mais il associe à présent cet objet à d'autres phénomènes, à des images qui ont accompagné l'enregistrement à un moment donné, même si ces phénomènes ne se

réfèrent pas à l'objet en question. À un objet donné, on associe en premier lieu ses différentes caractéristiques perceptuelles. Mais nous parlons là d'un phénomène supplémentaire : on associe à un objet non seulement ses différentes caractéristiques mais aussi tous les phénomènes qui ont été en relation avec lui. Ces phénomènes engagent d'autres objets, d'autres personnes et des situations complètes. Nous parlons donc du phénomène de la traduction des impulsions, qui se réfère non seulement aux caractéristiques d'un même objet, mais aussi à celles des autres objets et structures de situation qui ont été associées à l'objet donné. Résumons-nous. *La structuration se fait en mettant en relation des perceptions distinctes d'un même objet et selon des contextes conjoncturels.*

Allons plus loin encore. Il y a une impulsion interne ; si cette impulsion interne possède suffisamment de puissance de signal pour passer le seuil de registre, en percevant le son de la cloche, le sujet expérimente une curieuse émotion. Il ne traduit plus seulement des impulsions, il n'associe pas seulement des impulsions entre les différentes caractéristiques de cet objet et d'autres qui les accompagnent, ou encore entre des structures de perceptions complètes, mais il fait aussi des traductions entre les structures de perceptions complètes et les structures de registres qui ont accompagné ce même moment.

Si nous observons qu'une impulsion correspondant à un sens peut être traduite et transposée à un autre sens, pourquoi ne pourrait-on pas traduire aussi des impulsions enregistrées par des sens externes mais qui évoquent, par contiguïté, des impulsions gravées depuis les sens internes ? Ceci ne présente pas de difficulté majeure. Certes, le phénomène semble un

peu étonnant, mais sa mécanique n'est guère surprenante. Notons, par ailleurs, que les caractéristiques de ce phénomène se raréfient à mesure que l'on baisse de niveau de conscience. Mais sa mécanique n'est pas très surprenante.

Rappelons que la mémoire étudiée par couche, telle que la mémoire ancienne, la mémoire médiante et la mémoire récente, est mobile. La matière première la plus proche est celle de la journée, de laquelle nous possédons des données fraîches. Mais il y a de nombreux phénomènes associés qui se réfèrent à la mémoire ancienne. Ces phénomènes nous mettent en difficulté lorsque le registre d'un objet qui peut être associé à des phénomènes récents est accompagné, par la voie de la traduction, de phénomènes de mémoire ancienne. Ceci est tout-à-fait extraordinaire et se produit particulièrement avec un certain type de sens. Par sa structuration, le sens olfactif est le plus riche dans ce type de productions. L'odorat réveille habituellement des chaînes associatives très importantes, de type conjoncturel, et pour la plupart d'entre elles, très anciennes. Nous connaissons tous cet exemple d'une certaine odeur qui fait jaillir des images complètes de l'enfance. Comment ces images surgissent-elles ? Nous ne nous souvenons pas simplement de cette odeur d'il y a vingt ans ; nous nous souvenons d'une situation ancienne et précise qui a été rappelée à travers la perception actuelle de cette odeur.

La traduction des impulsions, qui peut sembler simple et facile d'approche de prime abord, est en réalité fort complexe. Des franges diverses de mémoire, des structurations de perceptions apparemment incohérentes, des registres internes associés à des phénomènes perçus extérieurement, des productions imaginaires qui interfèrent à la fois sur le registre

externe et s'associent à lui, des opérations de mémoire qui, en étant traduites, vont prendre dans un niveau de conscience les voies associatives, autant d'éléments qui rendent ardue la compréhension du schéma général.

Nous avons étudié, jusqu'ici, les impulsions s'associant et se traduisant entre elles. Mais de curieux phénomènes existent : les phénomènes de transformation. L'image, structurée d'une certaine façon, commence à prendre en peu de temps d'autres configurations. Ce processus arrive dans les voies associatives, par lesquelles les impulsions associées – qui surgissent dans l'espace de représentation – vont avoir une vie propre et vont commencer alors à se déformer, à se transformer. Ce processus nous montre une mobilité sur une autre mobilité. Nous nous heurtons donc à ce type de complications dans les techniques transférentielles. Ces complications nous obligent à donner une certaine fixité et à disposer de quelques lois générales qui nous permettent d'opérer dans ce chaos mouvant. Nous avons besoin de lois opératives qui répondent toujours et dans les mêmes conditions, donnant ainsi les mêmes résultats. C'est grâce à une certaine permanence du corps – une certaine fixité – que nous allons être en mesure d'opérer. Opérer exclusivement dans le monde psychique serait impossible, par manque de référence et de moyen d'action.

La référence objectale corporelle est celle qui va nous permettre de dire que bien qu'une douleur dans une zone du corps soit traduite de différentes façons, bien qu'elle évoque différentes contiguités d'images, bien qu'elle fasse des mélanges de mémoire et de temps, ce phénomène sera toujours détecté dans une zone déterminée de l'espace de représentation.

Grâce à la fixité du corps, il va nous être possible de comprendre diverses fonctions, ainsi que de nombreux curieux phénomènes. Notre corps est un viel ami et ce bon compagnon est le seul moyen en notre possession qui puisse nous donner des références pour nous mouvoir dans le psychisme.

Observons ce qui se produit dans l'espace de représentation, puis penchons-nous sur les phénomènes qui se déclenchent à partir de cet espace. Mais appliquons-nous à un petit exercice : j'imagine une ligne horizontale devant mes yeux. Je ferme les yeux. Où est-ce que je l'imagine ? Je l'imagine devant et au-dehors. J'imagine maintenant mon estomac. Où est-ce que je l'imagine ? En bas et au-dedans. Si j'imagine maintenant cette ligne à l'endroit où se trouve l'estomac, cela me crée un problème d'emplacement. Si j'imagine maintenant l'estomac devant et au-dehors, cela me crée également un problème d'emplacement. Quand j'imagine l'estomac en bas et au-dedans, je n'imagine pas seulement l'estomac : j'en ai aussi un registre cénesthésique, ce qui constitue un second composant de la représentation. À présent, si j'imagine l'estomac devant, en haut et au-dehors, je n'ai pas le même registre cénesthésique. De telle sorte que l'image dispose du composant cénesthésique de registre, qui nous donne une référence importante quand elle se situe dans le lieu qui lui correspond. Si vous faites un petit effort, vous pourrez aussi imaginer l'estomac au-dehors et en haut. Mais comment allez-vous l'imaginer ? Peut-être comme un dessin, comme ceux que vous avez vus dans des livres. Mais si, au contraire, vous l'imaginez en bas et au-dedans, comment l'imaginez-vous ? Comme un dessin ? Nullement. En avez-vous une image visuelle ? Nullement. Vous pourriez y avoir associé une image par phénomène de traduction, mais en quoi consiste

le fait de l'imaginer dans l'espace de représentation en bas et au-dedans ? C'est travailler avec un autre type d'image : avec une image cénesthésique.

Ainsi donc, selon que l'image se place dans l'espace de représentation en un point ou un autre, et dans un niveau de profondeur ou dans un autre, on a non seulement le registre d'une telle image mais aussi la représentation cénesthésique qui correspond à cet espace ou à cette profondeur. Quand les objets placés dans l'espace de représentation sont observés "depuis le fond" de cet espace, nous disons que nous travaillons avec l'articulation du niveau de veille, c'est-à-dire que nous observons les phénomènes comme étant extérieurs à nous (ou dont on dit qu'ils sont "extérieurs" à nous), comme au-dehors de notre tête.

À présent, je peux imaginer des objets éloignés comme s'ils étaient près de ma tête. Depuis quel endroit est-ce que je registre ces images ? Depuis l'intérieur de ma tête, c'est la sensation que j'en ai. Pourtant, je ne prétends pas que ces objets soient à l'intérieur de ma tête. Si, maintenant, cet objet que j'imagine au-dehors, je le place de façon imaginaire à l'intérieur de ma tête, j'ai un registre cénesthésique, en plus de cette image que j'ai placée à l'intérieur de ma tête.

Selon le niveau de profondeur de l'espace de représentation, nous arrivons à avoir un type de registre externe ou un type de registre cénesthésique. Cela est primordial pour comprendre le phénomène transférentiel que nous allons aborder. Je peux imaginer, depuis le fond de cette espèce d'écran qu'est l'espace de représentation, les phénomènes qui sont au-dehors de ma tête et aussi, en imaginant des phénomènes qui sont à

l'intérieur de ma tête, avoir un emplacement à l'intérieur de cet espace mental. Je peux faire un effort plus intense et imaginer un objet à l'intérieur de ma tête en voyant ses différentes parties simultanément. Il est possible de voir l'objet sous différents angles, comme si "celui qui se représente l'objet" était autour de celui-ci. Mais, notons que l'on se représente habituellement l'objet depuis un certain "fond".

À la différence de l'espace mental situé de la tête vers l'avant, l'espace mental situé de la tête vers l'arrière présente certains inconvénients. La majorité des sens externes est située dans la zone antérieure de la tête ; et c'est grâce à ces sens que l'on perçoit le monde et que l'espace mental qui lui correspond s'articule. Toutefois, la perception et la représentation sont rendues difficiles à l'arrière de la tête, près des oreilles.

Prenons un exemple : derrière vous pendent les rideaux de cette salle. Sans les voir, vous pouvez les imaginer. Mais quand, dans l'espace de représentation, on observe les rideaux situés derrière, la question qui se pose est : d'où voit-on ces rideaux ? Vous les voyez depuis le même écran, mais une sorte d'inversion s'est produite sur cet écran. Vous ne vous mettez pas derrière les rideaux, vous vous mettez dans le même lieu d'emplacement interne et les rideaux vous semblent maintenant être au-dehors de vous-même, mais derrière. Ceci pose certains problèmes, mais de toute façon, nous continuons d'être emplacés dans le tréfonds de l'espace de représentation.

Cet espace de représentation crée quelques difficultés "topographiques". J'imagine maintenant des phénomènes qui sont loin de cette salle, au-dehors de cette salle. Je ne peux pas prétendre que ma conscience est au-dehors de cette salle.

Pourtant, j'inclus ces objets dans mon espace de représentation. Où est alors l'espace de représentation s'il se réfère à des objets qui sont dehors ? Ce phénomène illusoire est extrêmement intéressant car on peut étendre la représentation des objets à l'extérieur de l'espace immédiat à la perception des sens, mais jamais à l'extérieur de l'espace de représentation. Il en résulte que l'espace de représentation est bien interne et non externe.

Si l'on ne prête pas suffisamment attention à cela, on peut croire que l'espace de représentation s'étend du corps vers dehors. En réalité, l'espace de représentation s'étend vers l'intérieur du corps. Cet "écran" se configure grâce à la somme des impulsions cénesthésiques qui donnent de perpétuelles références.

Cet écran est interne et ce serait une erreur de croire que sur cet écran apparaissent les phénomènes que j'imagine dehors. Dans tous les cas, je les imagine à l'intérieur, mais à différents niveaux de profondeur de cet écran interne.

Quand nous disons que les images qui surgissent en différents points de l'espace de représentation agissent sur les centres, il est évident qu'elles ne pourraient agir sur les centres si l'écran était emplaced vers le dehors. Les images agissent sur les centres parce que ces impulsions vont vers le dedans et cela, même si le sujet croit que ces phénomènes ont lieu dehors. Il semble important ici de préciser qu'il ne s'agit pas de nier l'existence de phénomènes externes mais de s'interroger sur leur configuration quand lesdits phénomènes se présentent filtrés par la perception et s'articulent sur l'écran de représentation.

À mesure que le niveau de conscience baisse, la structuration de l'espace de représentation se modifie. Les phénomènes vus en veille depuis dedans en les croyant dehors, dans la baisse de niveau de conscience, sont vus dehors en les croyant dedans, ou bien, ils sont vus dedans en les croyant dehors. Ce fond d'écran, depuis lequel je me réfère à des phénomènes externes imaginés, où est-il lors de mes rêves, quand je me vois "moi-même" placé en dehors de "celui" qui voit (je peux me voir d'en haut, d'en bas, à distance, de plus près, etc.) ? Il en résulte donc que l'espace de représentation prend véritablement à présent des caractéristiques internes dans ses limites. L'espace de représentation devient interne dans la baisse de niveau de conscience parce que les stimuli des sens externes ont disparu et que le travail des sens internes s'est renforcé. En renforçant les impulsions cénesthésiques, l'espace de représentation interne a pris de l'amplitude et ces phénomènes ont maintenant lieu à "l'intérieur" de l'espace de représentation en tant que tel. Des images apparaissent dans lesquelles l'espace de représentation prend des caractéristiques prononcées en accord avec le balayage qu'opèrent les impulsions de la cénesthésie. Dans les rêves, l'espace de représentation se présente avec des limites semblables à des parois, ou comme des contenants de tout type, et il se présente parfois comme la tête elle-même dans laquelle ont lieu les phénomènes oniriques. Le plus grand des contenants dans la baisse du niveau de conscience est, précisément, la limite de l'espace de représentation.

Les centres instinctifs (le centre végétatif et le centre sexuel) sont fortement mobilisés dans la baisse du niveau de conscience, bien qu'il existe quelques concomitances de type émotif et également quelques-unes intellectuelles, mais

presqu'aucune concomitance motrice. Quand l'emplacement des phénomènes arrive dans l'espace de représentation correspondant au niveau de conscience bas, le plus grand signal des images est lancé au centre végétatif et au centre sexuel, qui sont les centres les plus internes et qui travaillent avec des registres de sensations cénesthésiques, tandis que les autres centres ont coutume d'être plus liés à des impulsions provenant des sens externes. D'autre part, des images, qui dans la vie quotidienne ne mobilisent pas de charges ni de décharges importantes dans les centres mentionnés, peuvent devenir très puissantes lorsque baisse le niveau de conscience. À leur tour, à partir du travail de ces deux centres, de fortes images internes sont configurées, puisque l'on a la perception du travail des centres, perception qui se transforme en image. Ce phénomène est réversible et ainsi, tout comme l'espace de représentation se configure par les impulsions cénesthésiques, n'importe quelle image qui se place dans un niveau déterminé de l'espace de représentation dans sa couche interne agit sur le niveau corporel qui lui correspond.

Reconsidérons maintenant ce qui a été dit au sujet des associations objectales des différents sens, au sujet des traductions des impulsions par rapport à un même objet, aux associations objectales entre objets et situations et aux traductions des impulsions d'un objet par rapport à d'autres objets qui l'entourent. Les associations objectales référées à des situations externes et internes (c'est-à-dire à des impulsions cénesthésiques) sont des registres complexes gravés en mémoire. Ces enregistrements existent toujours comme tréfonds de tout phénomène de représentation (c'est-à-dire d'image) et sont liés à des zones précises et profondes de l'espace de représentation.

Nous disposons maintenant de quelques éléments pour comprendre ce qui se produit au niveau de la circulation d'images dans l'espace de représentation dans les niveaux de sommeil et de demi-sommeil. Nous comprenons dès lors les premiers pas de ce que nous allons appeler "techniques de transfert". Ces dites techniques vont être effectives et vont pouvoir accomplir leurs objectifs si ces phénomènes apparaissant sur l'écran de représentation dans les niveaux bas de conscience (en se transformant) mobilisent en effet différentes parties du corps, différentes tensions dans le corps, ou bien déplacent des phénomènes mnésiques qui produisent des tensions exprimées en images correspondantes. C'est en agissant sur ces images que nous modifions le système d'associations qui a motivé ces tensions.

Dans ces techniques transférentielles, notre problématique va consister à associer ou à dissocier les climats des images. C'est-à-dire à séparer les climats des thèmes.

Parfois, des situations vont se présenter dans lesquelles nous aurons à associer un climat à une image car sans cette image, nous nous retrouverions seulement avec des images cénesthésiques non visualisables. Or, sans pouvoir visualiser ces images, nous ne pourrions pas les transporter à différentes hauteurs et différents niveaux de l'espace de représentation. Nous serons donc obligés d'associer certains climats à certaines images pour ensuite mobiliser ces images dans l'espace de représentation et ainsi déloger les climats. Si nous ne procédions pas ainsi, ce climat diffus se distribuerait dans l'espace de représentation de manière telle que nous ne pourrions pas agir sur lui. Et parfois, par un autre fonctionnement particulier des phénomènes dans les niveaux de

sommeil, nous sommes confrontés à des images visuelles auxquelles sont collées des charges qui ne leur correspondent pas. Dans ce cas, nous essaierons de *dissocier ces charges et de transférer sur ces images d'autres charges correspondantes*.

Nous aurons donc à résoudre de nombreuses problématiques dans le transfert des charges, dans le transfert d'images, dans le déplacement d'images et dans la transformation d'images.

Psychologie III

Cet exposé est un résumé réalisé par quelques personnes ayant assisté aux explications données par Silo à Las Palmas (Grande Canarie, Espagne), en août 1978.

Chapitre 1.

Catharsis, transferts et auto-transferts

L'action dans le monde comme forme transférentielle

Nous devons examiner deux circuits d'impulsions qui produisent en nous un registre interne. Un premier circuit correspond à la perception, à la représentation, à une nouvelle saisie de la représentation et à la sensation interne. Un autre circuit indique que l'on a aussi une sensation interne de toute action réalisée dans le monde. C'est cette réalimentation qui nous permet d'apprendre en faisant. Si je ne pouvais pas réalimenter en gravant nouvellement les mouvements que je suis en train d'effectuer, je ne pourrais jamais les perfectionner. J'apprends à écrire sur mon clavier par répétition ; c'est-à-dire que j'apprends en gravant des actes selon réussites et erreurs. Mais c'est uniquement en réalisant des actes que je peux les graver.

Depuis mon "faire", j'obtiens un registre. La pédagogie a parfois souffert d'un grand préjugé selon lequel on apprend les choses simplement par le fait de les penser. Évidemment, on apprend aussi par la réception de la donnée provenant du penser. Toutefois, la mécanique des centres nous apprend que ceux-ci se mobilisent lorsque des images leur parviennent. La mobilisation des centres correspond à une surcharge qui déclenche son activité dans le monde. Il y a une prise de réalimentation de cette activité qui va d'une part à la mémoire

et d'autre part à la conscience. C'est cette réalimentation qui nous permet de dire par exemple : « Je me suis trompé de touche ». Je registre ainsi la sensation de la réussite et de l'erreur ; je perfectionne le registre de ce qui est juste et, ainsi, l'action d'écrire correctement depuis un clavier devient fluide et s'automatise. Nous parlons donc d'un second circuit qui fournit le registre de l'action effectuée.

Nous avons déjà abordé les différences qui existent entre les actes appelés "cathartiques" et les actes "transférentiels" .⁶ Les premiers se réfèrent principalement aux décharges de tensions ; les seconds permettent de transférer des charges internes, d'intégrer des contenus et d'amplifier les possibilités de développement de l'énergie psychique. Il est bien connu que là où il y a des "îlots" de contenus mentaux, de contenus qui ne communiquent pas entre eux, la conscience éprouve des difficultés. Si par exemple, on pense dans une direction, on sent dans une autre et finalement, on agit dans une troisième, il se produit un registre de "discordance", un registre qui n'est pas de plénitude. Il semble que le fonctionnement psychique s'intègre et que nous puissions avancer uniquement lorsque nous établissons des ponts entre les contenus internes.

Parmi les techniques d'opérative, nous connaissons les travaux transférentiels. En mobilisant certaines images et en faisant des parcours avec ces images jusqu'aux points de résistances, celles-ci peuvent être vaincues. Le fait de vaincre ces résistances provoque des distensions et les charges sont transférées vers de nouveaux contenus. Ces charges transférées (travaillées en élaborations post-transférentielles) permettent à un sujet d'intégrer certaines régions de son paysage inté-

rieur, de son monde intérieur. Nous connaissons donc ces techniques transférentielles et nous connaissons également des techniques auto-transférentielles. Ces dernières ne requièrent pas l'action d'un guide extérieur car, dans ce cas, on se guide soi-même par des images déterminées que l'on a codifiées précédemment.

Nous savons que l'action – et pas seulement le travail des images que nous venons de mentionner – peut opérer des phénomènes transférentiels et auto-transférentiels. Il existe différents types d'action et leurs effets sont très différents. Certaines actions permettent d'intégrer des contenus internes ; d'autres actions sont terriblement désintégratrices. Certaines actions produisent un tel poids, un tel repentir, une telle division interne et un si profond désarroi que l'on voudrait ne jamais les répéter. Cependant, ces actions sont restées là, fortement collées au passé. Bien que l'on ne veuille pas les répéter dans le futur, elles continueront à faire pression depuis le passé, sans se résoudre, ne permettant pas à la conscience de déplacer, de transférer, d'intégrer ses contenus, empêchant le sujet d'avoir cette sensation de croissance intérieure si stimulante et si libératrice.

Il est évident que le type d'action réalisée dans le monde n'est pas indifférent. Il y a des actions dont on a un registre d'unité et d'autres qui laissent un registre de désintégration. Si l'on étudie le thème de l'action dans le monde à la lumière de ce que nous savons sur les procédés cathartiques et transférentiels, le thème de l'intégration et du développement des contenus de la conscience s'éclaircira nettement. Nous reviendrons sur ceci lorsque nous aurons eu un aperçu du schéma général de notre psychologie.

Chapitre 2. Schéma du travail intégré du psychisme

Nous présentons le psychisme humain comme une sorte de circuit intégré d'appareils et d'impulsions dans lequel certains appareils, appelés "sens externes", sont les récepteurs des impulsions du monde externe. Il existe aussi des appareils qui reçoivent des impulsions du monde interne, de l'intracorps. Nous les appelons "sens internes". Ces sens internes, très nombreux, ont une importance capitale et nous devons souligner que la psychologie ingénue y a fort peu prêté attention. Nous observons également d'autres appareils, comme ceux de la mémoire, qui captent tout signal provenant de l'extérieur ou de l'intérieur du sujet, ceux qui régulent les niveaux de conscience et, enfin, les appareils de réponse. Pour leur travail, tous ces appareils sont parfois sous la direction d'un système central que nous appelons "conscience". La conscience met en relation et coordonne le fonctionnement des appareils grâce à un système d'impulsions. Les impulsions vont et viennent d'un appareil à un autre. Elles traversent le circuit à des vitesses vertigineuses. Elles sont traduites, se déforment, se transforment et donnent lieu, dans chaque cas, à des productions hautement différenciées de phénomènes de conscience.

Les sens sont toujours en activité : ils sont continuellement en train de prélever des échantillons de ce qui se passe dans les milieux externe et interne. Aucun sens ne reste au repos. Même lorsqu'une personne dort, paupières closes, l'œil saisit des signaux à travers ce rideau obscur ; l'ouïe reçoit des impulsions du monde externe ; cela vaut pour les cinq sens classiques enseignés à l'école. Les sens internes recueillent

également des informations de ce qui se passe dans l'intracorps. Certains sens relèvent des données du pH sanguin, de l'alcalinité, de la salinité, de l'acidité ; d'autres sens relèvent des données de la pression artérielle ; d'autres du sucre dans le sang ; d'autres encore des données de la température. Les thermorécepteurs, barorécepteurs et autres récepteurs reçoivent continuellement de l'information de ce qui se passe à l'intérieur du corps, tandis que, simultanément, les sens externes reçoivent l'information de ce qui se passe à l'extérieur du corps.

Tout signal reçu par les intrarécepteurs passe en mémoire et parvient à la conscience. Plus exactement, ces signaux de l'intracorps se dédoublent et tout ce qui est prélevé comme échantillon arrive simultanément à la mémoire et à la conscience (aux différents niveaux de conscience qui se régulent en fonction de la qualité et de l'intensité de ces impulsions). Il existe des impulsions très faibles, subliminales, à la limite du seuil de perception. En revanche, des impulsions peuvent devenir intolérables parce qu'elles arrivent précisément au seuil de tolérance au-delà duquel ces impulsions perdent leur qualité de simples perceptions d'un sens déterminé. Quels que soient les sens dont elles proviennent, ces impulsions se transforment en une perception homogène, produisant alors une perception douloureuse. Il existe d'autres impulsions qui devraient arriver à la mémoire et à la conscience et qui cependant n'y parviennent pas parce qu'une interruption d'un sens externe ou interne est survenue. Par ailleurs, un phénomène malencontreux peut également produire un blocage en un point quelconque du circuit, empêchant ainsi certaines impulsions d'arriver à la conscience. Pour illustrer ce phénomène, prenons le cas de

certaines cécités connues comme des "somatisations". Après examen de l'œil, du nerf optique et de la localisation occipitale, le diagnostic indique que le fonctionnement du circuit est parfait. Or, le sujet est aveugle. La cause de la cécité n'est donc pas organique mais liée à un problème psychique survenu à un moment donné. De même, un sujet peut devenir sourd ou muet suite à un blocage du passage des impulsions, alors que le fonctionnement des connexions et des localisations ne présente aucun dommage. Le même phénomène se produit avec les impulsions provenant de l'intracorps. Bien que ce ne soit pas reconnu, ceci est d'une importance primordiale car de nombreuses "anesthésies" d'impulsions de l'intracorps peuvent en résulter. Les anesthésies les plus fréquentes correspondent aux impulsions sexuelles. De nombreuses personnes ne détectent pas de manière adéquate les signaux provenant de ce point à cause d'un problème psychique quelconque. Ce qui doit normalement arriver à la conscience (que ce soit dans son champ attentionnel le plus notoire ou à des niveaux plus subliminaux) peut, à cause d'un blocage et donc de signaux non détectés, subir des distorsions ou ne pas arriver. Lorsqu'une impulsion provenant des sens internes ou externes n'arrive pas à la conscience, celle-ci effectue un travail en essayant, en quelque sorte, de recomposer cette absence en "demandant un prêt" d'impulsions à la mémoire, compensant ainsi le manque de stimuli nécessaires pour son élaboration. Lorsqu'une impulsion quelconque n'arrive pas du milieu externe ou interne, soit par défaillance sensorielle (externe ou interne), soit simplement par blocage, la mémoire lance alors son train d'impulsions en essayant de compenser. Si cela ne se produit pas, la conscience se charge de prendre un registre d'elle-même. La conscience accomplit alors un

étrange travail : comme si une caméra vidéo se plaçait devant un miroir et qu'apparaissait alors sur l'écran un miroir à l'intérieur du miroir, et ainsi de suite... Dans un processus multiplicatif d'images, la conscience réélabore ses propres contenus et se torture à essayer d'extraire des impulsions d'un endroit où il n'y en a pas. L'image de la prise de vidéo devant un miroir représente un peu ces phénomènes obsessionnels. Tout comme la conscience compense en prenant des impulsions d'un autre point, elle se défend lorsque les impulsions de l'extérieur ou de l'intérieur sont particulièrement fortes. Dans ce cas, elle déconnecte le sens, comme si elle avait des valves de sécurité. Par ailleurs, nous savons que les sens sont en continuel mouvement. Lorsque l'on dort, par exemple, les sens correspondant au bruit extérieur abaissent leur seuil. Ainsi, beaucoup de choses perçues en veille n'entrent plus lorsque les seuils s'abaissent, même si des signaux sont captés. Habituellement, les sens abaissent ou élèvent leur seuil selon le bruit de fond qui nous entoure. Bien sûr, ceci correspond au travail normal des sens, mais quand les signaux sont irritants et que les sens ne peuvent éliminer l'impulsion par l'abaissement de leur seuil, la conscience tend à déconnecter le sens de façon globale. Imaginons le cas d'une personne soumise à des irritations sensorielles externes soutenues. Si l'accumulation d'informations du monde externe augmente (nuisances sonores urbaines, stimulations visuelles, etc.), il peut se produire une sorte de réaction chez le sujet, qui tend à déconnecter ses sens externes, ce qui le fait "tomber en son intérieur". Il commence donc à être soumis aux impulsions de l'intracorporel et à se déconnecter de son monde externe dans un processus de perturbation de la conscience. Ce phénomène n'a rien de dramatique ; il s'agit seulement d'une entrée en soi-même afin

d'éviter le bruit extérieur. Le sujet, qui désirait diminuer le bruit sensoriel, va simplement rencontrer l'amplification de ses impulsions de l'intracorps car de même qu'il existe une régulation des limites dans chaque sens interne ou externe, de même le système des sens internes compense aussi le système des sens externes. Ainsi, en général, lorsque le niveau de conscience diminue (vers le sommeil), les sens externes abaissent leurs seuils en augmentant le seuil de perception des sens internes. Inversement, lorsque le niveau de conscience s'élève (vers le réveil), le seuil de perception des sens internes commence à diminuer et le seuil de perception externe s'ouvre. Mais il arrive que, même en veille, comme dans l'exemple cité ci-dessus, les seuils des sens externes se réduisent et que le sujet entre dans une situation de "fuite" face à l'irritation que le monde lui produit.

Poursuivons la description des grands blocs d'appareils. Observons les travaux qu'effectue la mémoire en recevant des impulsions. *La mémoire prend des données en permanence ; c'est ainsi qu'un substrat de base s'est formé depuis la petite enfance. Toutes les données, que la mémoire accumule au fur et à mesure, vont s'organiser sur la base de ce substrat.* Il semble que ce sont les premiers moments de la vie qui déterminent en grande partie les processus postérieurs. Mais la mémoire ancienne va s'éloigner de plus en plus, de sorte qu'elle ne sera plus disponible pour la conscience en veille. Les données plus récentes vont s'accumuler par-dessus ce substrat jusqu'à arriver aux données immédiates de la journée. Il est bien difficile de récupérer des contenus de mémoire très anciens, qui sont à la base de la conscience. Pour y parvenir, il faut envoyer des "sondes". Mais pour comble, ces sondes que l'on lance sont parfois repoussées par des résistances ! On doit

alors utiliser des techniques complexes pour que ces sondes réussissent à retrouver des parties de la mémoire, avec l'intention de réordonner ces contenus car dans certains cas malencontreux, ils sont mal agencés.

D'autres appareils, comme les centres, font un travail beaucoup plus simple. Les centres travaillent avec des images. Les images sont des impulsions qui, provenant de la conscience, sont lancées vers les centres correspondants ; ces centres mobilisent alors le corps en direction du monde. Vous connaissez le fonctionnement des centres intellectuel, émotif, moteur, sexuel, végétatif, et vous savez que pour mobiliser n'importe lequel d'entre eux, des images appropriées devront être lancées. Il peut arriver aussi que la charge, l'intensité de lancement soit insuffisante. Dans ce cas, le centre en question se mobilisera faiblement. Il arrive également que la charge soit excessive, ce qui peut provoquer un mouvement disproportionné dans le centre. Par ailleurs, ces centres, qui sont aussi en perpétuel mouvement et qui travaillent en structure, prennent de l'énergie des centres contigus lorsqu'ils mobilisent des charges vers le monde. Une personne peut avoir des problèmes se manifestant dans sa motricité intellectuelle, mais ses problèmes peuvent être de type affectif. Ainsi, les images propres à la motricité de l'intellect contribuent à la réorganisation des contenus, mais le problème émotif n'est pas réglé pour autant par cette ré-élaboration d'images débridées, ni par des images fantastiques ressassées. Si, au lieu de s'abandonner à ses rêveries, cette personne se levait, commençait à mouvoir son corps et travaillait avec sa motricité, ceci produirait alors une succion des charges négatives du centre émotif et sa situation changerait. Mais on prétend généralement manier tous les centres depuis le centre intellec-

tuel, ce qui engendre de nombreux problèmes car, comme nous l'avons étudié auparavant, les centres se manient depuis le "bas" (depuis là où il y a le plus d'énergie et de rapidité) et non depuis le "haut" (où l'énergie psychique est investie dans des tâches intellectuelles). Enfin, tous les centres travaillent en structure et tous, en lançant leur énergie vers le monde, absorbent de l'énergie des autres centres. Un centre peut parfois être surchargé et, dépassant son potentiel, il déverse de l'énergie aux autres centres. Ces débordements ne sont pas toujours négatifs. Bien sûr, un certain type d'excès peut conduire quelqu'un à se mettre en colère et à provoquer des actions répréhensibles ; mais un autre type de débordement peut amener à s'enthousiasmer, à se réjouir et cette surcharge énergétique du centre émotif peut être distribuée de manière très positive à tous les autres centres. Parfois, en revanche, il se produit une carence importante, un grand vide, une succion majeure du centre émotif. Le sujet commence alors à travailler négativement avec le centre émotif. C'est comme si était apparu, dans le centre émotif, un "trou noir" concentrant la matière, contractant l'espace et absorbant tout vers lui. Le sujet déprime, ses idées deviennent noires et son potentiel moteur - et même végétatif - diminue. En poussant un peu plus loin, on peut même ajouter que ses défenses végétatives diminuent, ainsi que de nombreuses réponses fournies normalement par son organisme. Celui-ci devient alors plus enclin à tomber malade.

Tous les appareils travaillent avec une intensité plus ou moins importante selon le niveau de conscience. Selon le niveau (veille ou sommeil), des choses très différentes peuvent se produire. Bien évidemment, il existe aussi de nombreux états et niveaux intermédiaires. Le niveau intermédiaire de demi-sommeil est

une combinaison de veille et de sommeil. Il existe aussi différents niveaux à l'intérieur même du sommeil : le sommeil paradoxal (sommeil avec images) est différent du sommeil profond (végétatif). Dans le sommeil végétatif profond, la conscience ne prend pas de données, du moins dans son champ central. Le sommeil végétatif profond ressemble à la mort et peut durer un certain temps. Si l'on se réveille sans passer par le sommeil paradoxal, on a une sensation de contraction du temps. C'est comme si le temps ne s'était pas écoulé car le temps de la conscience est relatif à l'existence des phénomènes qui se passent en elle. Dans ce cas, en l'absence de phénomène, il n'y a pas de temps pour la conscience. Dans ce sommeil sans images, les choses se produisent trop rapidement. Toutefois, lors de l'endormissement et d'un sommeil de quelques heures, de nombreux cycles se succèdent. En effet, nous passons du sommeil paradoxal au sommeil profond, puis de nouveau au sommeil paradoxal, pour ensuite repasser au sommeil profond, et ainsi de suite. Si nous réveillons un sujet alors qu'il est en sommeil profond sans images (et cela peut se vérifier depuis l'extérieur grâce au EEG ou au MOR*), il est possible qu'il ne se rappelle plus du tout des trains d'images apparus dans l'étape du sommeil paradoxal (pendant laquelle on observe depuis l'extérieur un mouvement rapide des globes oculaires derrière les paupières du dormeur). En revanche, si nous le réveillons dans un moment où il rêve avec des images, il est possible qu'il se souvienne de son rêve. En outre, celui qui se réveille a la sensation d'un temps raccourci car il ne se rappelle pas tout ce qui s'est passé dans les différents cycles de sommeil profond. C'est dans les niveaux de conscience bas, tels que le

* EEG : Électro-encéphalogramme. MOR : Mouvement Oculaire Rapide

niveau de sommeil paradoxal, que les impulsions de l'intra-corps travaillent avec le plus d'aisance. C'est aussi dans ces mêmes niveaux que l'activité de la mémoire est la plus intense. Lorsque l'on dort, le circuit se recompose : il en profite non seulement pour éliminer des toxines mais aussi pour transférer des charges (des charges de contenus de conscience et des choses mal assimilées pendant la journée). Le travail du sommeil est intense : le corps est au repos mais la conscience travaille intensément. Des contenus se réordonnent, passant le film d'avant en arrière, classant et ordonnant différemment les données perceptuelles de la journée. Pendant la journée, les stimuli étant variés et discordants, un grand désordre perceptif s'accumule. Dans le sommeil, en revanche, un rangement extraordinaire se produit et les choses se classent correctement. Naturellement, nous avons l'impression que les choses sont à l'inverse et nous sommes convaincus que ce que nous percevons pendant la journée est très ordonné et qu'un désordre considérable règne dans le sommeil. En réalité, il se peut que les choses soient bien ordonnées mais les perceptions que nous en avons sont fortuites et très aléatoires, alors que dans sa mécanique, le sommeil réélabore et range les données dans ses "fichiers". Le sommeil accomplit non seulement cette tâche extraordinaire mais il essaie, de plus, de recomposer les situations psychiques qui n'ont pas été solutionnées. Le sommeil tente de déplacer des charges d'un côté vers un autre, de produire des décharges cathartiques dues à des surtensions. Dans le rêve, de nombreux problèmes de charges sont solutionnés et des distensions profondes sont produites. Des phénomènes transférentiels de charges se produisent également : des charges sont déplacées de certains contenus vers d'autres, et de ceux-ci vers d'autres encore. Il s'agit d'un processus de

déplacement énergétique. On expérimente souvent, après un beau rêve, la sensation que quelque chose s'est bien "ajusté", comme si un transfert empirique s'était produit, comme si le rêve avait fait son transfert. Mais il y a aussi des rêves "pesants", desquels on se réveille avec la sensation qu'un processus interne n'est pas bien intégré. Le rêve tente de réélaborer des contenus mais, s'il n'y parvient pas, le sujet sort de ce niveau avec une sensation très désagréable. Par conséquent, le sommeil est toujours au service de la recombinaison du psychisme.

Chapitre 3. La Conscience et le moi

Que fait la conscience pendant que les différents appareils travaillent inlassablement ? *La conscience dispose d'une sorte de "directeur" de ses diverses fonctions et activités, que nous connaissons en tant que "moi"*. Formulons-le ainsi : d'une certaine manière, je me reconnais moi-même grâce à la mémoire. Mon moi s'établit sur la mémoire et sur la reconnaissance de certaines impulsions internes. J'ai une notion de moi-même parce que je reconnais certaines de mes impulsions internes qui sont toujours liées à un ton affectif caractéristique. Non seulement je me reconnais en tant que "moi-même" par ma biographie et mes données mnésiques, mais je me reconnais aussi par ma forme particulière de sentir et de comprendre. Si nous enlevions les sens, où serait alors le moi ? Le moi n'est pas une unité indivisible, il résulte de la somme et de la structuration des données sensorielles et mnésiques.

Il y a plusieurs siècles, un penseur a observé qu'il pouvait penser sur sa propre pensée. Il découvrit alors une activité intéressante du moi. Il ne s'agissait pas de se souvenir des choses ou des informations fournies par les sens, c'était bien plus que cela. Ce penseur essaya de séparer très soigneusement les données des sens des données de la mémoire ; il essaya de faire une réduction et de ne conserver que la pensée de son penser. Ceci eut des conséquences considérables sur le développement de la philosophie. Mais nous nous préoccuons à présent de comprendre le *fonctionnement psychologique du moi*. La question que nous pouvons nous poser est : « le moi peut-il fonctionner même si l'on retire les données de la mémoire et des sens ? » Étudions attentivement ce point.

L'ensemble des actes par lesquels la conscience se pense elle-même dépend de registres sensoriels internes. Les sens internes fournissent en effet l'information de ce qui se passe dans l'activité de la conscience. Ce registre de la propre identité de la conscience est produit par les données des sens, par les données de la mémoire mais aussi par une configuration particulière. Tout cela octroie à la conscience l'illusion de l'identité et de la permanence malgré les changements continuels et vérifiables qui se produisent en elle. *C'est cette configuration illusoire de l'identité et de la permanence qui est le moi.*

Commentons quelques essais effectués dans un caisson d'isolation sensorielle. On immerge un sujet dans un bain dont la température est de 36°, soit une température identique à celle de la peau. L'enceinte est climatisée, permettant que les points du corps qui émergent soient humectés et ce, à la même température que le liquide. Tout son ambiant et toute trace olfactive, lumineuse, etc., ont été supprimés. Le sujet commence alors à flotter dans l'obscurité et expérimente rapidement certains phénomènes extraordinaires : il lui semble qu'une de ses mains s'allonge considérablement et que son corps a perdu ses limites. Mais un phénomène curieux se produit quand nous diminuons légèrement la température ambiante de l'enceinte. Si nous diminuons de quelques degrés la température du milieu externe par rapport à la température du liquide, le sujet a la sensation de "sortir" par sa tête et par sa poitrine. À certains moments, le sujet expérimente que son moi n'est pas dans son corps mais à l'extérieur de lui. Cette localisation spatiale étrange et inhabituelle de son moi est due, précisément, à la modification des impulsions de la peau en des points précis (du visage et de la poitrine), le reste du corps

étant totalement indifférencié. Si l'on uniformise ensuite de nouveau la température du liquide avec celle de l'enceinte, d'autres phénomènes se produisent. Puisqu'il manque les données sensorielles externes, la mémoire commence à faire apparaître des "trains" de données pour compenser cette absence et fait remonter ainsi des données très anciennes de la mémoire. Le plus remarquable est qu'il arrive parfois que ces données de la mémoire ne se présentent pas comme d'habitude. Elles apparaissent "au dehors" de la tête, comme si ces souvenirs "se voyaient là-bas, en-dehors de soi-même", comme des hallucinations projetées sur un écran externe. Évidemment, n'ayant pas beaucoup de notions des limites du corps, les références quant à la localisation des images nous manquent également. Les fonctions du moi se trouvent fortement altérées. Une sorte d'altération des fonctions du moi se produit en effet par le simple fait de la suppression sensorielle externe.

Chapitre 4.

Réversibilité et phénomènes altérés de conscience

Dans ce schéma que nous allons décrire de nouveau, *l'appareil de conscience travaille avec des mécanismes de réversibilité*. Ainsi, de la même manière que je perçois un son mécaniquement, involontairement, je peux aussi diriger l'attention sur la source de ce stimulus. Dans ce cas, ma conscience tend à orienter son activité vers la source sensorielle. Percevoir et *a-percevoir* sont deux choses distinctes. *A-percevoir* équivaut à l'attention plus la perception. Nous faisons la différence entre le fait de mémoriser (mémoriser quelque chose qui part de ma mémoire et traverse mon mental, la conscience réceptionnant alors passivement la donnée) et le fait de se *re-mémorer* (ma conscience va à la source de la mémoire en travaillant avec des procédés singuliers de sélection et d'élimination). Par conséquent, la conscience dispose de mécanismes de réversibilité qui travaillent en accord avec l'état de lucidité dans lequel la conscience se trouve à ce moment-là. Nous savons que plus le niveau baisse, plus il est difficile d'aller volontairement à la source des stimuli. Les impulsions et les souvenirs s'imposent et contrôlent la conscience avec une grande force suggestive, la conscience, sans défense, se limitant à recevoir les impulsions. Le niveau de conscience baissant, la critique diminue, l'autocritique diminue, la réversibilité diminue avec toutes ses conséquences. C'est ce qui se produit non seulement dans les chutes du niveau de conscience, mais aussi dans les états altérés de conscience. Bien évidemment, nous ne confondons pas les niveaux avec les états : nous pouvons être dans un niveau de conscience de veille et être dans un état passif, un état attentif ou un état altéré, etc. Chaque niveau de conscience

admet plusieurs états. Dans le niveau de sommeil paradoxal, les états de sommeil tranquille, de sommeil altéré et de sommeil somnambulique sont différents. *La réversibilité peut aussi chuter dans certains des appareils de conscience du fait des états altérés, et non pas forcément parce que la conscience a changé de niveau.*

En certaines circonstances, il peut arriver qu'une personne en veille subisse de fortes hallucinations. Elle observe des phénomènes qui, selon elle, proviennent du monde extérieur quand, en réalité, elle est en train de projeter "à l'extérieur" quelques-unes de ses représentations internes. Elle est fortement suggestionnée par ces contenus, par ces hallucinations, exactement comme une personne en plein rêve l'est par ses contenus oniriques. Le sujet ne dort pas, il est bien réveillé. Sans avoir perdu le niveau de veille, un sujet peut également se trouver dans un état altéré de conscience avec l'apparition conséquente de phénomènes anormaux à cause d'une forte fièvre ou sous l'effet de drogues ou d'alcool.

Les états altérés ne se manifestent pas toujours de façon globale ; ils peuvent n'affecter que certains aspects de la réversibilité. Toute personne peut, en pleine veille, avoir un des appareils de réversibilité bloqué. Prenons l'exemple d'une personne qui semble aller bien et qui s'affaire normalement à ses activités quotidiennes. Tout marche à merveille, sauf en un point. Quand on touche ce point, le sujet perd tout contrôle. Un point de sa réversibilité s'est bloqué. Si l'on touche ce point, les sens critique et autocritique ainsi que le contrôle de soi diminuent, laissant d'étranges phénomènes internes s'emparer de sa conscience. Ceci n'est pas très grave et arrive à chacun de nous. Dans une certaine mesure, nous rencontrons

tous des problèmes avec l'un des aspects des mécanismes de réversibilité. Nous ne disposons pas autant que nous le souhaiterions de tous nos mécanismes. Il peut alors arriver que notre fameux moi ne soit pas un si bon chef d'orchestre quand certains aspects de la réversibilité sont affectés lors de dysfonctionnements entre les différents appareils du psychisme. L'exemple du caisson d'isolation sensorielle est particulièrement pertinent. Quand nous en faisons l'expérience, nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'une chute du niveau de conscience mais de la suppression des impulsions qui devraient arriver à la conscience, alors que la notion même du moi s'altère, se perd. Des franges de réversibilité et de sens critique se perdent également, laissant des hallucinations compensatoires apparaître.

Le caisson d'isolation sensorielle démontre le cas de la suppression des stimuli externes. Si toutes les références sensorielles n'ont pas été éliminées, ce phénomène se produit rarement. Parfois, le manque ou l'insuffisance d'impulsions provenant des sens internes se produit. De façon générique, on appelle ces phénomènes "anesthésies". En raison d'un blocage quelconque, les signaux n'arrivent pas comme ils le devraient. Le sujet devient étrange, son moi subit une distorsion, certains aspects de sa réversibilité se bloquent. *Le moi peut donc être altéré par excès ou carence de stimuli. Mais dans tous les cas, si notre "moi-directeur" se désintègre, les activités de réversibilité disparaissent.*

Par ailleurs, *le moi dirige les opérations en utilisant un "espace". Selon la position qu'occupe le moi dans cet "espace", la direction des impulsions changera. Nous parlons de "l'espace de représentation" (différent de l'espace de perception).⁷ Les impulsions et les*

images s'emplacent dans cet espace de représentation, duquel le moi a aussi un registre. Selon qu'une image est émise depuis une profondeur ou un niveau de l'espace de représentation, la réponse qui sort dans le monde est différente. Si pour bouger ma main, je l'imagine visuellement comme si je la voyais du dehors, se déplaçant vers un objet que je veux attraper, ma main ne se déplacera pas réellement pour autant. Cette image visuelle externe ne correspond pas au type d'image qui doit être déclenché pour que la main bouge. Pour que ceci puisse se produire, il est nécessaire que le moi utilise d'autres types d'images : une image cénesthésique (basée sur la sensation interne) et une image kinesthésique (basée sur le registre musculaire et de position que prend ma main en bougeant). Imaginons que, soudain, je me trompe de type d'image ou de type d'emplacement de l'image vers le monde. Le moi pourrait avoir subi un certain "trauma" (expression communément utilisée à d'autres époques). Imaginons que je veuille m'incorporer à la chaise sur laquelle je me trouve : je me trompe alors dans l'emplacement de l'image dans l'espace de représentation ou bien je confonds le type d'image. Que m'arrive-t-il alors ? J'émet des signaux, je m'imagine me levant de la chaise mais je ne déclenche pas les images cénesthésiques et kinesthésiques correctes capables de mouvoir le corps. Ainsi, si je me trompe dans le type d'image ou dans son emplacement, mon corps pourrait ne pas répondre et rester paralysé. L'inverse peut se produire également : une personne, paralysée depuis ce fameux "trauma", ne peut placer correctement l'image. Imaginons qu'elle ressente soudain un fort impact émotif en présence d'un chaman guérisseur ou d'une image religieuse. Suite à ce phénomène de foi (de fort registre émotif cénesthésique), elle reconnecte avec l'emplacement correct ou elle discerne correctement l'image (cénesthésique),

selon le cas. Face à ces étonnants stimuli externes, elle peut briser sa paralysie et sortir en marchant, ce qui serait spectaculaire. Cela peut donc se produire si elle reconnecte correctement l'image. Tout comme il existe un grand nombre de somatisations, de nombreuses "guérisons" de somatisations peuvent se déclencher grâce aux jeux d'images que nous venons de commenter. Empiriquement, cela est relativement fréquent ; les cas nombreux et divers sont dûment répertoriés.

Ce thème des images n'est pas une question mineure. Notre moi déclenche des images. Chaque fois qu'une image se manifeste, un centre se mobilise et une réponse sort dans le monde. Le centre mobilise une activité soit vers le monde externe, soit vers l'intracorps. Le centre végétatif, par exemple, mobilise des activités vers l'intérieur du corps et non vers la motricité externe. Mais l'intérêt de ce mécanisme, c'est qu'une fois que le centre mobilise une activité, les sens internes vont détecter cette activité déclenchée dans l'intracorps ou dans le monde externe. Donc, si je bouge le bras, j'ai une notion de ce que je fais. La notion que j'ai de mon mouvement n'est pas donnée par une idée mais par des registres cénesthésiques propres à l'intracorps et par des registres kinesthésiques de position transmis par divers types de récepteurs internes. Selon la manière dont je bouge le bras, j'ai un registre de mon mouvement. C'est grâce à cela que je peux corriger mes mouvements jusqu'à trouver le bon. Je peux corriger avec plus de facilité qu'un enfant, car l'enfant n'a pas acquis la mémoire ni l'expérience motrice pour réaliser des mouvements fluides. Je peux corriger mon mouvement parce que je reçois les signaux correspondants à chaque mouvement que je fais. Bien entendu, ce processus s'effectue très rapidement. De chaque mouvement que je produis, je reçois un signal de ce

qui arrive dans un circuit continu de réalimentation, ce qui permet de corriger et d'apprendre les mouvements. Ainsi, de toute action qui mobilise un centre vers le monde, j'ai une prise de réalimentation qui retourne au circuit. Cette réalimentation qui retourne au circuit mobilise à son tour d'autres fonctions des autres appareils de conscience. Nous savons qu'il y a des formes de mémoire motrice. Par exemple, certaines personnes étudient plus efficacement en marchant qu'en position assise. Autre exemple : quelqu'un interrompt son dialogue avec la personne avec laquelle il conversait tout en marchant, parce qu'il a oublié ce qu'il allait dire. Cependant, s'il revient à l'endroit où il a perdu le fil de son discours, il peut le récupérer complètement. Enfin, pour terminer sur ce point, nous avons tous expérimenté que lorsque nous avons oublié quelque chose, si nous reproduisons les mouvements corporels antérieurs au moment de l'oubli, nous pouvons retrouver la séquence oubliée. En réalité, il y a une réalimentation complexe de l'acte sortant : le registre interne est détecté, il est réinjecté dans le circuit, il se dirige vers la mémoire, il circule, s'associe, se transforme et se traduit.

On considère souvent, notamment en psychologie classique, que les choses se terminent quand on réalise un acte. Or, il semble que les choses commencent à peine quand on réalise un acte car cet acte se réinjecte et cette réinjection réveille une longue chaîne de processus internes. C'est ainsi que nous fonctionnons avec nos appareils en les connectant entre eux au moyen de systèmes complexes d'impulsions. Ces impulsions se déforment, se transforment et se substituent les unes aux autres. Si une fourmi court sur mon bras, je la discerne rapidement. Cependant, quand je dors, cette fourmi qui parcourt mon bras n'est pas reconnue facilement. Cette

impulsion est déformée, transformée et parfois traduite, en suscitant de nombreuses chaînes associatives selon la ligne mentale qui travaille à ce moment-là. Compliquons encore un peu plus les choses : quand mon bras est mal placé, je m'en rends compte et je bouge. Mais quand je dors et que mon bras est mal placé, cette somme d'impulsions est prise par la conscience, traduite, déformée et associée de façon singulière. Il se peut que j'imagine un essaim de guêpes attaquant mon bras : ces images transporteront alors la charge au bras et le bras bougera dans un acte de défense (qui permettra une réacommodation) ; je pourrai ainsi continuer à dormir. Ces images serviront précisément à la continuité du sommeil. Ces traductions et déformations d'impulsions seront au service de l'inertie du niveau ; ces images du sommeil serviront à la défense du niveau lui-même. Beaucoup de stimuli internes donnent des signaux pendant le sommeil. Au moment du sommeil paradoxal, ces impulsions apparaissent alors en tant qu'images. Il arrive, par exemple, qu'il y ait une tension viscérale profonde. Que se passe-t-il alors ? La même chose que dans l'exemple du bras, mais au-dedans. Cette tension viscérale profonde envoie un signal et celui-ci est traduit en image. Prenons un exemple simple : une irritation viscérale envoie un signal qui est traduit en tant qu'image. Celui qui dort se voit dans un incendie. Si le signal est trop intense, l'incendie finira par rompre l'inertie du niveau. Alors le sujet se réveillera et prendra un médicament pour la digestion. Mais si le signal est faible, l'inertie du niveau se maintiendra et l'incendie sera associé à d'autres éléments qui contribueront à diluer la situation. Car la même image peut travailler en déclenchant des phénomènes vers l'intérieur et produire des distensions. Dans les rêves, on reçoit continuellement des impulsions de diverses tensions internes ; elles sont

traduites en images correspondantes et ces images qui mobilisent les centres mobilisent aussi le centre végétatif qui donne des réponses de distension interne. Si bien que les tensions profondes envoient leurs signaux et les images rebondissent vers l'intérieur en provoquant les distensions équivalentes aux tensions qui les ont déclenchées.

Prenons l'exemple d'un sujet qui, lorsqu'il était enfant, a été profondément heurté par une scène choquante. De nombreux muscles externes ainsi que certaines zones musculaires plus profondes se sont contractées alors qu'il assistait à cette scène. Depuis, chaque fois qu'il se souvient de cette scène, le même type de contraction se produit. Par ailleurs, cette scène est associée (par similitude, contiguïté ou contraste) à d'autres images qui n'ont, a priori, aucun rapport. En évoquant ces images, les images d'origine ressurgissent et des contractions se produisent. Avec le temps, l'image d'origine qui avait produit la tension s'est perdue dans la mémoire ancienne. Dès lors, de façon inexplicable, chaque fois qu'une impulsion est reçue et qu'une image se débloque, ces contractions se produisent. Ainsi, certains objets, situations ou personnes peuvent réveiller de fortes contractions et une étrange peur chez un sujet qui ne peut faire la relation avec ce qui s'est passé dans son enfance. Une partie s'est effacée alors que d'autres images sont restées. Chaque fois que dans ses rêves apparaissent des images génératrices de ces contractions qui, une fois décelées, vont à leur tour se traduire en images, c'est qu'une tentative est faite dans la conscience pour détendre et transférer les charges fixées à une situation non résolue. Dans le rêve, on essaie de résoudre les tensions oppressives par la mobilisation d'images et l'on essaie de déplacer les charges de certains contenus vers d'autres de moindre potentiel et ce,

afin de séparer ou de redistribuer la charge douloureuse d'origine.

En tenant compte du travail cathartique et transférentiel empirique réalisé pendant le rêve, les techniques d'opérative peuvent continuer le processus en prenant des impulsions et en lançant des images aux points de résistance. Mais il est nécessaire de faire ici quelques brèves digressions à propos de la classification des techniques d'opérative, des procédés généraux et de l'objectif de tels travaux.

Nous regroupons les différentes techniques d'opérative de la façon suivante : 1. Techniques cathartiques : sondage cathartique, catharsis de réalimentation, catharsis de climats et catharsis d'images. 2. Techniques transférentielles : expériences guidées ; transferts et transferts exploratoires. 3. Techniques auto transférentielles.⁸

Dans les transferts, le sujet se met dans un niveau et dans un état de conscience particuliers, dans un niveau de demi-sommeil actif. Dans ce niveau, il va alors descendre et monter dans son paysage intérieur ; il avance ou recule ; il rétrécit ou s'agrandit et, tout en faisant cela, le sujet va rencontrer des résistances en certains points. Ces résistances rencontrées par le sujet vont être, pour celui qui guide le transfert, des indicateurs importants de blocage, de fixation ou de contraction. Le guide va faire en sorte que les images du sujet parviennent avec douceur à ces résistances et les dépassent. Lorsque l'on peut dépasser une résistance, il se produit une distension ou un transfert de charge. Parfois, ces résistances sont considérables et l'on ne peut pas les affronter ainsi car elles produisent alors des réactions ou des rebonds et le sujet

sera réticent pour entreprendre de nouveaux travaux s'il a subi un échec en essayant de vaincre ses difficultés. Par conséquent, face à de grandes résistances, le guide n'avance pas frontalement mais recule et "tourne autour", revenant à ces résistances, en conciliant des contenus internes et non pas en agissant avec violence. Le guide va toujours s'orienter vers les résistances par le procédé des images. Il travaille dans le niveau de demi-sommeil du sujet pour que celui-ci puisse présenter un ensemble d'allégories connues et maniables. En travaillant avec des allégories dans le niveau de demi-sommeil actif, le guide aide le sujet à mobiliser des images, à vaincre des résistances et à libérer des surcharges.

L'objectif final des travaux d'opérative est l'intégration de contenus séparés, afin que cette incohérence vitale que l'on perçoit en soi puisse être dépassée. Ces mosaïques de contenus qui ne s'emboîtent pas bien, ces systèmes d'idéation où l'on reconnaît des tendances contradictoires, ces désirs que l'on aimerait ne pas avoir, ces choses qui se sont passées et que l'on voudrait ne plus répéter, cette complication énorme de contenus non intégrés, cette contradiction continue, c'est ce que l'on prétend dépasser à l'aide des techniques transférentielles d'intégration de contenus. Lorsque l'on connaît bien les techniques transférentielles, il peut être intéressant de faire des incursions dans divers types de travaux auto-transférentiels, dans lesquels on se passe d'un guide externe, en utilisant un système d'images codifié pour orienter son propre processus. Dans les auto-transferts, on dégage des contenus biographiques non résolus et l'on peut travailler sur des peurs et des souffrances imaginaires situées dans un présent ou dans un futur psychologique. Les souffrances, qui s'introduisent dans la conscience par leurs différents temps et par leurs différentes

voies, peuvent être modifiées en utilisant des images auto-transférentielles déclenchées dans l'enceinte et dans le niveau adéquats de l'espace de représentation.

Nous avons orienté nos travaux en direction du dépassement de la souffrance. Nous avons dit également que l'être humain souffre par ce qu'il croit qu'il s'est passé dans sa vie, par ce qu'il croit qu'il s'y passe et par ce qu'il croit qu'il s'y passera. Et nous savons que cette souffrance que l'être humain vit à cause de ce qu'il croit est une souffrance réelle, même si ce qu'il croit n'est pas réel. En travaillant sur soi-même, on peut parvenir à ces croyances douloureuses en réorientant la direction de l'énergie psychique.

Chapitre 5.
Le système de représentation
dans les états altérés de conscience

Lors de nos déplacements dans l'espace de représentation, nous parvenons jusqu'à ses limites. Au fur et à mesure que les représentations descendent, l'espace tend à s'obscurcir et, inversement, l'espace s'éclaircit quand les représentations remontent.

Ces différences de luminosité entre "profondeurs" et "hauteurs" sont certainement liées à l'information de la mémoire qui, depuis la petite enfance, associe l'enregistrement de luminosité aux espaces hauts. On peut constater que toute image visuelle est dotée d'une plus grande luminosité lorsqu'elle se situe au même niveau que les yeux. En revanche, sa définition diminue au fur et à mesure que l'image s'éloigne de ce niveau. Logiquement, le champ de vision s'ouvre plus facilement devant soi en partant du front et au-dessus des yeux (vers le sommet du crâne) qu'en allant vers le bas (vers le tronc, les jambes, les pieds).

Toutefois, il est intéressant de noter que chez certains peintres de régions froides et brumeuses, on trouve une illumination spéciale dans les plans bas de leurs toiles, là où sont souvent représentés les champs enneigés, ainsi qu'une obscurité croissante vers les espaces hauts qui, en général, sont couverts de nuages.

Dans les profondeurs et les hauteurs peuvent apparaître des objets dotés d'une luminosité plus ou moins intense, mais la

représentation de tels objets ne modifie en rien la tonalité générale de la lumière qui existe dans les différents niveaux de l'espace de représentation.

Par ailleurs, et uniquement dans certaines circonstances de conscience altérée, un curieux phénomène surgit en illuminant tout l'espace de représentation. Ce phénomène accompagne les fortes commotions psychiques qui produisent un registre émotif cénesthésique très profond. Cette lumière illumine tout l'espace de représentation de sorte que même si le sujet monte ou descend (dans cet espace), l'espace reste illuminé, sans que cela dépende d'un objet particulièrement lumineux. Au contraire, toute "l'atmosphère" en est maintenant imprégnée. C'est comme si l'on avait mis l'écran de télévision en brillance maximale. Il ne s'agit pas, dans ce cas, d'objets plus illuminés que d'autres mais d'un éclat général.

Dans certains processus transférentiels et après avoir enregistré ce phénomène, il arrive que certains sujets reviennent à la veille avec une perception modifiée du monde externe. Selon leurs descriptions, les objets leur apparaissent plus brillants, plus nets et avec plus de relief. Grâce à ce curieux phénomène d'illumination de l'espace, il s'est produit quelque chose dans le système de structuration de la conscience qui interprète désormais de façon différente la perception externe habituelle. Ce ne sont pas les "portes de la perception qui se sont dégagées", *c'est la représentation qui accompagne la perception qui s'est modifiée.*

De façon empirique et par diverses pratiques mystiques, les croyants de certaines religions essaient de prendre contact avec un phénomène transcendant la perception et qui fait

irruption dans la conscience en tant que "lumière". Par différents procédés d'ascétisme ou de rituels, par le biais du jeûne, de la prière ou de la répétition, on prétend établir le contact avec une sorte de source de lumière. Dans les processus transférentiels et auto-transférentiels, que ce soit par accident dans le premier cas ou de façon dirigée dans le second, on fait l'expérience de ces curieux phénomènes psychiques. On sait qu'ils peuvent se produire quand le sujet a reçu une forte commotion psychique, c'est-à-dire quand son état est proche d'un état altéré de conscience. La littérature religieuse universelle foisonne de nombreux récits sur ces phénomènes. Il est aussi intéressant de remarquer que cette lumière "communique" parfois et même "dialogue" avec le sujet, comme cela arrive de nos jours avec les lumières détectées dans les cieux et qui, parvenant aux observateurs effrayés, délivrent leurs "messages d'autres mondes".

Il y a de nombreux autres cas de variations de couleurs, de qualité et d'intensité lumineuse comme il arrive avec certains hallucinogènes, mais ces cas-là n'ont aucun rapport avec ce que nous avons étudié précédemment.

Selon les descriptions dans de nombreux textes, des personnes, apparemment décédées mais ensuite revenues à la vie, ont fait l'expérience d'abandonner leur corps et d'avancer en s'orientant vers une lumière toujours plus vive, sans pouvoir préciser si c'était elles qui avançaient vers la lumière ou si c'était la lumière qui avançait vers ces personnes. Le fait est que les protagonistes ont rencontré une lumière qui avait la propriété de communiquer et même de donner des indications. Mais pour pouvoir raconter ces histoires, ils ont dû recevoir un électrochoc dans le cœur (ou quelque chose de ce

genre) ; alors nos héros se sont senti reculer et s'éloigner de cette lumière avec laquelle ils étaient sur le point d'établir un contact intéressant.

Il y a de nombreuses explications sur ces phénomènes, explications justifiées par l'anoxie, par l'accumulation de dioxyde de carbone, par l'altération de certains enzymes cérébraux. Mais comme toujours, ce qui nous intéresse, ce ne sont pas tant les explications, très variables, mais plutôt le système de registre, l'emplacement affectif que subit le sujet et cette sorte de "sens" puissant qui semble faire irruption de façon si surprenante. Ceux qui croient être revenus de la mort expérimentent un grand changement suite au registre du "contact" avec un phénomène extraordinaire, qui surgit soudain et dont on ne parvient pas à saisir s'il s'agit d'un phénomène de perception ou de représentation. Il semble néanmoins avoir une importance primordiale puisqu'il a l'aptitude de changer subitement le sens de la vie humaine.

On sait en outre que les états altérés de conscience peuvent avoir lieu dans les différents niveaux de conscience et, bien entendu, dans le niveau de veille. Quand on se met en colère, il se produit, en veille, un état altéré. Quand on se sent soudain euphorique et rempli d'une grande joie, on ressent aussi un état altéré de conscience. Quand on parle "d'état altéré", on a coutume de penser à un phénomène en infra-veille (aux niveaux inférieurs à la veille). Or, les états altérés sont fréquents. Ils se produisent à différents degrés et sont de qualité différente. Les états altérés impliquent toujours un blocage de la réversibilité dans l'un ou l'autre de ses aspects. Il y a des états altérés de conscience même en veille, comme le sont les états produits par la suggestibilité. Tout le monde est plus ou moins soumis

à la suggestion que produisent les objets exhibés par la publicité ou magnifiés par les commentateurs médiatiques. Une grande partie de la population croit aux bienfaits des articles que l'on propose de façon récurrente dans diverses campagnes médiatiques. Ces articles peuvent être des objets de consommation, des valeurs, des points de vue sur différents sujets, etc. La diminution de la réversibilité dans les états altérés de conscience est présente en chacun de nous et à tout instant. Dans des cas plus profonds de susceptibilité, nous nous approchons de l'état de la transe hypnotique. La transe hypnotique travaille dans le niveau de conscience de veille, bien que l'inventeur du mot "hypnose" ait pensé qu'il s'agissait d'une sorte de rêve. Le sujet hypnotisé marche, va et vient, bouge les yeux ouverts, effectue des opérations. Pendant l'effet post-hypnotique, le sujet continue d'agir en veille en accomplissant l'ordre qui lui a été donné pendant la séance d'hypnose. Il s'agit d'un état de conscience fortement altéré.

Il existe les états altérés pathologiques dans lesquels d'importantes fonctions de la conscience se dissocient. Des états non pathologiques dans lesquels ces fonctions peuvent provisoirement se scinder existent également. Par exemple, dans certaines séances de spiritisme, quelqu'un peut être en pleine conversation et, en même temps, sa main peut se mettre à écrire automatiquement et transmettre des "messages" sans que le sujet ne se rende compte de ce qui est en train de se passer.

Quant aux cas de division des fonctions et de dédoublement de la personnalité, une très longue liste d'états altérés de conscience pourrait être dressée. De nombreux états altérés

accompagnent des phénomènes de défense qui se mettent en marche quand se produisent des décharges d'adrénaline face à un danger. Ceci produit de sérieuses modifications dans l'économie normale de la conscience. Bien entendu, il existe dans l'altération de la conscience des phénomènes très utiles, mais il y a également des phénomènes très négatifs.

On peut produire des états altérés de conscience par l'action chimique (gaz, drogues et alcool), par l'action mécanique (pirouettes, respirations forcées, pression artérielle) et par la suppression sensorielle. On peut les produire également par le biais de rituels et par une mise en situation grâce à des conditions musicales spéciales, des danses ou des pratiques dévotionnelles.

Il existe ce que l'on appelle les *états crépusculaires de conscience*, dans lesquels il y a un blocage général de la réversibilité et un registre postérieur de désintégration interne. Nous distinguons également quelques états, qui peuvent être occasionnels et que l'on pourrait appeler *états supérieurs de conscience*. Ceux-ci peuvent être classés comme suit : "l'extase", le "ravisement" et la "reconnaissance". Les *états d'extase* sont généralement accompagnés de douces concomitances motrices et d'une certaine agitation générale. Les *états de ravisement* sont plutôt de forts et ineffables registres émotifs. Les *états de reconnaissance* peuvent être caractérisés comme des phénomènes intellectuels, dans le sens où le sujet croit, en un instant, "comprendre tout". Pendant un instant, il croit qu'il n'existe aucune différence entre ce qu'il est, lui, et ce qu'est le monde, comme si le "moi" avait disparu. À qui n'est-il pas arrivé d'expérimenter subitement une joie intense, sans motif, une joie soudaine, croissante et étonnante ? À qui n'est-il jamais

arrivé de prendre conscience, sans raison apparente, de l'existence d'un sens profond et d'une évidence que "les choses sont ainsi" ?

On peut également entrer dans un curieux état de conscience altérée par "suspension du moi". Il s'agit là d'une situation paradoxale car, pour rendre le moi silencieux, il est nécessaire de veiller sur son activité de façon volontaire, ce qui requiert une importante action de réversibilité, qui renforce à son tour ce que l'on veut annuler. La suspension s'obtient donc uniquement par des chemins indirects, en déplaçant progressivement le moi de sa place centrale d'objet de méditation. Ce moi, somme de sensations et de mémoire, devient alors silencieux, il commence à se déstructurer. Une telle chose est possible car la mémoire, ainsi que les sens (du moins les sens externes), peuvent cesser de fournir des données. La conscience est alors en condition de se retrouver sans la présence de ce moi, dans une sorte de vide. Dans une telle situation, on peut expérimenter une activité mentale très différente de l'activité habituelle. De même que la conscience se nourrit des impulsions qui proviennent de l'intracorps, de l'extérieur du corps et de la mémoire, de même elle se nourrit d'impulsions de réponses qu'elle donne au monde (externe ou interne) et qui réalimentent de nouveau l'entrée dans le circuit. Par cette voie secondaire, nous détectons des phénomènes qui se produisent quand la conscience est capable de s'internaliser vers "le Profond" de l'espace de représentation. "Le Profond" (également appelé "soi-même" dans certains courants de la psychologie contemporaine) n'est pas exactement un contenu de conscience. La conscience peut parvenir au "Profond" par un travail spécial d'internalisation. C'est dans cette internalisation que surgit ce qui est toujours caché, couvert par le "bruit" de la conscience.

C'est dans "le Profond" que se trouvent les expériences des espaces et des temps sacrés. En d'autres termes, c'est dans "le Profond" que l'on trouve la racine de toute mystique et de tout sentiment religieux.

Psychologie IV

*Conférence donnée par Silo au Parc de la Reja
Buenos Aires – Mai 2006*

Chapitre 1. Impulsions et dédoublement d'impulsions

Nous avons affirmé dans *Psychologie III* que le travail d'une impulsion, quel que soit son circuit, produit au sujet un registre interne.⁹ Un des circuits comprend la perception de la représentation, de la nouvelle prise en compte de la représentation et de la sensation interne en général. Un autre circuit nous indique le parcours des impulsions qui aboutissent dans les actions lancées vers le monde externe, actions qui procurent, elles aussi, une sensation interne au sujet. C'est cette prise de réalimentation qui permet d'apprendre de ses propres actions en perfectionnant l'action antérieure ou en écartant l'erreur commise. Nous avons illustré cela par l'exemple de l'apprentissage de l'usage d'un clavier.¹⁰

Par ailleurs, toute impulsion qui s'achève dans l'intracorps ou à l'extérieur du corps produit des registres se situant à différents emplacements dans l'espace de représentation. Grâce à ces divers emplacements, on peut réaliser que les impulsions de l'intracorps se placent à la limite tactile cénesthésique vers "l'intérieur", et que les impulsions aboutissant en actions dans le monde extérieur sont enregistrées à la limite tactile kinesthésique vers "l'extérieur" du corps.

Quelle que soit la direction de l'impulsion, qui dispose nécessairement d'un corrélat d'informations ou de sensations internes, elle modifiera toujours l'état général du circuit. En

regard de leur aptitude transformatrice, nous pouvons considérer deux types d'impulsions :

- 1) Celles capables de libérer des tensions ou de produire des décharges d'énergie psychophysique ; nous les appelons "cathartiques".
- 2) Celles qui permettent de transférer des charges internes, d'intégrer des contenus et d'amplifier les possibilités de développement de l'énergie psychophysique ; nous les appelons "transférentielles".

Toute impulsion, indépendamment de sa direction, aura par conséquent une aptitude cathartique ou transférentielle prédominante. Par ailleurs, il y aura dans toute impulsion un degré de gratification ou de malaise, de plaisir ou de déplaisir qui permettra au sujet de faire une sélection de ses actes de conscience ou de ses actions corporelles.

Les impulsions se "dédoublent" par le biais de diverses réalimentations, par exemple celles qui permettent de faire la distinction entre des registres de perceptions et des registres de représentations, ou encore celles qui accompagnent nécessairement les "rétentions" ou "mémorisations" des perceptions ou représentations elles-mêmes. Il existe d'autres dédoublements qui vont se "focaliser" plus ou moins volontairement sur les perceptions et sur les représentations. Ces dédoublements ont été désignés comme "aperceptions", lorsque la conscience fait une sélection et se dirige vers les sources de perception, et comme "évoctions", lorsque la conscience fait une sélection et se dirige vers les sources de rétention. La direction volontaire et involontaire et la

sélection de la conscience vers ses différentes sources constituent la fonction qui fut appelée de façon générique "attention".

Chapitre 2. La conscience, l'attention et le moi

Nous appelons "conscience" l'appareil qui coordonne et structure les sensations, les images et les souvenirs du psychisme humain. On ne peut situer la conscience en un lieu précis du système nerveux central, ni en un point quelconque de profondeur corticale ou subcorticale. Il ne s'agit pas non plus de confondre des points de travail spécialisés comme le sont les "centres", avec des structures de fonctionnement que l'on observe dans la totalité du système nerveux.

Par souci de clarté, nous désignerons par "phénomènes conscients" tous ceux qui se produisent dans les différents niveaux et états de veille, de demi-sommeil et de sommeil, y compris les phénomènes subliminaux (qui ont lieu à la limite de ce qui est perçu, de ce qui est représenté et de ce dont on se souvient). En ce sens, lorsque nous parlons de "subliminal", nous ne nous référons pas à un soi-disant "subconscient" ou "inconscient".

On confond souvent la conscience avec le "moi", alors qu'en réalité, celui-ci n'a pas de base corporelle, tandis qu'on peut situer la conscience en tant "qu'appareil" qui registre et qui coordonne le psychisme humain.

Nous avons dit précédemment : « ce registre de la propre identité de la conscience est produit par les données des sens, par les données de la mémoire, mais aussi par une configuration particulière. Tout cela octroie à la conscience l'illusion de l'identité et de la permanence malgré les changements continus et vérifiables qui se produisent en elle.

C'est cette configuration illusoire de l'identité et de la permanence qui est le moi. »¹¹

Dans les états altérés de conscience, on vérifie fréquemment que celle-ci se maintient en veille, en même temps que certaines impulsions qui devraient parvenir à son registre sont bloquées, le moi subissant alors une altération, une aliénation. On perd la réversibilité, le sens critique et parfois les images sorties du contexte se manifestent de façon hallucinatoire, en tant que "réalité" externe. Dans cette situation, le moi est enregistré comme étant situé dans des zones limites externes de l'espace de représentation et à une certaine "distance" du moi habituel. Le sujet peut alors faire l'expérience de registrer et de sentir des phénomènes provenant du monde externe quand en réalité, les phénomènes mentionnés ne sont pas des phénomènes de perception mais des phénomènes de représentation.

Ces phénomènes dans lesquels la représentation se substitue à la perception, phénomènes perçus dans ce cas en un "espace externe" (vers la limite duquel s'est déplacé le moi), nous les appelons "projections".

Chapitre 3.

Spatialité et temporalité des phénomènes de conscience¹²

En veille active, le moi se situe dans les zones les plus externes de l'espace de représentation, "perdu" dans les limites du toucher externe. Mais si je suis en aperception de quelque chose que je vois, le registre du moi subit un déplacement. À ce moment-là, je peux me dire : « je vois l'objet externe depuis moi et je me registre à l'intérieur de mon corps ». Même si je suis connecté avec le monde externe par le biais des sens, il existe une division des espaces, et c'est bien dans l'espace interne que, moi, je me situe. Si par la suite, j'aperçois ma respiration, je pourrai me dire : « j'expérimente depuis moi l'intérieur de mes poumons. Je suis à l'intérieur de mon corps mais pas à l'intérieur de mes poumons ». Il est évident que j'expérimente une distance entre le moi et mes poumons, non seulement parce que j'expérimente le moi de façon prédominante dans la tête, qui est éloignée de la cage thoracique, mais aussi parce que dans tous les cas de perception interne (comme il arrive avec un mal de dents ou de tête), les phénomènes seront toujours "à distance" de moi en tant qu'observateur. Mais ici, ce n'est pas cette "distance" entre l'observateur et ce qui est observé qui nous intéresse, mais la "distance" entre le moi et le monde externe d'une part, et entre le moi et le monde interne d'autre part. Bien sûr, nous pouvons noter des nuances très subtiles dans la variabilité des positions "spatiales" du moi, mais ici nous faisons ressortir les localisations diamétrales du moi selon le cas. Dans cette description, nous pouvons dire que le moi peut se placer dans l'intériorité de l'espace de représentation tant dans les limites tactiles kinesthésiques, qui donnent une notion du monde

externe, que dans les limites tactiles cénesthésiques qui donnent une notion du monde interne.¹³ En tout cas, nous pouvons utiliser une figure biconcave élastique (comme limite entre mondes) qui se dilate ou se contracte et, ainsi, focalise ou diffuse le registre des objets externes et internes. L'attention se dirige plus ou moins intentionnellement vers les sens externes ou internes dans la veille et perd la maîtrise de sa direction dans le demi-sommeil, le sommeil et même dans la veille en états altérés, puisque dans tous ces niveaux et états, la réversibilité est affectée par des phénomènes et des registres qui s'imposent à la conscience.

De toute évidence, la perception, la représentation et la mémoire mais aussi la position de l'attention dans l'espace de représentation interviennent dans la constitution du moi. Par conséquent, on ne parle pas d'un moi substantiel mais d'un épiphénomène de l'activité de la conscience.

Ce "moi-attention" semble avoir pour fonction de coordonner les activités de la conscience avec le propre corps et avec le monde en général. Les registres de "déroulement du temps" et de *position des phénomènes mentaux s'imbriquent dans cette coordination et le moi finit par se rendre indépendant de cette coordination*. Ainsi, la métaphore du "moi" prend "identité" et "substantialité" en se rendant indépendante de la structure des fonctions de la conscience. Par ailleurs, les registres réitérés et les reconnaissances de l'action de l'attention se forment très tôt chez l'être humain, à mesure que l'enfant dispose de directions plus ou moins volontaires vers le monde externe et l'intracorps. Graduellement, avec le maniement du corps et de certaines fonctions internes, la présence ponctuelle se renforce ainsi qu'une coprésence plus

ample, dans laquelle le registre du propre moi se constitue en accumulateur et en tréfonds de toutes les activités mentales. Nous sommes en présence de cette grande illusion de la conscience que nous appelons "Moi".

Considérons maintenant l'emplacement du moi dans les différents niveaux de conscience. En veille, le moi occupe une position centrale due à la disponibilité de l'attention et de la réversibilité. Ceci varie considérablement en demi-sommeil, quand les impulsions qui proviennent des sens externes ont tendance à s'affaiblir ou à fluctuer entre le monde externe et une cénesthésie généralisée. Pendant le sommeil avec images, le moi s'internalise. C'est finalement pendant le sommeil végétatif que le registre du moi s'estompe.¹⁴ Les transformations des impulsions dans les rêveries de veille apparaissent dans les séquences d'associations libres, avec de nombreuses traductions allégoriques, symboliques et sémiotiques, qui forment le langage d'images spécifique de la cénesthésie. Nous nous référons bien sûr aux séquences imaginaires sans contrôle, propres aux voies associatives, et non pas aux constructions imaginaires qui suivent un développement plus ou moins prémédité, ni aux traductions des impulsions canalisées par les voies abstractives qui se manifestent aussi par des images symboliques et sémiotiques.¹⁵

Les impulsions, en se transformant dans les différents niveaux, font également varier le registre du moi dans la profondeur ou la superficialité de l'espace de représentation. Pour utiliser une figure représentative, nous pouvons signaler que les phénomènes psychiques seregistrent toujours sur des coordonnées "spatiales" x et y , mais aussi sur un axe z , "z" étant la profondeur du registre dans l'espace de représenta-

tion. Le registre de n'importe quel phénomène est évidemment expérimenté dans la tridimensionnalité de l'espace de représentation (et selon la hauteur-verticalité, la latéralité-horizontale et la profondeur des impulsions, il recouvrira alors une plus grande externalité ou internalité). Ceci se vérifie dans l'aperception ou dans la représentation des impulsions provenant du monde externe, de l'intracorps ou de la mémoire.

Nous devons considérer maintenant quelques thèmes que la phénoménologie a étudiés de façon exhaustive, sans nous compliquer la tâche avec des descriptions qui lui sont propres.¹⁶

Ainsi, nous pouvons dire qu'en niveau de veille, les *champs de présence et de coprésence* permettent de situer les phénomènes dans une succession temporelle, en établissant la relation entre des faits du moment actuel, dans lequel je me situe, avec des faits de moments antérieurs, desquels provient le *courant* de ma conscience, et avec des faits de moments postérieurs vers lesquels se lance ce courant. En tous cas, l'instant présent est la barrière de la temporalité. Et même si je ne peux l'appréhender par la raison, (car si je veux le penser, je peux seulement compter sur la *réretention* de ce qui s'est passé dans la dynamique de ma conscience), son apparente "fixité" me permet de revenir "en arrière" sur des phénomènes qui n'existent déjà plus, ou de me projeter "en avant" vers des phénomènes qui n'existent pas encore. C'est dans l'*horizon de la temporalité* de la conscience que s'inscrit tout événement. Et dans l'horizon restreint qui fixe la présence *des actes et des objets*, un champ de coprésence agira toujours, champ de coprésence dans lequel les phénomènes seront tous en relation.

À la différence de ce qui arrive dans le déroulement du temps du monde physique, les faits de conscience ne respectent pas la succession chronologique mais ils reviennent en arrière, perdurent, s'actualisent, se modifient, se futurisent, en altérant l'instant présent. "L'instant présent" se structure par l'entrecroisement de la rétention et de la protension.

Donnons un exemple : un événement douloureux, imaginé dans le futur, peut agir sur le présent du sujet en faisant dévier la tendance qui guidait son corps en direction d'un objet préalablement désiré. Ainsi donc, les lois qui s'accomplissent dans l'espace-temps du monde physique subissent une déviation considérable dans les objets et les actes du mental. Cette indépendance du psychisme, par "déviation" des lois physiques, nous rappelle l'idée de *clinamen*, idée que présenta Épicure pour introduire la liberté dans un monde dominé par le mécanisme.¹⁷

En estimant comprise la structuralité de la conscience dans la relation entre les "appareils" et les différentes voies par lesquelles circule l'impulsion, nous pouvons considérer cette dernière dans ses différentes transformations comme "l'atome" de base de l'activité psychique. Cependant, cet atome ne se présente pas de manière isolée mais "en séquences d'impulsions", en configurations qui donnent lieu à la perception, au souvenir et à la représentation. C'est ainsi que l'insertion de ce qui est psychique dans la spacialité externe commence par les impulsions qui, transformées en protensions d'images kinesthésiques, se déplacent vers l'extérieur de la tridimensionnalité de l'espace de représentation en mobilisant le corps. Bien évidemment, les images cénesthésiques et celles qui correspondent aux sens externes agissent de façon auxi-

liaire (en tant que "signaux composés") dans tout phénomène dans lequel sont choisies et régulées la direction et l'intensité motrice. En définitive, dans ce flux continu des impulsions relatives au temps et à l'espace de conscience, ont lieu les premiers événements qui finiront par modifier le monde.

Il semble opportun de faire ici une réflexion générale sur les faits dans lesquels le psychisme agit depuis et vers son externalité.

Pour commencer, observons que les objets matériels se présentent sous forme de spatialité à la saisie "tactile" des sens externes qui distinguent le corpuscule, l'onde, la molécule, la pression, la thermicité, etc. Disons, pour finir, que ces "impressions", ou impulsions externes au psychisme, mettent en marche un système d'interprétation et de réponse qui ne peut opérer que dans un espace interne.

De façon plus ample, nous affirmons que par la variation d'impulsions entre "espaces", le psychisme est pénétré et pénètre le monde. Nous ne parlons pas de circuits fermés entre stimuli et réponses mais d'un système ouvert et croissant qui capte et agit par accumulation et protension temporelle. En outre, *ce n'est pas par le franchissement des barrières d'une monade que cette "ouverture" entre espaces se produit, mais parce que la conscience, dès son origine, se constitue depuis, dans et pour le monde.*¹⁸

Chapitre 4. Structures de conscience

Les différentes façons pour l'être humain d'être dans le monde¹⁹, les différentes positions de son "faire" et de son "expérimenter" répondent à des structurations complètes de conscience. La *conscience malheureuse*, la *conscience angoissée*, la *conscience émotionnée*, la *conscience dégoutée*, la *conscience nauséuse*, la *conscience inspirée* sont des cas significatifs qui ont été décrits de façon satisfaisante.²⁰

Il est pertinent de souligner ici que de telles descriptions peuvent être appliquées à l'individu, au groupe et à la société. Pour décrire par exemple une structure de conscience en panique, on devrait se référer à une situation collective que l'on retrouve dans les origines (légendaires et historiques) du mot "panique", qui désignait un état particulier de conscience. Au fil du temps, le mot "panique" a été utilisé de plus en plus souvent pour expliquer une altération de conscience individuelle.²¹

Donc, les cas cités précédemment s'appliquent aussi bien à l'individu qu'à un ensemble (en prêtant attention à l'intersubjectivité constitutive de la conscience). Dès que se produiront des variations dans ces structurations globales, des variations se produiront également dans les phénomènes concourants. C'est le cas du moi. Ainsi, en pleine veille, mais dans des états de conscience différents, nousregistrons le moi comme étant situé dans différentes profondeurs de l'espace de représentation.

Pour comprendre ce qui vient d'être dit, nous devons rappeler les différences entre niveaux et états de conscience. Les niveaux classiques de veille, de demi-sommeil, de sommeil profond paradoxal et de sommeil profond végétatif ne présentent aucune difficulté de compréhension. Mais dans chacun de ces niveaux, nous avons la possibilité de reconnaître des positions variables des phénomènes psychiques. Prenons des exemples extrêmes. Lorsque le moi reste en contact sensoriel avec le monde externe, mais qu'il est perdu dans ses représentations ou évocations, ou bien qu'il se considère sans intérêts significatifs pour une quelconque action dans le monde, nous sommes en présence d'une *conscience de veille en état d'immersion en soi*. Le corps agit alors dans une sorte "d'irréalité" et cet état, s'il est approfondi, peut parvenir à la déconnexion ou à l'immobilité. Il s'agit d'un "déplacement" du moi vers une présence constante des registres d'évocation, de représentation ou de perception tactile-cénesthésique ; par conséquent, la distance entre le moi et l'objet externe "se rallonge".

Dans le cas opposé, le moi perdu dans le monde externe se déplace vers les registres tactiles kinesthésiques sans critique ni réversibilité sur les actes qu'il réalise. Nous sommes face à un cas de *conscience de veille en état d'altération*, comme c'est le cas de "l'émotion violente". L'importance que recouvre alors l'objet externe est décisive et la distance entre le moi et l'objet perçu se rétrécit.

Chapitre 5. Structures, états et cas non habituels

Nous appelons "non habituels" les comportements qui présentent des anomalies par rapport à des paramètres relatifs à l'individu ou au groupe considéré. Il est évident que si la folie affectait la population entière d'un pays, ou tout un groupe humain, nous ne cesserions pas, simplement par le fait du nombre important de représentants concernés, de considérer ce cas comme faisant partie des comportements "non habituels". En tous cas, nous devrions comparer le comportement de cet ensemble humain avec son comportement dans des situations stables, situations dans lesquelles la réversibilité, le sens critique et le contrôle de ses actes ont des caractéristiques prévisibles. Par ailleurs, il y a des cas "non habituels" qui sont fugaces et d'autres qui semblent s'enraciner et même se déployer au cours du temps. Notre intérêt n'est pas de cataloguer ces conduites sociales du point de vue du droit, de l'économie ou de la psychiatrie. Nous trouverions peut-être davantage de motifs de réflexion sur ces cas dans l'anthropologie ou dans l'histoire.

Si notre intérêt pour les comportements "non habituels" nous conduit dans le domaine personnel, ou tout au plus de l'interpersonnel immédiat, les critères de réversibilité, de sens critique et de contrôle de ses propres actes continuent d'être valables et ce, en relation à l'histoire personnelle ou interpersonnelle. On peut y appliquer également ce qui a été commenté précédemment à propos des cas "non habituels" fugaces et ceux qui semblent s'enraciner et même se déployer dans l'anormalité au fil du temps.

Nous conduirons donc notre étude sur les comportements "non-habituels", hors du terrain de la pathologie, pour nous concentrer au sein de notre psychologie sur deux grands types d'états et de cas, que nous avons appelés la "conscience perturbée" et la "conscience inspirée".

La "conscience perturbée"

Les positions du moi sont diamétrales. Il existe des états altérés qui vont de l'activité quotidienne à l'émotion violente, et des états d'immersion en soi-même qui vont du calme réflexif jusqu'à la déconnexion avec le monde externe. Il y a par ailleurs, d'autres états altérés dans lesquels les représentations s'externalisent de façon projective, si bien qu'elles réalimentent la conscience comme des "perceptions" provenant du monde externe. Signalons aussi d'autres états d'immersion en soi dans lesquels la perception du monde externe s'internalise de façon introjective.

Nous avons entendu et lu des récits ou des rapports très sérieusement contrôlés au sujet des hallucinations dont souffrent ceux qui se sont avancés dans les hautes montagnes, dans les solitudes polaires, dans les déserts ou sur les océans. L'état de fatigue physique, l'anoxie et la soif, l'état psychique du sentiment d'abandon dans la monotonie du silence et de la solitude, les conditions environnementales thermiques extrêmes sont des éléments qui ont provoqué des cas d'altérations hallucinatoires et, beaucoup plus fréquemment, d'altérations illusives ponctuelles.

En ce qui concerne l'immersion en soi introjective, la sensation externe parvient à la conscience mais la représentation correspondante opère de façon déconnectée du contexte

général perceptuel et réalimente la conscience qui interprète et registre le phénomène en tant qu'intériorité "significative", en tant que représentation qui se "dirige" apparemment vers l'intériorité du sujet de façon directe. Prenons un exemple : les lumières colorées des feux d'une grande ville commencent soudain, aux yeux d'un piéton angoissé, à "envoyer" de mystérieux messages codés. Le sujet, à partir de ce moment-là, se considère comme la seule personne en mesure de "recevoir" et de comprendre le sens de ces messages.

Les états altérés projetés et les états d'immersion en soi introjectés correspondent à des altérations transitoires ou permanentes de la conscience de veille, que nous mentionnons ici comme des cas d'emplacements du moi diamétralement opposés. Citons également des états d'altération et d'immersion en soi dans le niveau de sommeil avec images et dans le niveau de demi-sommeil.

Dans *Psychologie III*, nous avons abordé de nombreux cas de perturbations de conscience transitoires.²² Nous avons cité la situation de celui qui projette ses représentations internes et se trouve fortement suggestionné par elles, comme en plein rêve, lorsqu'il est sous l'emprise de la suggestion des images oniriques. Ces hallucinations se produisent aussi sous l'effet d'une forte fièvre, par action chimique (gaz, drogue et alcool), par action mécanique (pirouettes, respiration forcée, pression artérielle), par suppression des sens externes (caisson d'isolation sensorielle) et par suppression des sens internes (apesanteur des cosmonautes).

Nous devons également considérer les perturbations accidentelles quotidiennes. Elles se manifestent au travers de brusques changements d'humeur tels que les accès de colère et les

explosions d'enthousiasme, qui nous permettent plus ou moins d'expérimenter le déplacement du moi vers la périphérie, tandis que la réversibilité chute et que l'état est toujours plus altéré.

Nous observons l'effet contraire lorsqu'un danger inopiné se présente face au sujet qui alors se contracte ou fuit en essayant de mettre de la distance entre lui et l'objet menaçant. Le déplacement du moi se fait dans ce cas vers l'intériorité. En ce sens, nous pouvons observer certaines conduites curieuses chez les enfants qui, en effet, utilisent souvent des jouets monstrueux avec lesquels ils "retiennent" ou "combattent" d'autres monstres à l'affût ou s'approchant dans la nuit. Et quand cette technologie n'apporte pas le résultat escompté, il reste toujours le recours, face à ces terribles menaces, de se cacher sous les couvertures. Dans ces exemples, il est évident que le moi plonge en soi et tombe en introjection.

La "conscience inspirée"

La conscience inspirée est une structure globale, capable d'accéder à des intuitions immédiates de la réalité. Par ailleurs, elle est apte à organiser des ensembles d'expériences et d'expressions, transmises habituellement à travers la philosophie, la science, l'art et la mystique.

Pour rester dans le style de notre développement, nous pourrions nous demander de façon quelque peu scolaire et répondre sur le même ton :

Est-ce que la conscience inspirée est un état d'altération ou un état d'immersion en soi ? Est-ce un état perturbé ? Est-ce une rupture de la normalité ? Est-ce une introjection ou une

projection extrême ? Il est certain que la "conscience inspirée" est plus qu'un état, c'est une structure globale qui passe par différents états et qui peut se manifester dans différents niveaux. La conscience inspirée perturbe le fonctionnement de la conscience habituelle et rompt la mécanique des niveaux. Enfin, elle est davantage qu'une extrême introjection ou qu'une extrême projection car elle se sert des deux en alternance et ce, en regard de son dessein. Celle-ci est manifeste quand la conscience inspirée répond à une intention présente, ou dans certains cas, lorsqu'elle répond à une intention non présente mais qui agit de manière coprésente.

En philosophie, trop peu d'importance a été accordé aux rêves inspireurs et aux inspirations soudaines mais quelques penseurs appliquent l'intuition directe pour appréhender les réalités immédiates de la pensée, sans l'intermédiaire de la pensée déductive ou discursive. Il ne s'agit pas des courants "intuitionnistes" en logique et en mathématiques mais de penseurs qui privilégient l'intuition directe, comme Platon avec *Les Idées*, Descartes avec "la pensée claire et distincte" qui écarte le piège des sens, et Husserl avec ses descriptions des noesis, "dans la suspension du jugement" (époque).²³

Dans l'histoire de la science, on recense quelques exemples d'inspiration fulgurante qui ont permis d'importantes avancées. Le cas le plus connu, bien que sujet à caution, est celui de la fameuse "chute de la pomme" de Newton.²⁴ Même si cela s'est réellement déroulé ainsi, nous devrions reconnaître, quoi qu'il en soit, que l'inspiration subite a été motivée par une recherche lente mais intense, dirigée vers le système cosmique et la gravité des corps. Nous pouvons citer d'autres exemples, comme ce qui est arrivé au chimiste Kekulé.²⁵

Celui-ci a rêvé une nuit de plusieurs serpents entrelacés qui ont été sa source d'inspiration pour développer ses traités sur la chimie organique. Il est certain que sa constante préoccupation de mettre en formules les liens entre les substances avait continué d'agir même dans le niveau de sommeil paradoxal pour emprunter la voie de la représentation allégorique.

On connaît de nombreux exemples de rêves inspirateurs dans l'art. Mary Shelley avait déclaré à ses amis qu'elle sentait cette « ...vide incapacité de pouvoir inventer, ce qui est le plus grand malheur d'un auteur.²⁶ » Mais cette nuit-là, elle vit dans ses rêves l'être horrible qui inspira sa nouvelle *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Il se produisit la même chose pour R.L. Stevenson lorsqu'il entreprit, à partir d'un rêve, son récit fantastique *Le cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde*.²⁷ Dans le domaine des arts, les inspirations de veille des écrivains et des poètes sont bien évidemment les plus connues, mais nous sommes parvenus par d'autres biais à connaître aussi les inspirations des peintres. Kandinsky, dans *Le spirituel dans l'art* décrit la nécessité intérieure qui s'exprime en tant qu'inspiration de l'œuvre artistique.²⁸ Des artistes plasticiens, écrivains, musiciens, danseurs et acteurs ont cherché l'inspiration en essayant de se placer dans des espaces physiques et mentaux non habituels. Les différents styles artistiques qui font écho aux conditions de l'époque ne sont pas simplement des modes ou des façons de générer, de saisir et d'interpréter l'œuvre artistique mais des manières de "se prédisposer" pour recevoir et donner des impacts sensoriels. Cette "disposition" est ce qui module la sensibilité individuelle et collective et par conséquent, elle est le pré-dialogue qui permet d'établir la communication esthétique.²⁹

Il y a dans la mystique de vastes domaines d'inspiration. Précisons que lorsque nous parlons de "mystique" en général, nous faisons référence aux phénomènes psychiques "d'expérience du sacré" dans ses diverses profondeurs et expressions. Il existe une abondante littérature qui relate des rêves³⁰, des "visions" en demi-sommeil³¹ et des intuitions en veille³² de personnages référents dans les religions, les sectes et les groupes mystiques.

Les états anormaux abondent également (dans ce domaine) ainsi que les *cas extraordinaires d'expérience du sacré* que nous pouvons classer comme suit :

L'extase : situations mentales dans lesquelles le sujet reste comme suspendu, plongé à l'intérieur de lui-même, absorbé et ébloui ;

Le ravissement, caractérisé par une agitation émotive et motrice incontrôlable dans laquelle le sujet se sent transporté, emporté hors de lui, vers d'autres paysages du mental, d'autres temps, d'autres espaces ;

Enfin la reconnaissance dans laquelle le sujet croit comprendre le Tout en un instant.

À ce sujet, nous considérons la conscience inspirée dans son expérience du sacré, car la conscience est variable dans sa façon d'être face aux phénomènes extraordinaires, même si par extension, on a aussi attribué ces fonctionnements mentaux aux ravissements du poète ou du musicien, cas dans lesquels "le sacré" peut ne pas être présent.

Nous avons cité des structures de conscience que nous avons appelées "conscience inspirée" et nous avons relevé leur présence dans les vastes domaines que sont la philosophie, la science, l'art et la mystique. Mais la conscience inspirée apparaît aussi dans la vie quotidienne par le biais des intuitions ou des inspirations de la veille, du demi-sommeil ou du sommeil paradoxal. Les exemples d'inspiration du quotidien sont ceux du pressentiment, de l'état amoureux, des compréhensions subites de situations complexes, de la résolution instantanée de problèmes qui perturbaient le sujet depuis longtemps. Ces quelques cas mentionnés ne garantissent cependant pas la justesse, la vérité ou la coïncidence entre le phénomène et l'objet, même si les registres de "certitude" qui accompagnent ces états sont de grande importance.

Phénomènes accidentels et phénomènes recherchés

La conscience peut se structurer sous différentes formes. Ces formes peuvent varier par l'action de stimuli ponctuels (internes et externes) ou sous l'effet de situations complexes qui agissent de façon non désirée, de façon accidentelle. La conscience est "prise"³³ dans une situation dans laquelle la réversibilité et l'autocritique sont pratiquement nulles. Dans le cas qui nous occupe, "l'inspiration" fait irruption dans des mécanismes et des niveaux, agissant parfois de façon moins manifeste comme "tréfonds" de conscience. En outre, l'angoisse, la nausée, le dégoût et d'autres configurations peuvent, elles aussi, surgir subitement, ou bien se maintenir comme tréfonds mental de façon plus ou moins prolongée. Donnons un exemple. Si, accidentellement, je soulève une pierre et découvre le frétillement de minuscules insectes qui se collent peut-être sur ma main, qui m'envahissent, j'expérimente alors une répulsion envers cette vie informe qui

m'assaille. Pareillement, j'ai le registre d'une sourde aversion si je perçois que quelque chose de gluant, humide et tiède avance vers moi. Mais la réaction immédiate va au-delà du réflexe moteur réagissant face au danger. Cela m'implique viscéralement, provoquant un rejet qui peut aboutir à un réflexe de dégoût, de nausée, de salivation excessive et dans le registre extraordinaire de la distance "raccourcie" entre moi et l'objet ou la situation dégoûtante. Ce rétrécissement de l'espace dans la représentation met l'objet dans un type d'existence qui lui permet de "me toucher" ou de "s'introduire" en moi, suscitant depuis mon intracorps la nausée comme rite d'expulsion. Ce "rétrécissement" (de la distance) est en réalité aussi peu fondé que le réflexe de nausée qui lui correspond. C'est pour cela que la relation entre l'objet répugnant et la réponse de nausée prennent des caractéristiques propres, au-delà des objets réels en jeu. Ils se transforment en un rituel dans lequel l'objet et l'acte forment une structure particulière, la structure du dégoût. Cette configuration accidentelle de la conscience se produit également face à un objet moralement ou esthétiquement répugnant, comme c'est parfois le cas dans un récit empli d'ingéniosité artificielle, de jeux de mots, de tiède sensiblerie, écoeurant et chargé de vitalité diffuse. Tout cela finit par provoquer une défense viscérale qui surgit afin d'éviter une "invasion" profonde du corps. Ces structures de conscience engagent mon unité, affectant non seulement les idées, les émotions ou les réactions motrices, mais aussi ma totalité somatique.

Je crois opportun de faire ici une petite digression. On peut envisager des configurations de conscience avancée dans lesquelles tout type de violence provoquerait de la répugnance avec les corrélats somatiques correspondants. Une telle

structuration de conscience non violente pourrait parvenir à s'installer dans les sociétés et serait une conquête culturelle profonde. Cela irait au-delà des idées et des émotions qui se manifestent timidement dans les sociétés actuelles, pour commencer à faire partie de la trame psychosomatique et psychosociale de l'être humain.

Revenons à notre sujet. Nous avons reconnu des structures de conscience qui se configurent accidentellement ; nous avons également observé des configurations qui répondent aux désirs ou à l'intention de celui qui se met dans une situation mentale particulière pour faire surgir le phénomène. Évidemment, de telles choses fonctionnent parfois mais pas systématiquement, comme c'est le cas avec le désir d'inspiration artistique ou le fait de tomber amoureux. La conscience inspirée, ou plutôt la conscience disposée à parvenir à l'inspiration, est ostensible dans la philosophie, la science, l'art, mais également dans la vie quotidienne. Nous en avons des exemples variés et suggestifs.

Cependant, c'est tout particulièrement dans la mystique que la quête d'inspiration a donné lieu à des pratiques et à des systèmes psychologiques qui ont eu, et ont encore, des niveaux de développement inégaux.

Nous reconnaissons ainsi les techniques de "transe"³⁴ comme appartenant à l'archéologie de l'inspiration mystique. Nous trouvons la transe dans les formes les plus anciennes de la magie et de la religion. Pour la provoquer, les peuples avaient recours à la préparation de boissons³⁵ à base de végétaux plus ou moins toxiques et à l'aspiration de fumées et de vapeurs.³⁶ D'autres techniques plus élaborées, dans le sens où elles

permettaient au sujet de contrôler et de faire progresser son expérience mystique, se sont développées avec le temps. Les danses rituelles, les cérémonies répétitives et épuisantes, les jeûnes, les oraisons, les exercices de concentration et de méditation ont connu une évolution considérable.

Le déplacement du moi – La suspension du moi

La Sibylle de Cumes, ne voulant être saisie de la terrible inspiration, se désespérait, se contorsionnait et criait : « Il arrive, le Dieu, il arrive ! » Le Dieu Apollon était bien aise de descendre de son bois sacré jusqu'à l'ancre profond où il s'emparait de la prophétesse.³⁷

Dans ce cas et dans différentes cultures, l'entrée en transe a lieu par l'intériorisation du moi et par une exaltation émotive dans laquelle l'image d'un dieu, d'une force ou d'un esprit, qui prend et supprime la personnalité humaine, est coprésente. Dans les cas de transe, le sujet se met à disposition de cette inspiration qui lui permet de capter des réalités et d'exercer des pouvoirs inconnus de lui dans la vie quotidienne.³⁸ Cependant, nous voyons souvent que le sujet oppose des résistances, allant même jusqu'à lutter avec l'esprit ou le dieu pour éviter le ravissement, dans des convulsions qui rappellent l'épilepsie. Néanmoins, cela fait partie d'un rituel affirmant le pouvoir de l'entité qui remplace la volonté normale.³⁹

En Amérique Centrale, le culte du vaudou haïtien⁴⁰ nous permet de comprendre des techniques de transe réalisées par des danses et renforcées par des potions à base de poisson toxique⁴¹. Au Brésil, la Macumba⁴² nous montre d'autres variantes mystiques de transe obtenue par le biais de danses accompagnées de boisson alcoolisée et de prise de tabac.

Les cas de transe ne sont pas tous aussi spectaculaires que ceux que nous venons de citer. Quelques techniques indiennes, celles des "yantras", permettent d'arriver à la transe par l'intériorisation de triangles de plus en plus petits disposés en une figure géométrique complexe qui s'achève parfois en un point central. Par la technique des "mantras", par répétition d'un son profond proféré par le sujet, on parvient également à l'immersion en soi. De nombreux pratiquants occidentaux n'ont aucun succès dans ces contemplations visuelles ou auditives, parce qu'ils ne se sont pas préparés affectivement et se contentent de répéter des figures ou des sons sans les intérioriser avec la force émotive ou dévotionnelle nécessaire pour que la représentation cénesthésique accompagne le resserrement de l'attention. Ces exercices sont répétés autant de fois que nécessaire, jusqu'à ce que le pratiquant expérimente la substitution de sa personnalité et que l'inspiration se réalise pleinement.

Le déplacement du moi et la substitution par d'autres entités peuvent être vérifiés dans les cultes mentionnés et même dans les courants spirites les plus récents. Dans ceux-ci, le "médium" en transe est saisi par une entité spirituelle qui se substitue à sa personnalité habituelle.

Dans la transe hypnotique, il se produit des phénomènes assez semblables : le sujet intériorise profondément les suggestions de l'opérateur, amenant la représentation de la voix au "lieu" occupé normalement par le moi habituel. Bien sûr, pour être "pris" par l'opérateur, le sujet doit se mettre dans un état réceptif de "foi" et suivre sans douter les instructions reçues.⁴³ Ce point révèle une caractéristique importante de la conscience. Tandis que se réalise une opération de veille

attentive, des rêveries apparaissent qui passent parfois inaperçues et qui finissent parfois par dévier la direction des actes mentaux en cours. Le champ de coprésence agit toujours, même si les objets de conscience présents sont seuls manifestes dans le focus attentionnel. L'énorme quantité d'actes automatiques réalisés en veille témoigne de cette aptitude de la conscience à réaliser différents travaux simultanément. Certes, la dissociation peut atteindre des niveaux pathologiques mais elle peut aussi se manifester avec force dans presque tous les phénomènes d'inspiration. En outre, le déplacement du moi peut ne pas être complet dans la transe du spiritisme ou de l'hypnose, comme on en voit un exemple dans ce qu'on appelle "l'écriture automatique" qui s'effectue sans difficultés, même si l'attention du sujet est dirigée alors sur une conversation ou sur d'autres activités. Nous trouvons fréquemment cette dissociation dans la "cryptographie", dans laquelle la main dessine tandis que le sujet est engagé de manière très concentrée dans une conversation téléphonique.

En avançant dans l'immersion en soi, on peut arriver à un point dans lequel les automatismes sont dépassés, et il ne s'agit plus alors de déplacements ni de substitutions du moi. Un bon exemple en est la pratique de "la prière du cœur" réalisée par les moines orthodoxes du Mont Athos.⁴⁴ La recommandation d'Évagre Le Pontique s'avère très appropriée pour éluder les représentations, du moins celles des sens externes : « n' imagine pas la divinité en toi quand tu pries, ne permets pas que ton intelligence accepte l'impression d'une quelconque forme ; reste immatériel et tu comprendras. »⁴⁵ En substance, l'oraison fonctionne ainsi : le pratiquant, en retraite silencieuse, se concentre sur son cœur ; adoptant une phrase courte, il inhale doucement de l'air qu'il apporte à son

cœur avec cette phrase. Quand il est au bout de l'aspiration, il "pressionne" pour qu'elle pénètre plus à l'intérieur. Il exhale ensuite tout doucement l'air vicié sans cesser de porter attention à son cœur. Cette pratique était répétée par les moines plusieurs fois par jour jusqu'à ce qu'apparaissent certains indicateurs de progrès comme "l'illumination" (de l'espace de représentation). Pour être précis, nous devons admettre le passage par l'état de transe à un certain moment des répétitions des prières utilisées. Le passage par la transe n'est pas très différent de celui qui a lieu dans les travaux avec les yantras ou les mantras, mais comme dans la pratique de "la prière du cœur", il n'y a pas l'intention d'être "pris" par des entités qui remplacent la propre personnalité, le pratiquant finit par dépasser la transe et "suspendre" l'activité du moi. En ce sens, dans les pratiques du Yoga, on peut également passer par différents types et niveaux de transe, mais on doit tenir compte de ce que nous dit Patanjali dans le *Sutra II* du *Livre I* : « le Yoga aspire à la libération des perturbations du mental. »⁴⁶ La direction menée par ce système de pratiques va vers le dépassement du moi habituel, des transes et des dissociations. Dans l'état avancé d'immersion en soi, hors de toute transe et en pleine veille, il peut se produire cette "suspension du moi", de laquelle nous avons suffisamment d'indicateurs. Il est évident que depuis le début de sa pratique, le sujet s'oriente vers la disparition de ses "bruits" de conscience en amortissant les perceptions externes, les représentations, les souvenirs et les expectatives. Certaines pratiques du Yoga permettent de tranquilliser le mental et de placer le moi en état de suspension durant un bref instant.⁴⁷

L'accès aux niveaux profonds

La substitution du moi par une force, un esprit, un dieu ou la personnalité d'un envoûteur ou d'un hypnotiseur a été chose courante dans l'histoire. Le fait de suspendre le moi en évitant toute substitution est également bien connu, quoique moins courant, notamment dans un certain type de yoga et dans quelques pratiques mystiques avancées. Cela dit, si quelqu'un pouvait suspendre et ensuite faire disparaître le moi, il perdrait tout contrôle structurel de la temporalité et de la spatialité de ses processus mentaux. Il se retrouverait dans une situation antérieure à celle de l'apprentissage de ses premiers pas dans la petite enfance. Ses mécanismes de conscience ne seraient plus en communication ni coordonnés. Il ne pourrait faire appel à sa mémoire. Il ne pourrait se mettre en relation avec le monde ni ne pourrait avancer dans son apprentissage. Nous ne serions pas simplement en présence d'un moi dissocié sous certains aspects, comme c'est le cas dans certains dérèglements mentaux, mais nous serions face à quelqu'un dans un état semblable au sommeil végétatif. Par conséquent, ces sottises relatives à "la suppression du moi" ou à "la suppression de l'ego" ne sont pas possibles dans la vie quotidienne. Il est toutefois possible de parvenir à la situation mentale de suppression du moi, non pas dans la vie quotidienne mais dans des conditions déterminées qui partent de la suspension du moi.

L'entrée dans les états profonds se produit depuis la suspension du moi. Depuis cette suspension, des registres significatifs de "conscience lucide" et de compréhension de ses propres limitations mentales se produisent, ce qui constitue déjà une grande avancée. Dans ce passage, on doit tenir compte de certaines conditions incontournables :

- 1 Que le pratiquant ait très clairement défini son Dessein, ce qu'il désire obtenir comme objectif final de son travail.
- 2 Qu'il dispose d'énergie psychophysique en quantité suffisante pour maintenir son attention immergée en soi et concentrée sur la suspension du moi.
- 3 Qu'il puisse continuer sans solution de continuité dans l'approfondissement de l'état de suspension jusqu'à ce que les références spatio-temporelles disparaissent.

Le Dessein correspond à la direction de tout le processus mais sans que cela occupe tout le centre attentionnel. C'est-à-dire que le Dessein doit être gravé avec suffisamment de charge affective pour opérer de façon coprésente tandis que l'attention est occupée dans la suspension du moi et dans les pas suivants. Cette préparation conditionne tout le travail postérieur. Quant à l'énergie psychophysique nécessaire pour le maintien de l'attention dans un niveau intéressant de concentration, la principale impulsion provient de l'intérêt qui fait partie du Dessein. Si l'on constate un manque de puissance ou de permanence, il faudra réviser la préparation qui a été faite du Dessein. On a besoin d'une conscience dénuée de fatigue et d'une éducation minimale à la concentration attentionnelle sur un seul objet. Continuer dans l'approfondissement de la suspension jusqu'à parvenir au registre de "vide" signifie que rien ne doit apparaître comme représentation, ni comme registre de sensations internes. Il ne peut, ni ne doit y avoir de registre de cette situation mentale. La position ou les incommodités du corps déclencheront des impulsions qui produiront le retour à la situation mentale de suspension ou à la veille habituelle.

On ne peut rien dire de ce "vide". Des significations inspiratrices et des sens profonds, qui sont au-delà des mécanismes et des configurations de conscience, remontent depuis le moi quand celui-ci reprend son travail normal de veille. Nous parlons de "traductions" d'impulsions profondes, impulsions qui arrivent à mon intracorps durant le sommeil profond, ou d'impulsions qui parviennent à ma conscience dans un type de perception différente de celles connues au moment du "retour" à la veille normale. Nous ne pouvons pas parler de ce monde parce que nous n'avons pas de registre durant l'élimination du moi ; nous disposons seulement des "réminiscences" de ce monde, ainsi que Platon nous le commente dans ses mythes.

Annexes à Psychologie I*

Les bases physiologiques du psychisme

1. Sens

Les sens constituent les limites du système neuro-endocrinien aptes à envoyer les signaux d'information depuis le milieu externe et interne aux centres de traitement, de coordination et de réponse. La spécialisation d'information est réalisée par des cellules (ou groupes de cellules) qui transforment l'énergie de l'environnement et qui ont la propriété de transformer des impulsions hétérogènes provenant du milieu extérieur à elles-mêmes en impulsions homogènes communes à tout type de sens. La forme d'énergie qui arrive aux récepteurs est variée : mécanique (pression ou contact), électromagnétique (lumière ou chaleur), chimique (odeur, saveur, taux d'anhydride carbonique et d'oxygène dans le sang). Ces formes d'énergie hétérogène subissent déjà dans chaque récepteur sensoriel un premier traitement, se transforment en impulsions nerveuses et arrivent aux centres d'informations sous forme de "bits" ("bits" = signaux qui diffèrent entre eux

* Ndt : *Rappel : Ces notes ont été réalisées et ajoutées à Psychologie I à la fin de l'année 1975.*

du point de vue de la fréquence du signal). Les cellules réceptrices sont nombreuses dans leur type et activité transformatrice. On en connaît pour l'instant environ trente types différents qui se structurent de façon particulière pour former ce que l'on appelle "les sens".

Les variables énergétiques de l'environnement sont, toutefois, beaucoup plus nombreuses que la quantité de sens aptes à les recueillir. Par exemple dans le cas de la vue : elle reçoit seulement 1/70^e du spectre électromagnétique accepté et reconnu en tant que lumière visible. On voit ici comment les récepteurs sont des spécialisations de détection restreinte des phénomènes et, par conséquent, on constate qu'il reste d'énormes franges de silence pour l'équipement de la perception. Nous admettons six autres cas (audition, odorat, goût, toucher, kinesthésie et cénesthésie) desquels résultent, si l'on additionne les insuffisances de chaque sens, d'énormes plages de silence perceptuel. Il importe de prendre en considération les récepteurs selon la distance de la source émettrice (téléreception, extéroception, intéroception, etc.) selon la distribution (répartition) des récepteurs dans le corps, selon les voies sensorielles par lesquelles se déplacent les impulsions homogènes et, enfin, selon les centres de traitement et de coordination où ces impulsions homogènes arrivent. Là, ils se différencient de nouveau et de cette différenciation résulte le "vécu informatif", qui permet à l'appareil de faire des distinctions perceptuelles pour travailler ensuite avec des structures d'interprétation et des structures de réponses adaptées à la "portion" du monde détectée. Nous appellerons "frange perceptible" la forme particulière d'énergie à laquelle le récepteur est sensible. Par exemple, le stimulus propre aux cellules réceptrices de l'œil est la lumière. La pression est

captée spécifiquement par un autre type de récepteurs, mais la pression sur le globe oculaire stimule aussi les récepteurs lumineux. Il résulte de ce fait qu'il existe des franges spécifiques pour chaque type de récepteur, et d'autres non spécifiques qui, dans certaines conditions, peuvent augmenter ou réduire leurs seuils de façon considérable. De plus, il est nécessaire de faire la distinction entre la frange (relative à la qualité du phénomène) et les seuils (relatifs à la quantité ou l'intensité du phénomène). Ces seuils travaillent avec des captations minimales et des variables de tolérance maximales.

Pour chaque sens, nous suivrons l'organisation thématique suivante :

Organe : brève description anatomique et physiologique de l'organe ou des récepteurs selon le cas.

Mécanique : description, de façon simplifiée, des modes opératoires possibles des récepteurs pour transformer l'énergie provenant du milieu en impulsion nerveuse.

Voie nerveuse et localisation : on indique brièvement le chemin parcouru par ces impulsions jusqu'au point de destination dans la zone correspondante du cortex.

Ceci sera valable pour les sens externes. De petites variations seront faites dans l'exposé à propos des sens internes (kinesthésie et cénesthésie) du fait de leurs particularités.

La vue

Organe. Les yeux sont des organes complexes sensibles à la lumière. Du fait de leur emplacement, ils permettent à l'être humain de disposer d'une vision tridimensionnelle des objets. La vision tridimensionnelle est intégrée à un système d'inter-

prétation perceptuelle beaucoup plus complexe que l'organe lui-même. Équipés de muscles droits et obliques, ils possèdent une amplitude de mouvement inférieure à 180°. Depuis longtemps, on décrit l'œil allégoriquement comme un appareil photo : un système de "lentilles" (cornée et cristallin) fait la mise au point des images sur une couche photosensible (rétine) située au fond de l'œil ; les paupières et l'iris contribuent à la protection du système et à la régulation (au moyen d'un diaphragme pour le second) de l'intensité lumineuse reçue par les récepteurs.

Mécanique. On admet que la rétine est une mince pellicule composée de différentes couches de cellules nerveuses. La lumière passe à travers celles-ci et parvient aux récepteurs photosensibles. Ceux-ci ont été regroupés en deux catégories : a) les corps épais ou "cônes", concentrés sur tout le centre de la rétine (fovéa), qui donneraient des informations sur la couleur, travaillant mieux en pleine lumière, et b) les corps fins appelés "bâtonnets" concentrés majoritairement sur la périphérie de la rétine, plus nombreux que les cônes et sensibles à la pénombre, qui donneraient des informations sur la luminosité. Les cônes et les bâtonnets contiennent des pigments qui, en absorbant différents types de lumière, seraient altérés dans leur structure moléculaire. Cette altération serait en relation avec l'impulsion nerveuse envoyée au cerveau.

Voie nerveuse et localisation. Une fois l'impulsion externe transformée en impulsion nerveuse, elle voyage au travers du nerf optique et passe, après plusieurs étapes intermédiaires, au cortex occipital des deux hémisphères cérébraux.

L'ouïe

Organe. Les ondes sonores, en pénétrant par les conduits de l'oreille externe, frappent la membrane du tympan qui retransmet ces vibrations aux trois osselets situés dans l'oreille moyenne. Ceux-ci, en travaillant comme un levier, amplifient de dix à quinze fois les vibrations reçues et les retransmettent aux liquides de la cochlée. Là, elles sont transformées en impulsions nerveuses (oreille interne).

Mécanique. La cochlée (ou limaçon) est divisée intérieurement et en longueur par deux membranes, formant ainsi 3 tunnels (ou échelles) contenant des liquides différents. La vibration, transmise sous forme de pressions de différentes intensités par les osselets, en provoquant différentes flexions sur ces membranes, active les cellules réceptrices (cellules ciliées) situées sur l'une des membranes (dite basilaire). Cette activation serait à l'origine de différences de potentiels électriques et de la stimulation des terminaisons nerveuses qui conduisent les impulsions à la localisation cérébrale de l'audition.

Voie nerveuse et localisation. Les terminaisons des fibres nerveuses, réparties sur la membrane basilaire, forment la branche auditive du nerf auditif qui conduit les impulsions nerveuses à la partie supérieure du lobe temporal, en passant par des étapes intermédiaires, dont le bulbe rachidien et le thalamus.

L'odorat

Organe. La membrane olfactive, d'environ 5 cm² de superficie, se trouve dans la partie supérieure de la cavité nasale. Les molécules productrices d'odeurs sont transportées par l'air qui arrive par les fosses nasales ou par le pharynx, en se

dissolvant dans les sécrétions des cellules de soutien de la membrane. Dix à vingt millions de récepteurs, chacun étant un neurone, sont répartis dans ces cellules.

Mécanique. Les neurones récepteurs se terminent dans la partie superficielle de la muqueuse avec des terminaisons étendues (bâtonnets olfactifs) depuis lesquels ils projettent des cils de quelques deux microns de long. On ne connaît pas la manière dont réagissent les récepteurs avec les molécules odorantes, bien que de nombreuses hypothèses existent. L'impulsion nerveuse générée est transmise par les récepteurs qui se terminent dans le bulbe olfactif situé au-dessus de chaque fosse nasale.

Voie nerveuse et localisation. Dans chacun des bulbes olfactifs, les terminaisons des neurones forment des glomérules d'où sortent trois faisceaux de fibres nerveuses qui aboutissent respectivement dans le bulbe olfactif opposé, dans le système limbique et dans l'aire olfactive du cortex limbique (allocortex).

Le goût

Organe. Les organes du goût (ou bourgeons gustatifs) sont des corpuscules formés de cellules de soutien et de cellules ciliaires (récepteurs). Ils sont concentrés sur toute la paroi des papilles gustatives sur la superficie dorsale de la langue.

Mécanique. Les récepteurs du goût (cellules ciliaires) sont des chimiorécepteurs qui répondent aux substances dissoutes dans les liquides de la bouche. On ne sait pas comment les molécules réceptrices interagissent avec les molécules en solution pour produire l'impulsion nerveuse, bien que des

hypothèses aient été émises. Quatre sensations gustatives sont ressenties sur différentes zones de la langue. Salé et doux sur la pointe, acide sur les bords et amer sur la partie arrière. Les bourgeons gustatifs de chaque aire paraissent semblables du point de vue de leur structure cellulaire mais certains d'entre eux, selon la zone où on les trouve, répondraient uniquement aux stimuli amers, d'autres aux salés, etc.

Voie nerveuse et localisation. Les impulsions nerveuses partent des bourgeons gustatifs à travers trois voies nerveuses qui passent par le bulbe rachidien et le thalamus et arrivent à l'aire de projection gustative du cortex cérébral au pied du sillon post-rolandique.

Le toucher

Organe. Les récepteurs de ce sens sont répartis dans les différentes couches de la peau. Leur concentration est plus forte dans certaines zones du corps et moindre dans d'autres, déterminant ainsi différents degrés de sensibilité. Ces récepteurs sont des spécialisations nerveuses qui seraient habilitées de manière différenciée pour distinguer les variations de température, de pression, de contact et de douleur.

Mécanique. La variation des stimuli s'accompagne d'une variation de la fréquence des impulsions nerveuses que les récepteurs envoient en continu à travers les fibres nerveuses. Ces variations de la fréquence des impulsions résultent d'un processus électrochimique déclenché par le stimulus, phénomène peu élucidé à ce jour.

Voie nerveuse et localisation. Les fibres proviennent des récepteurs, elles montent par les faisceaux médullaires jusqu'au

thalamus et, de là, jusqu'au cortex sensitif somatique (sillon post-rolandique).

La kinesthésie

Organe. Le sens kinesthésique détecte les postures et les mouvements corporels au moyen de récepteurs spécialisés qui seraient capables de différencier les variations de tonus musculaire (fuseaux musculaires), de position articulaire (corpuscules articulaires), de tension des tendons et de l'accélération linéaire et angulaire de la tête et du corps, ainsi que les phénomènes produits par la gravité (récepteurs logés dans les canaux semi-circulaires, le saccule et l'utricule de l'oreille interne).

Mécanique. En produisant ou en supprimant un mouvement, les récepteurs (propriocepteurs) enregistrent des variations dans leur tonus. Par le biais d'un obscur système électro-chimique, ils transforment le stimulus primaire en variation d'impulsions conduites en tant qu'information.

Voie nerveuse et localisation. Les nerfs sensitifs transmettent les impulsions par voie spinale jusqu'au cerveau et au cortex : quelques ramifications nerveuses vont à la couche sensitive et d'autres à l'aire de localisation motrice du cortex cérébral.

La cénesthésie

Mécanique. Certaines variations du milieu interne sont recueillies par un ensemble de récepteurs nerveux appelés "intérocepteurs". L'information psychique qu'ils fournissent est normalement enregistrée en subissant des distorsions (déformation et traduction des impulsions). Ces corpuscules (récepteurs) sont ensuite en relation avec des points de

coordination végétative automatique (hypothalamus, thalamus et bulbe rachidien), qui interviennent principalement dans les ajustements respiratoires, cardiovasculaires, thermiques et qui incitent le corps à satisfaire en général ses nécessités via des traductions de "faim" (variation du taux de glucose sanguin dans les artères et les veines), de "soif" (pression osmotique du plasma) et de "douleur". La douleur viscérale, telle que la douleur somatique profonde, amorce la contraction réflexe des muscles squelettiques proches et ces contractions à leur tour génèrent la douleur, créant ainsi un cercle vicieux. Par ailleurs, il est fréquent que l'excitation d'un viscère produise de la douleur, non dans celui-ci mais dans une autre partie de la structure qui peut en être éloignée. Cette douleur "rapportée" a de nombreuses variantes ou formes d'irradiations. Les variations dans l'économie du sexe sont aussi enregistrées de façon cénesthésique.

Voie nerveuse et localisation. Les fibres nerveuses sensibles atteignent le système nerveux central par les voies sympathiques et parasympathiques. La zone corticale de réception englobe pratiquement tout l'archicortex (cortex limbique) et une partie du paléocortex, en maintenant les connexions spécialisées avec d'autres aires. La théorie de la convergence essaie d'expliquer le cas cité précédemment de la "douleur rapportée" : il existe une convergence des fibres afférentes viscérales et somatiques qui agissent sur les mêmes neurones spinothalamiques. Dans la mesure où la douleur somatique est plus commune et s'est "inscrite" dans la voie citée, les impulsions provenant des aires viscérales sont "projetées" sur les aires somatiques. En synthèse, il s'agit d'une erreur d'interprétation du signal.

2. Mémoire

Dans le domaine de la mémoire, la recherche en physiologie a fait d'importantes avancées mais les expérimentations ne coïncident pas totalement pour l'instant (année 1975). On ne peut donc pas présenter un panorama satisfaisant pour accompagner les explications psychologiques. On peut mentionner comme étant significatifs les résultats obtenus à l'aide de l'électroencéphalographe, par l'application d'électrodes sur le cerveau, par les observations faites sur l'hippocampe et par les travaux en réflexologie. Mais la nature même de la réminiscence stable n'est toujours pas révélée. Les progrès dans le domaine de la génétique sont plus importants, notamment la découverte de la participation de l'ADN. Dans la mémoire génétique, on recherche actuellement certains acides aminés basiques qui interviennent dans le phénomène. À grands traits et selon l'état actuel des recherches, nous pouvons établir une classification de la mémoire : la mémoire héréditaire ou génétique (par transmission de caractères de la même espèce, de géniteurs à descendants) et la mémoire individuelle ou acquise. Pour le premier type, en plus de maintenir les individus à l'intérieur de la même espèce, le code génétique régule les changements organiques des différentes étapes de la vie des individus. La mémoire acquise, elle, s'ordonne au fil du temps sur différentes couches de profondeur : une ancienne, une plus récente et une autre immédiate. On ne peut ajouter beaucoup plus, sinon que sa localisation cérébrale n'est pas précise.

Frangé. La frange d'enregistrement est identique à celle des sens (au changement de tonus sensoriel, une information est enregistrée) et à celle de l'activité de la conscience dans ses

différents niveaux. On admet que tout ce qui arrive à la conscience (ou tout ce que celle-ci produit) est mémorisé bien que tout ne puisse pas être évoqué. Théoriquement, c'est seulement dans le cas du sommeil profond passif (sans image) avec un minimum de cénesthésie, qu'il n'y aurait pas d'enregistrement.

Localisations nerveuses. Il n'y aurait pas de localisation précise mais plutôt une localisation diffuse dans tout le système nerveux, pour lequel il est fait mention de niveaux "bas" et "haut" de localisation d'empreintes mnésiques. Pour les premiers, il s'agit de la moelle épinière et du système limbique et pour les seconds, des aires associatives du cortex : zone frontale, temporale et pariéto-occipitale. La stimulation des aires temporales permet de conclure que les souvenirs ne sont pas stockés là, mais que dans ce lobe fonctionnent des "clés" de libération de la mémoire située dans n'importe quelle partie du système nerveux, travaillant normalement par similitude entre souvenir et impulsion sensorielle, ou mouvement de pensée. Par ailleurs, les aires du langage, de la vue et de l'écriture procèderaient à un enregistrement spécifique en même temps qu'à un travail spécifique. On aurait prouvé, de façon expérimentale, le caractère indispensable du cortex pour la mémoire et l'importance de l'hippocampe pour "l'enregistrement". On sait que lorsqu'un hémisphère (celui qui garde les empreintes) est endommagé, l'autre régénère la mémoire bien que de façon incomplète. Ainsi, on suppose que la mémoire est diffuse et diffusée par l'encéphale et le tronc cérébral.

Niveaux de mémoire

En fonction de l'information héritée, il peut y avoir un niveau de mémoire génétique et en fonction de l'information acquise, il y a une mémoire acquise qui, à son tour, a trois niveaux selon le moment d'enregistrement et la durée de celui-ci : la mémoire immédiate, la mémoire récente et la mémoire lointaine. Les chromosomes constituent la base biochimique de l'hérédité, ils transmettent les caractères génétiques des géniteurs à leurs descendants par le biais de vingt-deux acides aminés basiques, responsables du "code génétique". Contrairement à la mémoire récente, la mémoire immédiate est susceptible d'être perdue facilement. La mémoire ancienne résiste à d'importants dommages du cerveau. On a observé lors d'expériences réalisées avec un électroencéphalo-graphe que l'hippocampe est impliqué dans la mémoire récente, l'hypothalamus dans le maintien et la rétention de la mémoire et les tissus de l'hippocampe des lobes temporaux dans la mémoire durable. Par ailleurs, la thérapie clinique rapporte des cas d'amnésie, tels que l'amnésie antérograde (oubli de ce qui suit un "choc"), rétrograde (avant le "choc") et rétroantérograde, leur combinaison (oubli avant, durant et après le "choc"). Dans tous les cas, la mémoire lointaine est difficilement affectée, du moins dans ses grandes lignes. La récupération de la mémoire est graduelle, des images isolées reviennent d'abord, puis elles se complètent jusqu'à ce qu'apparaissent finalement avec permanence les actes de reconnaissance. On ignore totalement la nature de l'engramme stable mais sa résistance à l'électrochoc et à la commotion fait présumer qu'il s'agirait à la base d'un changement biochimique dans le noyau de la cellule, dans l'ARN. L'usage de drogues facilitant la remémoration ou l'enregistrement, comme la caféine, la nicotine et les

amphétamines, ou inhibant la mémoire comme la puromine, démontre l'altération chimique. Enfin, l'électroencéphalogramme montre les ondes électriques du travail cellulaire, mettant en évidence la base électrochimique du phénomène.

Mécanismes de mémoire

Certaines connexions neuronales expliqueraient les niveaux immédiats et récents par la réverbération : le renforcement de l'enregistrement, l'association latérale et l'oubli. Les axones descendants des cellules pyramidales supérieures émettent des prolongements collatéraux (les collatérales) qui réalimentent les dendrites originelles avec des neurones d'association. De plus, les collatérales récurrentes sont connectées à des neurones voisins qui associent une autre information et à un neurone inhibiteur qui retourne au neurone originel. Ces fibres profondes reçoivent des fibres thalamiques spécifiques et non spécifiques, qui aboutissent dans la première et dans la quatrième couche du cortex.

Il y a des indices de la participation de l'hippocampe dans la mémoire récente et dans le codage en mémoire. Il pourrait en effet s'y produire une "collecte" qui serait distribuée par la connexion anatomique du circuit fermé comprenant le thalamus et l'amygdale et les aires frontales du cortex. L'information pourrait suivre ici une distribution corticale et arriver à son stockage définitif, en tenant compte que le lobe frontal est considéré comme important pour les tâches d'abstraction et également en lien avec la conduite émotive. Il y aurait ainsi un "collecteur", des "distributeurs" et un "stockeur" de l'information. De son côté, le thalamus est relié à la formation réticulaire. Par cette formation passent des voies non spécifiques et spécifiques (ou voies classiques) qui

amènent l'information pour sa diffusion dans le cortex. Ceci serait le circuit sensoriel direct – ou mémoire – qui serait étroitement lié aux niveaux de travail du système nerveux, ce qui pourrait expliquer la meilleure qualité de l'enregistrement en mémoire en niveau de veille. La diffusion qui pourrait s'effectuer au travers du thalamus (système réticulaire activateur) serait une voie indirecte de base limbique, qui donnerait le substrat émotif de toute activité mnésique. L'hypothèse sur la diffusion spécifique que ferait la substance réticulée expliquerait une distribution très variée des stimuli. L'interconnexion entre les lobes expliquerait les combinaisons qu'il est possible d'effectuer (par exemple entre le lobe frontal et les lobes occipital et temporal. Dans le temporal, le toucher et la vue sont en relation. Le phénomène de stéréognosie serait donc basé sur un type de remémoration en même temps que sur la traduction d'impulsions). L'encodage et la discrimination des données constituent un point problématique : est-ce qu'une image arrive à la mémoire ou est-ce que celle-ci se forme là et est alors enregistrée ? Actuellement, il est difficile de répondre à cette question. Le "circuit interne" fait qu'on pense et qu'on se souvient de ses propres pensées ou qu'on se souvient d'images de rêves et de rêveries. Ces impulsions auraient leur origine dans le néocortex, par exemple, et elles se mettraient en relation avec les autres aires corticales par transmission des axones (substance blanche). Le thalamus et la substance réticulée pourraient également intervenir. Comme on le verra plus loin (niveaux de conscience), la participation de la substance réticulée est fondamentale pour activer et maintenir le niveau de veille, indispensable à l'apprentissage complexe.

La réversibilité de la mémoire

Quant à la réversibilité des mécanismes, les choses ne sont pas très claires, mais ce qui est certain, c'est la nécessité du niveau de veille : il y a ici une synchronisation entre le haut degré de perception externe, qui diminue en allant vers le sommeil (dans lequel augmente la perception interne avec l'imagination transformant les impulsions) et des données de mémoires spontanées et involontaires. C'est ainsi que l'évocation ne peut se faire qu'en veille. On pourrait supposer qu'en arrivant à son point de stockage, une donnée serait enregistrée et provoquerait en même temps un souvenir, ce qui expliquerait la reconnaissance automatique (le fait de reconnaître subitement tous les objets habituels, par conditionnement progressif). L'évocation, en dernier lieu, travaillerait par "voies préférentielles", c'est-à-dire celles par lesquelles l'empreinte s'effectue.

Mémoire et apprentissage

On sait que la moelle épinière suffit pour des apprentissages simples, mais pour les plus complexes, c'est la zone subcorticale qui agit, et pour de grandes aires de stockages, le cortex. L'apprentissage est compris comme un conditionnement dans le sens où, dans certaines conditions répétitives, l'animal ou l'homme répond comme on lui a montré ou comme il a été conditionné. Avec l'homme, ce n'est pas si simple du fait de la complexité de ses mécanismes de jugement et de compréhension, mais dans tous les cas, apprendre quelque chose exige une répétition d'empreinte mnésique pour qu'elle puisse surgir comme réponse. Dans les processus de mémoire et d'apprentissage, on distingue différents cas, comme le décodage de signaux pour retenir le concept, ou bien l'association avec des images similaires, contiguës ou contrastées, ou encore le simple réflexe moteur répété et associé à d'autres,

ces formes admettant de nombreuses combinaisons. La mécanique de base est : mettre en relation un réflexe inconditionné (la faim par ex.) avec un stimulus conditionnant (la lumière, par ex.) si bien qu'en établissant une relation avec un stimulus artificiel, il y a une réponse conditionnée. La brièveté ou la répétition du conditionnement, l'insistance qui mène à la saturation ou au blocage, sont importants dans ce simple travail qui peut devenir plus complexe. Quand les réflexes sont dirigés vers quelque chose de spécifique, on parle de "réflexes discriminants" ; quand on conditionne une réponse rapide, on parle de "réflexe immédiat" ; quand on est face à une réponse lente, on parle de "réflexe retardé".

On sait qu'il y a une plus grande effectivité dans le conditionnement quand il y a une récompense ou une alternative de type récompense-punition ou agréable-désagréable. Il y a un "réflexe élusif" qui conduit à éviter les situations désagréables et un état d'alerte ou de vigilance qui peut être considéré comme un "réflexe d'orientation". Quand le conditionnement va dans le sens non seulement d'une réponse mais aussi dans celui d'une action dans le monde, on parle de "réflexe opérant". En général, l'accoutumance et les stimuli contradictoires diminuent la réponse réflexe. Au départ, on a pensé que pour les réflexes, la base corticale était concernée mais on a vu par la suite que la grande base de structure subcorticale, thalamique et subthalamique (observations par électroencéphalogrammes) agissait.

Les expériences avec les électroencéphalographes ont également montré que face à la présence d'un objet inconnu, il y avait détection de réponses évoquées secondaires. Cela a permis de conclure avec évidence à l'activité constante

et structurante de la conscience également pour la mémoire. La relation entre apprentissage et veille est fondamentale pour les enregistrements complexes mais variables en ce qui concerne les autres aspects. Par exemple, un souvenir soudain peut réveiller celui qui dort. Autre exemple : un stimulus, qui serait automatiquement reconnu en veille, ne l'est pas en demi-sommeil. Les données sensorielles brusques peuvent réveiller la personne qui dort, mais la disparition des stimuli habituels ou la discrimination d'un stimulus particulier parmi d'autres peut également entraîner le réveil. Ces relations variables permettent de penser à un possible "analyseur" d'information situé à l'intérieur du cortex, pour distinguer ces différents cas. Un tel "analyseur" serait un facteur de grande importance dans la coordination du psychisme.

3. Niveaux de conscience

L'appareil responsable de la dynamique des niveaux est l'encéphale. Il effectue ce travail avec divers composants. Nous ne soulignons ici que les plus importants d'entre eux.

Voie sensitive (classique). Voie nerveuse qui monte par le tronc cérébral en transmettant des impulsions sensorielles directement au cortex. Dans sa montée, elle forme des ramifications dans le cerveau et dans la formation réticulée (F. R. A.), qui traitent cette information en la distribuant dans le sous-cortex, avant de l'envoyer également au cortex en passant par le thalamus.

Tronc cérébral. Il relie la moelle épinière (qui collecte des impulsions dans tout l'organisme) avec le cerveau. Du point

de vue anatomique, il contient la formation réticulée et du point de vue fonctionnel, les centres régulateurs de fonctions végétatives comme le battement du coeur, la respiration et la digestion.

Formation Réticulée Activatrice (F.R.A.). Elle ne constitue pas une unité anatomique ; c'est une masse de tissus formés d'un fin réseau de fibres et de neurones de structure très différents entre eux. Ils sont placés de façon longitudinale dans le centre du tronc et dans le mésencéphale. Toutes les fibres provenant des sens (afférentes) passent par la F.R.A. qui, à son tour, est reliée avec toutes les parties du sous-cortex (par l'intermédiaire de l'hypothalamus) et avec le cortex (par l'intermédiaire du thalamus). La F.R.A. analyse et évalue l'information sensorielle. En relation avec les autres centres sous-corticaux, elle transmet des impulsions "non-spécialisées" (sensorielles) qui modifient la réactivité du cortex. Du point de vue de ce qui nous intéresse, elle apparaît comme le centre de gravité du circuit alternatif des niveaux de conscience.

Hypothalamus. Il se trouve au-dessus du tronc, c'est un noyau nerveux endocrinien, relié au cortex par le thalamus et à l'hypophyse par de nombreux capillaires sanguins et des fibres nerveuses. Avec l'hypophyse, il forme une structure d'interstimulation neurohormonale à travers laquelle il intègre et coordonne avec l'ensemble du système hormonal diverses fonctions végétatives autonomes. Il coordonne l'information (spécialement celle de la cénesthésie) entre les différentes zones encéphaliques.

Hypophyse. Glande endocrinienne composée d'un lobe antérieur, d'une partie intermédiaire (toutes les deux de tissu

glandulaire) et d'un lobe postérieur (de tissu nerveux), chacun ayant des fonctions différentes. Elle est stimulée et régulée par des hormones hypothalamiques. Par l'hypothalamus (feedback), elle est reliée à l'encéphale et au système nerveux en général. D'autre part, elle régule et contrôle par voie sanguine tout le système hormonal (et plus spécifiquement, elle stimule la thyroïde, les gonades et les surrénales ainsi que les fonctions comme la croissance, la diurèse et la vasopression).

Thalamus. Transmetteur d'information, provenant du sous-cortex, au cortex. Centre de contrôle et d'intégration d'impulsions, et réélevateur de la tension.

Système limbique. Ancien système de régions nerveuses situées dans le sous-cortex dans lequel se logent les fonctions émotionnelles et des fonctions vitales comme la nutrition, ce qui est végétatif en général et, en partie, ce qui est sexuel. Cette structure de fonctions émotives-végétatives explique la psychosomatique. Entre autres structures d'importance, il inclut l'hypothalamus.

Écorce ou cortex. Couche encéphalique la plus externe (deux millimètres d'épaisseur) ou substance grise (corps neuronaux). Elle contrôle le centre limbique, la sensation et le mouvement en général (localisation motrice), et est la base des "fonctions supérieures ou pensantes" (intellectuelles) données par des localisations de contrôle et de coordination de réponse multiconnectées, sur la base de la récupération de l'information sensorielle actuelle et mémorielle.

Le sous-cortex comprend le système limbique, l'hypothalamus, le thalamus et le mésencéphale. La substance blanche

est une masse de fibres connectives (les axones) du sous-cortex et de l'écorce (substance grise).

Fonctionnement des niveaux de conscience

Le système nerveux reçoit l'information sur les changements des milieux externe et interne par le biais des organes des sens. Face à ces changements, il opère des ajustements par des mécanismes de réponse effecteurs qui comprennent des changements dans la sécrétion d'hormones et qui s'expriment par l'action des centres.

Les différentes voies sensibles transmettent des impulsions depuis les organes des sens, au moyen de chaînes de neurones, à des emplacements particuliers d'interprétation et de coordination situés dans l'écorce cérébrale. Outre ces systèmes conducteurs, il existe un autre système d'entrée, la formation réticulaire activatrice (F.R.A.), transmetteur-modulateur d'impulsions provenant de tous les sens (conducteur non spécifique) qui est située dans l'axe central du tronc cérébral. Cette modulation des impulsions sensorielles est en relation avec notre sujet : les niveaux de conscience. Les premières preuves que l'encéphale (masse cérébrale) règle la génération d'impulsions sensorielles ou leur transmission dans les voies spécifiques, ont été faites en observant le fait que la stimulation de la F.R.A. inhibe la transmission dans divers noyaux et voies nerveuses sensorielles. Ceci a démontré l'existence de mécanismes encéphaliques capables d'augmenter ou de diminuer le volume de l'apport sensoriel par des effets sur ses voies ou sur les organes des sens eux-mêmes. Des effets additionnels sur l'apport sensoriel ont été observés lors d'expériences de stimulation électrique de la F.R.A. : durant ces expériences, de l'adrénaline était libérée, ce qui faisait

diminuer le seuil des récepteurs et augmentait la capacité de transmission nerveuse (au niveau des synapses), mécanisme que l'on retrouve dans les états d'urgence ou de danger.

En même temps, des expériences plus complexes ont démontré une seconde fonction de la F.R.A. On observe, en effet, que son activité maintient l'état de veille, alors que son inhibition ou sa destruction entraîne des indicateurs de sommeil et de coma. L'action régulatrice et modulatrice de la F.R.A. sur l'apport et la distribution d'impulsions sensorielles dans l'encéphale étant définie, son rôle central dans le maniement d'une activité cérébrale (corticale), caractéristique du niveau de veille, est également clair, de même pour son inhibition.

Enfin, il faut ajouter à ceci une action semblable de la F.R.A. sur les impulsions de réponse provenant de l'encéphale vers le corps, ceux-ci passant aussi par elle, en recevant une "action facilitatrice" ou "inhibitrice", selon le niveau. De cette manière, on éclaircit encore plus sa participation dans le maintien de l'inertie de chaque niveau et le rebond de stimuli qui les modifie.

Il résulte de cela que la F.R.A. apparaît comme le centre de gravité dans la régulation des différents niveaux de conscience, qui, à leur tour, correspondent à des degrés d'intégration croissante des fonctions du système nerveux central coordonnant et régulant le système sensoriel, le système involontaire et les autres systèmes organiques en relation avec le système glandulaire. De telles fonctions sont représentées dans l'encéphale par des structures de complexité croissante qui passent, depuis les localisations végétatives autonomes primitives, par le système émotionnel limbique jusqu'à la

structure intellectuelle dans le cortex. Chaque fraction (ou niveau intégré) correspond à un nouveau niveau de conscience.

Nous savons que les différents niveaux sont, en principe, le niveau de sommeil, le niveau de demi-sommeil et le niveau de veille. À travers un E.E.G., nous pouvons enregistrer l'activité électrique produite dans chacun des niveaux, en identifiant les ondes *delta*, *thêta*, *alpha* et *bêta*, respectivement, selon leur intensité et amplitude. Ces états sont soumis à des cycles quotidiens (dépendant en grande mesure de la lumière) et aux biorythmes végétatifs, ceux-ci variant en outre avec l'âge. En synthèse, selon l'information sensorielle du milieu, l'état interne de l'organisme et la régulation hormonale, apparaissent différents niveaux d'activité et d'intégration :

- des fonctions réticulaires pour maintenir un état de veille vigilante ;
- des fonctions du circuit limbique-mésencéphalique qui interviennent dans le maintien des équilibres végétatifs (homéostatiques) et dans l'ajustement de la conduite instinctive et émotionnelle ;
- de l'écorce (cortex) qui prend en charge les fonctions dites supérieures du système nerveux comme l'apprentissage et le langage.

Du point de vue neurophysiologique, les niveaux de conscience correspondent à différents niveaux de travail du système nerveux central. Ces niveaux se déclenchent par intégration de fonctions nerveuses toujours plus complexes qui coordonnent et régulent les systèmes nerveux périphérique et involontaire et les autres systèmes organiques en relation avec le système glandulaire. Dans la dynamique des niveaux de conscience, ce facteur intermédiaire d'ampleur de

travail du système nerveux se conjugue avec un facteur externe donné par les caractéristiques des impulsions sensorielles et avec un facteur interne synthétique donné par la "capacité de transmission" nerveuse. L'activité électrique du cerveau (reflet de son niveau de travail) fluctue entre un cycle par seconde (état *delta*) dans le cas du rêve, jusqu'à une fréquence maximale non déterminée, considérant dans ce cas une limite fonctionnelle de trente cycles par seconde. (état *bêta*) qui correspond à la veille active.

Frange de travail. Chaque niveau de travail (états *thêta*, *delta*, *alpha* et *bêta*) correspond à la prédominance ou à un plus grand pourcentage d'un type de fréquence (onde) et de micro-voltage par rapport aux autres. Finalement, ces niveaux sont soumis en général aux cycles quotidiens typiques du sommeil, du demi-sommeil et de la veille. Il est bon de souligner qu'avec l'âge, l'onde dominante au repos varie, s'accélégrant jusqu'à atteindre le type *alpha* chez l'adulte.

Voies afférentes. Un stimulus sensoriel produit des impulsions qui arrivent au cortex conjointement par la F.R.A. et les voies sensorielles. Ces impulsions processent lentement par la F.R.A. (à cause de ses multiples décharges synaptiques), jusqu'à atteindre des zones étendues du cortex, tandis que celles qui suivent les voies sensorielles sont propagées avec une grande rapidité (par deux à quatre synapses seulement) jusqu'aux aires primaires spécifiques du cortex. Les stimuli qui produisent un réveil dans le cortex (de synchronisation) produisent fréquemment une hyper-synchronie dans le système limbique (spécifiquement l'hippocampe). On dit, de plus, que la diminution des stimuli sensoriels externes (obscurité, silence) prédisposent au sommeil, que les systèmes

de tensions et de climats le compliquent (adrénaline présente par exemple) et que le faible tonus (la fatigue par exemple) l'induit. En tous cas, les stimuli doivent être considérés (du point de vue des niveaux de conscience) dans leur action quantitativement et qualitativement. Comme caractéristiques de l'impulsion afférente sensorielle, on pourrait considérer sa nature ou spécificité (type de récepteur), sa fréquence, sa durée, sa propagation et son potentiel d'action. Donc, les impulsions sensorielles qui montent par les voies spécifiques atteignent aussi la F.R.A. par sa voie ascendante ; la F.R.A. les module et les régule selon l'état d'activité de ces impulsions. D'autre part, l'information chimique générale arrive par voie sanguine tant à la F.R.A. qu'aux autres structures nerveuses et glandulaires de l'encéphale.

a) *Sommeil*. Quand la F.R.A. est inhibée (de manière concomitante avec un tonus végétatif général faible, avec peu d'activité de transmission neuronale et avec des impulsions de faible intensité et/ou de faible qualité), elle exerce aussi une action inhibitrice sur les structures encéphaliques, spécialement le cortex. En outre, la F.R.A. agit en supprimant ou en inhibant des impulsions sensorielles ascendantes (et parfois des organes des sens eux-mêmes), en déterminant une prédominance de l'information interne (cénesthésique) sur celle qui est externe (provenant du milieu).

Sommeil passif. Dans ce niveau, l'activité inhibitrice de la F.R.A. bloque les fonctions corticales et limbiques et diminue celles des autres structures sous-corticales, en réduisant le travail encéphalique à ses fonctions les plus primitives. Ceci correspond à un niveau de sommeil sans image, avec un E.E.G. *delta*, de basse fréquence. En somme, ce niveau intègre le circuit

tronco-limbique dans lequel les impulsions n'excitent pas le cortex.

Sommeil actif. À des intervalles réguliers éloignés, le circuit thalamo-cortical s'active, s'ajoutant au précédant en produisant de courtes périodes de sommeil avec des rêves qui génèrent des sursauts d'activité (désynchronisations) dans les ondes *delta* et que l'on reconnaît extérieurement par les mouvements oculaires rapides (M.O.R.).

b) *Demi-sommeil.* Niveau intermédiaire progressif dans lequel la F.R.A. s'active en désinhibant les structures sous-corticales et en intégrant progressivement le système limbique et le cortex, effet renforcé par la rétroalimentation hypothalamo-corticale qui s'établit. Simultanément, elle débloque les voies sensorielles spécifiques, provoquant un équilibre instable entre l'information externe et interne, et augmentant le travail encéphalique à partir du moment du passage (ou du "réveil"). La trace E.E.G. est de haute fréquence et de voltage faible, on la nomme *Thêta*. Toutes les structures encéphaliques sont intégrées mais leur niveau d'activité n'est pas complet et la capacité de transmission nerveuse (synaptique) est relative.

c) *Veille.* La F.R.A. intègre et "facilite" les impulsions sensorielles et d'association, maintenant l'état d'excitation du cortex qui prédomine sur les fonctions sous-corticales ; de même, les impulsions des sens externes dominent sur les internes. La capacité transductrice a considérablement augmenté. L'activité sous-corticale continue, bien qu'atténuée, ce qui explique en partie la base de nombreux faits psychologiques comme les rêveries et le noyau de rêverie.

Transformation des impulsions

L'encéphale présente différents niveaux que nous classifions ainsi :

Centre de gravité du circuit. La F.R.A., qui module et régule l'apport des impulsions sensorielles et d'association, l'excitabilité du cortex et les impulsions efférentes de réponse, de manière non spécifique.

Coordonneurs des stimuli. Le cortex – qui opère à la base en localisant les fonctions motrices et intellectuelles – et le sous-cortex – qui opère en localisant les fonctions végétatives (instinctives) et émotives (de conduite) – transforment les impulsions complexes spécifiques et les mettent en relation en élaborant des impulsions effectrices de réponse, elles-mêmes également spécifiques et complexes.

Processeurs des stimuli. Le tronc cérébral, le cervelet et le mésencéphale sont des noyaux nerveux où confluent des impulsions. Ils produisent un premier traitement simple, élaborant des réponses autonomes réflexes également simples. Les autres structures nerveuses apparaissent fondamentalement comme des voies de connection conductrices d'impulsions. Ce sont : le tronc et le mésencéphale (dans leur partie fibreuse), le thalamus et la substance blanche. Les voies spécifiques permettent, au niveau cortical, la perception discriminante sensorielle (fonction intellectuelle proprement dite), alors que la F.R.A. a des fonctions qui sont en relation avec les niveaux de conscience, dont le “réveil”, sans lesquelles de telles discriminations sensorielles et la production de réponses effectives seraient impossibles.

Voies efférentes. Les impulsions provenant des différents points de l'encéphale passent aussi par la F.R.A. dans sa partie descendante qui les régule et les module selon l'état d'activité dans lequel elles se trouvent. D'autres voies efférentes entrent en jeu pour apporter les réponses ordonnées de manière coordonnée : par l'hypophyse et le flux sanguin, par les fibres directes de l'hypothalamus en tant que valve de connexion de l'encéphale avec le système glandulaire et l'organisme en général.

Sommeil. Dans les deux types de sommeil (passif et actif), les impulsions efférentes sont inhibées ou supprimées par la F.R.A., spécialement lorsqu'elles engagent des fonctions (motrices par exemple) qui modifient le niveau. L'encéphale, depuis le sous-cortex, maintient les fonctions végétatives et basiques à leur rythme minimal, cette latence correspondant à un moment de régénération et de récupération énergétique.

Demi-sommeil. La variation efférente la plus remarquable dans ce cas est celle qui correspond au moment du réveil pendant lequel l'encéphale envoie les stimuli qui activent fortement toutes les fonctions organiques, augmentant le courant nerveux qui circule. Les deux mécanismes chimiques de base qui sont impliqués sont la décharge massive d'adrénaline (qui en rétroalimentation active totalement l'encéphale dans sa capacité de transmission nerveuse et la F.R.A. en particulier) et le changement de la proportion sodium-potassium.

Veille. "L'enflammement" du cortex produit par la F.R.A. dans ce niveau, ainsi que l'action "facilitatrice" de celle-ci et l'intégration de toutes les fonctions du système nerveux central, libèrent des stimuli encéphaliques efférents qui

maintiennent, par les voies décrites, toutes les fonctions propres à cet état, en s'exprimant sous la forme connue dans tous les centres. Comme cas particulier, on observe que lorsqu'on concentre l'attention sur un objet particulier, certains des mécanismes modulateurs de la F.R.A. se mettent en marche. Ce qui en résulte, en partie, c'est que le rétrécissement du champ de présence, dans ce cas, est dû au fait que certains de ces stimuli entrant "s'éteignent" avant d'atteindre le cortex. Il y a de nombreux autres cas, semblables à celui-ci, du contrôle central encéphalique des apports sensoriels (kinesthésie par exemple). Dans le système du danger, il existe également des aires corticales (transformant et coordonnant les impulsions de la mémoire) qui émettent des impulsions de réponse qui provoquent le réveil en désinhibant la F.R.A., mais sans produire aucun mouvement.

Aspect chimique de la mécanique des niveaux (système neurohormonal)

Le système neuro-endocrinien régule et coordonne les diverses fonctions de l'organisme au moyen des hormones qui sont déversées par les glandes dans le flux sanguin. La participation glandulaire dans le phénomène des niveaux de conscience est régulée depuis l'hypothalamus (glande neuro-hormonale), localisation encéphalique du centre végétatif. Celui-ci agit indirectement via l'hypophyse et, dans des cas comme ceux du danger ou de l'urgence, il se passe de celle-ci, en envoyant des impulsions efférentes directement aux glandes impliquées dans l'élaboration des réponses appropriées à la situation du milieu. Le cas le plus significatif est le double circuit de sécurité qu'il établit avec les glandes surrénales pour la sécrétion d'adrénaline. La thyroïde

(thyroxine) et les gonades apparaissent dans le circuit comme des glandes secondaires. Cette relation avec le système hormonal va nous intéresser quant à la participation dans l'activité encéphalique déterminant les niveaux de conscience. Donc, on tient compte de ces substances qui agissent de façon directe sur les différentes structures encéphaliques et/ou sur la capacité de transmission d'impulsions des fibres connectives. En prêtant attention à ces substances dans leur action en tant que médiateurs synaptiques et dans leur degré de concentration dans les différentes structures encéphaliques, on arrive à un autre point de vue. Les modifications de l'équilibre sodium/potassium, le niveau de sucre dans le sang (insuline), le métabolisme du calcium et les sécrétions thyroïdiennes et parathyroïdiennes entre autres, apparaissent comme des réalimentateurs chimiques d'importance capitale dans la dynamique des niveaux de conscience. La chute de sucre, de calcium, de potassium et la diminution de la présence d'adrénaline sont tous en relation avec des déséquilibres fonctionnels repérés à l'intérieur de chaque niveau et, dans des cas extrêmes, ils produisent du stress mental et émotif. À l'opposé, leur métabolisme équilibré correspond aussi à une intégration adéquate du travail de chaque niveau. D'autre part, et en tant qu'aspects secondaires, on observe qu'à n'importe quelle augmentation de la pression sanguine correspond une plus grande excitabilité de la formation réticulée et, en conséquence, de sa fonction activatrice. Simultanément, l'augmentation du niveau (activation réticulaire et encéphalique générale) et l'apport d'oxygène, qui est maximal au moment du réveil, sont concomitants.

4. Centres

Les "clés de contrôle" de type nerveux se trouvent principalement dans ce que nous appelons l'appareil cérébro-spinal composé de la masse encéphalique et de la moelle épinière. On ne néglige pas l'intervention endocrinienne qui, dans des connexions comme celle hypothalamus-hypophyse, détermine une relation intime entre les deux systèmes. Cependant, dans ce travail, on met l'accent sur l'action nerveuse. Si nous regardons les sens dans leur caractéristique générale qui est celle "d'apporter" de l'information d'un milieu (externe ou interne), les centres sont alors des systèmes de réponse structurés même si, face à un stimulus donné, l'un d'entre eux prédomine. Ainsi, la connexion intime émotive-végétative-sexuelle fait que, bien que l'un agisse principalement, les autres sont également impliqués. L'aspect endocrinien agit surtout sur les systèmes de réponse lente, en maintenant leur activité de façon inertielle et en maintenant toujours, en relation avec le système nerveux, un niveau constant d'activité (qui augmente ou diminue selon le cas) et le taux de réponse requis. Le système nerveux a des caractéristiques de réponse rapide et tend à briser l'équilibre ou à le reconstituer de manière rapide. En nous référant à présent aux "centres de contrôle", nous pouvons les diviser selon leur localisation en trois groupes. Ceux situés exclusivement dans le cortex, ceux de localisation sous-corticale et ceux situés dans les deux zones. Nous plaçons ainsi le centre intellectuel dans l'écorce, le végétatif et l'émotif dans la zone sous-corticale et les centres moteur et sexuel dans les deux. L'ordre de l'exposé sera le suivant : végétatif, sexuel, moteur, émotif et intellectuel.

Centre végétatif

Frangée. Du point de vue de son activité, nous notons : règlement de température, du réflexe de la soif et de la faim, réactions de défense et de régénération, régulation des systèmes digestif, respiratoire, circulatoire et de l'activité métabolique des fonctions de locomotion et de reproduction.

Organe. Principalement l'hypothalamus. Il est composé de plusieurs noyaux et est situé dans le diencephale, sous le thalamus. Juste sous l'hypothalamus se trouve une glande avec laquelle il est directement relié : l'hypophyse.

Voies afférentes. Transformation. Voies efférentes.

a) *Voies afférentes.* Elles arrivent à l'hypothalamus depuis la formation réticulée, l'hippocampe, l'amygdale, le thalamus, le noyau lenticulaire, le bulbe olfactif et les fibres nerveuses qui sont les conducteurs des impulsions sensorielles.

b) *Transformation.* Prenons comme exemple le réflexe de miction. Lorsque l'hypothalamus enregistre une réduction dans la concentration de NaCl (sel) par l'intermédiaire d'osmorécepteurs et de chimiorécepteurs, se produit alors dans le sang une augmentation de l'hormone anti-diurétique (ADH) élaborée par les noyaux supraoptiques hypothalamiques et stockée par la neurohypophyse. En libérant cette hormone dans le flux sanguin, des réactions ont lieu dans les reins, contribuant alors à la rétention d'eau. Autre exemple : en diminuant la concentration de cortisol et de corticostérone dans le flux sanguin, l'hypothalamus stimule la libération de l'ACTH (corticotrophine) par l'adénohypophyse. À son tour, l'ACTH stimule la glande surrénale dans la libération de ces glucocorticoïdes.

c) *Voies efférentes*. En complémentarité avec l'hypophyse et à travers celle-ci, par le flux sanguin à la thyroïde, l'écorce surrénale et les gonades. Par voie nerveuse à la médullosurrénale et par l'intermédiaire des fibres hypothalamo-réticulaires à la formation réticulée du tegmentum et, de là, aux noyaux moteurs du bulbe et aux neurones moteurs médullaires. À l'hypophyse depuis les noyaux supraoptiques.

Synthèse. Nous voyons le centre végétatif principalement comme un contrôleur des fonctions vitales qui opère avec des mécanismes d'équilibre et des servomécanismes.

Centre sexuel

Frange. Quant à son activité, nous référons le centre sexuel à l'acte sexuel en soi, en tant que "charge et décharge".

Organe. Les points importants sont les gonades, le centre spinal, la structure hypothalamo-hypophysaire et la localisation corticale dans le lobe occipital.

Voies afférentes. Transformation. Voies efférentes.

a) *Voies afférentes*.

- Voies d'origine tactile diffuse qui comprend les zones érogènes et le toucher en général.
- Voies également tactiles mais de caractère concentré et précis de l'appareil génital.
- Voies comprenant des stimuli de type sensoperceptuel, des stimuli mnésiques et d'association cortico-subcorticales-cénesthésiques. Les deux premières forment en partie le réflexe court médullaire et par ailleurs parcourent la moelle en passant par la formation réticulée et le thalamus pour aller à l'écorce.

-
- Voies afférentes de type endocrinien : elles sont en lien avec la production et le maintien d'un niveau constant, bien que cyclique, de sécrétion d'hormones sexuelles qu'elles mobilisent selon l'occasion. Elles ont la structure hypothalamus-hypophyse-gonades (avec la participation d'autres glandes) comme principaux éléments sécréteurs.
 - b) *Transformation*. De caractère complexe. Interviennent :
 - un réflexe court médullaire,
 - l'activité de motoneurons médullaires que créent des réflexes plus longs, combinés avec le précédent,
 - les entrecroisements nerveux de niveau sous-cortical,
 - les projections corticales et leurs interconnexions.
 - c) *Voies efférentes*. On peut considérer ici deux possibilités :
 - 1) l'acte sexuel en soi ;
 - 2) quand la fécondation se produit et est suivie du processus de gestation. Nous considérons ici le premier cas. Provenant de l'interconnexion cortico-sous-corticale, elles descendent, à travers la moelle, par les voies du système autonome qui vont exciter l'appareil génital en facilitant la réalimentation stimulus-transformation-excitation, alors que simultanément se produit un accroissement de l'activité, jusqu'à arriver à un seuil de tolérance où se produit la décharge.

Synthèse. Nous considérons le centre sexuel comme opérant dans les mécanismes de la fonction de reproduction. Cette activité est, dans l'individu, l'expression de l'instinct de conservation de l'espèce avec ses mécanismes : acte sexuel, fécondation, gestation et accouchement.

Centre moteur

Frangé. La mobilité de l'individu dans l'espace qui consiste en des mouvements volontaires et involontaires impliquant les systèmes osseux et musculaires coordonnés par et avec le système nerveux.

Organe. Le centre moteur qui coordonne ces activités se trouve au niveau :

- a) de l'écorce, dans les lobes préfrontaux de l'écorce (centre des mouvements volontaires),
- b) de la moelle épinière, agissant en tant que centre des mouvements involontaires (arcs réflexes courts) et en tant que connexion entre les récepteurs et le cortex,
- c) du cervelet, qui coordonne les mouvements (équilibre).

Voies afférentes. Transformation. Voies efférentes.

À un premier niveau, étudions le système du réflexe court.

Voies afférentes. Du récepteur par la fibre sensitive au ganglion spinal antérieur qui agit comme rétenseur, à la moelle où s'opère la première transformation.

Voies efférentes. De la moelle par la fibre neuromotrice vers l'effecteur.

À un second niveau, nous avons :

Voie afférente du récepteur à la moelle, de là par les fibres neuromotrices (voies pyramidales et extrapyramidales) à l'écorce en passant par le cervelet.

Dans les localisations corticales, la seconde transformation a lieu et ressort par les voies efférentes à l'hypothalamus en

relation avec l'hypophyse, à la moelle et, de là, à l'effecteur, dans ce cas, les muscles.

Synthèse. Le centre moteur est un transformateur de stimuli sensoriels électriques et nerveux qui donne des réponses de mobilité à l'individu pour l'adaptation à son milieu et pour sa survie.

Centre émotif

Frangé. Correspond à ce que nous reconnaissons habituellement comme sentiments, états d'âme, passion (avec son implication motrice) et intuition. Intervient comme "goût" ou "dégoût" qui peut accompagner une activité quelconque.

Organe. Nous notons l'activité principale dans le centre limbique, qui se trouve dans le diencephale et le rhinencéphale et qui est composé du septum (noyaux de la région septale de l'hypothalamus), des noyaux antérieurs du thalamus, de la circonvolution de l'hippocampe, de la partie antérieure de l'hippocampe et de l'amygdale.

Voies afférentes. Transformation. Voies efférentes.

- a) *Voies afférentes.* Les principales voies afférentes sont la voie olfactive qui est directement reliée à l'amygdale et les fibres sensorielles qui arrivent au centre limbique à travers la formation réticulée. Les fibres provenant du cortex, des lobes frontal et temporal et de l'hippocampe arrivent également à l'amygdale. Une des projections du bulbe olfactif va aussi jusqu'au septum.

- b) *Transformation.* Les stimuli afférents (impulsions) produisent, dans le centre limbique, des modifications chimio-

électriques qui provoquent comme réponse une modification viscéro-somatique immédiate, (relation structurelle avec l'hypothalamus), incluant les aires corticales. L'activité du centre limbique intègre à son tour une expression structurelle émotive-végétative-sexuelle.

- c) *Voies efférentes.* Ces modifications ne s'expriment pas seulement internement aux niveaux chimio-électrique et hormonal, mais elles modifient aussi l'activité comportementale du sujet. Le centre moteur l'exprime clairement. En outre, depuis le centre limbique, des fibres se projettent par l'hypothalamus jusqu'aux centres bulbaires autonomes et à la formation réticulée de la tige cérébrale et, de là, aux motoneurones somatiques atteignant les organes correspondant et aussi les muscles.

Synthèse. On peut définir l'activité du centre émotif comme synthétique. Elle intègre non seulement son aire spécifique, avec des caractéristiques neurohormonales propres, mais aussi des éléments végétatifs et sexuels. Ses localisations et connexions (thalamus-hypothalamus-formation réticulée) nous permettent de comprendre que son activité est diffuse, même dans des cas de caractéristiques "non émotives", et que son action se prolonge bien au-delà de l'impulsion initiale.

Centre intellectuel

Frangé. Les activités d'apprentissage en général, la mise en relation de données, l'élaboration de réponses (au-delà de la réponse réactive), la relation de stimuli de diverses origines.

Organe. Nous localisons ce centre dans l'écorce cérébrale,

constituée par la substance grise. Elle se divise habituellement en trois couches qui sont, du plus intérieur vers le plus extérieur : l'archicortex (c'est la couche la plus ancienne phylogénétiquement), le paléocortex (couche intermédiaire), le néocortex (la plus récente). La surface de celui-ci se divise à son tour en correspondance avec les quatre lobes cérébraux : avec le lobe frontal dans la partie antérieure, pariétal dans la partie supérieure moyenne, temporal dans la partie inférieure moyenne, et occipital dans la partie postérieure.

Voies afférentes. Transformation. Voies efférentes.

- a) *Voies afférentes.* Les principales voies afférentes sont celles qui composent les voies sensorielles. Elles sont afférentes depuis le cortex sensoriel qui prédomine dans les lobes pariétal et occipital et, dans une moindre mesure, dans les lobes temporal et frontal. Afférences de la formation réticulée, de l'hypothalamus, du thalamus, de l'hippocampe et du cervelet.
- b) *Transformation.* Nous pouvons en avoir une idée en observant les interconnexions corticales. Dans les grandes lignes, nous trouvons une des fonctions complexes dans le lobe pariétal avec le cas de la stéréognosie (reconnaissance tactile sans la vision), dans laquelle est requise une réception adéquate du stimulus (transmission) ; cette information est synthétisée et est comparée avec des traces mnésiques sensorielles précédentes et semblables, permettant ainsi de reconnaître l'objet donné.
- c) *Voies efférentes.* Outre les connexions intercorticales, les voies efférentes se dirigent en général vers le sous-cortex et principalement le noyau caudé, vers la protubérance

(annulaire) et le cervelet, vers le mésencéphale, vers le thalamus, vers la formation réticulée et les corps mamil-laires (de l'hypothalamus).

Synthèse. Nous mettons en évidence dans ce centre une spécialisation maximale chez l'homme par rapport au reste des mammifères et aux autres espèces. Ses fonctions principales d'association et d'élaboration, avec pour caractéristique le fait de différer sa réponse devant un stimulus, semblent donner une idée générale de ce centre.

NOTES

Psychologie I

1. Cette phrase justifie qu'on ait ajouté à la fin de cet exposé *l'appendice sur les bases physiologiques du psychisme*. L'auteur exprime textuellement : « Afin de parvenir à une vision intégrée du travail du psychisme humain, nous présenterons ses différentes fonctions à l'aide d'une métaphore composée "d'appareils" que l'on pourrait arriver à localiser physiologiquement ».
2. Une application de ces études sur les appareils du psychisme, la conscience, les impulsions et le comportement se trouve dans l'ouvrage de AMMAN L., *Autolibération*, Paris, Éd. Références, 2004.
3. Sur le thème des impulsions, voir CABALLERO J., *Morfología (símbolos, signos y alegorías)*, Madrid, Ed. Antares, 1997. (À paraître aux Éd. Références, Paris).

Psychologie II

- 4 Nous nous référons ici aux explications données à Corfou en 1975, et publiées sous le titre de *Psychologie I*.
- 5 Consulter *l'Appendice sur les bases physiologiques du psychisme dans Psychologie I*. Sur l'espace de représentation, lire SILO, *Contribuciones al pensamiento*, chap. 1, *Psicología de la imagen*, Mexico, D.F., Ed. Plaza y Valdes, 1990. (SILO, *Contributions à la pensée*, chap. 1, *Psychologie de l'image*, à paraître aux Éd. Références, Paris).

Psychologie III

- 6 Nous nous référons ici au chapitre 8 de *Psychologie II*.
- 7 Pour approfondir ce sujet, on peut consulter la conférence intitulée *L'énigme de la perception, Propos de Silo*, Paris, Éd. Références, 1999. (À paraître dans une nouvelle édition sous le titre *Silo Parle*, Éd. Références, Paris.)
- 8 Consulter AMMAN L., *Autolibération, deuxième partie : Opérative*, Paris, Éd. Références, 2004. Pour comprendre et utiliser cette technique, lire *Expériences Guidées*, Paris, Éd. Références, 1997, et particulièrement la conférence de présentation de ce livre dans *Propos de Silo*, Paris, Éd. Références, 1999. (À paraître dans une nouvelle édition sous le titre *Silo Parle*, Éd. Références, Paris.)

Psychologie IV

- 9 Nous nous référons ici aux explications données aux Canaries en 1978, qui ont été publiées sous le titre de *Psychologie III*.
- 10 Op. cit., chap. 1, *Catharsis, transferts et autotransferts. L'action dans le monde comme forme transférentielle*.
- 11 Op. cit., chap. 3, *La conscience et le moi*.
- 12 Voir *Psychologie II*, chap. 6, *L'espace de représentation*.
- 13 Voir SILO, *Contribuciones al pensamiento, Psicología de la imagen*, O.C.

-
- vol. I, Madrid, Ed. Humanistas, 1998. (*Contributions à la pensée*, à paraître aux Éd. Références, Paris.)
- 14 Dans le "sommeil paradoxal" ou sommeil avec images, le registre du moi "s'éloigne" du monde externe et se dilue dans des images sans connexion entre elles jusqu'à disparaître dans une situation difficilement contrôlable par celui qui dort. L'électroencéphalogramme ainsi que le Mouvement Oculaire Rapide (M.O.R.) témoignent d'une absence totale d'images lors du sommeil végétatif profond, ce qui coïncide avec une amnésie postérieure des faits psychiques survenus dans un total oubli du moi.
- 15 Voir SILO, *Conférence sur les Expériences Guidées*, donnée à l'Ateneo de Madrid en 1989, *Propos de Silo*, Paris, Éd. Références, 1999. (À paraître dans une nouvelle édition sous le titre *Silo Parle*, Paris, Éd. Références).
- 16 Pour une meilleure compréhension de cette partie, consulter HUSSERL E., *Méditations cartésiennes, Seconde Méditation, 19. Actualité et potentialité de la vie intentionnelle* (extraits de Conférences de Paris), Paris, Éd. Puf, Collection Épiméthée, 1994. Consulter également HEIDEGGER M., *Être et temps*, deuxième section, IV, *Temporalité et quotidienneté, 70. La temporalité de la spatialité propre au Dasein*, Paris, Éd. Gallimard, 1986.
- 17 Il semble qu'ÉPICURE défendit la théorie de DÉMOCRITE selon laquelle les atomes se meuvent en formant le monde physique ; mais il ajouta, face à l'objection d'ARISTOTE, que les atomes subissaient des déviations, des inclinaisons, qui leur permettaient de se rencontrer. La doctrine correspondante à l'idée de "clinamen" semble avoir été formulée dans sa totalité trois cents ans après ÉPICURE. Voir LUCRÈCE, *De rerum natura, II, 289-93.*

- 18 Depuis PYTHAGORE, la monade était le concept représentant la première unité ou unité fondamentale de laquelle dérivent les nombres. Au fil du temps, l'idée de monade a subi d'importants changements jusqu'à la Renaissance durant laquelle Giordano BRUNO, dans *De monade*, affirme que les atomes constitutifs de la réalité sont vivants et animés. Au XVIII^e siècle, LEIBNIZ dans ses *Principes de la Nature* caractérise les monades comme des "atomes" sans commencement ni fin qui se combinent sans s'interpénétrer et qui possèdent leur propre force. Plus tard, KANT, dans sa *Monadologie physique*, décrit la monade comme un point indivisible, à la différence de l'espace qui est infiniment divisible.
- 19 En comprenant "monde" comme la synthèse "monde interne-externe".
- 20 Dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, HEGEL appelle "aliénation" la "conscience malheureuse", qui est enregistrée comme un déchirement de la conscience d'avec elle-même, à se trouver séparée et dépossédée de la réalité à laquelle elle appartient. Dans *Du Concept d'angoisse*, KIERKERGAARD étudie la "conscience angoissée" qui se manifeste par rapport à son objet qui est le "néant". De nombreux "philosophes de l'existence" ont recours à la méthode phénoménologique pour décrire les actes et les objets de synthèse de conscience. SARTRE, dans *Esquisse d'une théorie des émotions*, décrit la "conscience émotionnée" et KOLNAÏ, dans *Le dégoût*, décrit la "conscience dégoûtée".
- 21 Pan était une divinité pré-hellénique bénéfique pour les champs, les bergers et les troupeaux. Une légende le fit apparaître dans la bataille de Marathon où il sema une "terreur panique" parmi les Perses et aida ainsi les Athéniens. À partir de ce moment-là, ceux-ci propagèrent son culte dans toute la Grèce. L'adjectif "panique" se réfère donc à cette divinité en général, mais le mot "panique" est utilisé pour signaler l'état de conscience qui décèle un danger imminent. Cet état

est collectif et contagieux. Actuellement, la psychiatrie utilise le terme "syndrome de panique", affaiblissant le sens collectif initial.

- 22 *Psychologie III*, chap. 5. *Le système de représentation dans les états altérés de conscience.*
- 23 PLATON et ARISTOTE connaissaient les différences entre le penser intuitif et le penser discursif, PLATON privilégiant le premier. Pour lui, les *Idées du Bon et du Beau* dénotent la contemplation directe et sont réelles, tandis que les choses bonnes ou belles dérivent de ces *Idées* et ne possèdent pas la même réalité immédiate. Nous devons à DESCARTES ce grand apport de la pensée qui pense sur elle-même sans intermédiaire, et à HUSSERL le contact direct avec les *noèses*, les actes du penser et les *noèmes*, les objets liés intentionnellement aux actes du penser.
- 24 Isaac NEWTON, en 1666 à Woolsthorpe, Royaume-Uni.
- 25 Auguste KÉKULÉ établit en 1865 à Bonn, en Allemagne, la théorie de la quadrivalence du carbone et la formule hexagonale du benzène.
- 26 Mary GODWIN. L'histoire se trouve dans les notes que POLIDORI écrivit dans son journal le 18 juin 1816 à la villa Diodati, à côté du lac Léman, en Suisse.
- 27 R.L. BALFOUR, dans les îles Samoa en 1886.
- 28 Wassily KANDINSKY, en 1911 à Moscou.
- 29 SILO, Op. Cit. vol I., *Conférence sur les conditions du dialogue* donnée à l'Académie des Sciences de Moscou en 1999.
- 30 IV Brihadaranyaka *Upanishad*. « *Quand l'esprit humain s'est retiré au*

repos, il retient avec lui les matériaux de ce monde dans lequel sont contenues toutes les choses ; et alors il crée et détruit sa propre gloire et son irradiation car l'Esprit brille de sa propre lumière ».

- 31 *La Bible*. Da-niyye-1. X, 7, version espagnole de Dujovne KOSTANTINOVSKY. « *Et moi seul, Da Niyye-1, je vis la vision ; car les hommes qui étaient avec moi ne la virent pas, mais sur eux est tombée une grande terreur et ils coururent se cacher ».*
- 32 *L'Avesta*. Les Gothas. Yasna XLV, 2-3. « *Je proclamerai ce premier enseignement au Monde. Enseignement que m'a révélé l'Omniscient Ahura Mazda. Je parlerai des deux premiers Esprits du monde, et du bon qui dit au mauvais : ni nos pensées, ni nos commandements, ni notre intelligence, ni nos croyances, ni nos œuvres, ni notre conscience, ni nos âmes ne sont d'accord en rien ».*
- 33 Le mot "prise" est ici utilisé dans le sens de n'être "ni dirigée", "ni maniée" par le sujet.
- 34 Dans la psychologie officielle, la transe est considérée comme « *un état de dissociation de la conscience, caractérisé par la suspension de tout mouvement volontaire et par l'existence de certaines activités automatiques* », SZEKELY B., *Diccionario Enciclopédico de la Psique*, Buenos Aires, Ed. Claridad, 1975.
- 35 Le *Soma* (pour les indiens) et l'*Haoma* (pour les iraniens) fut la boisson enivrante la plus ancienne. Dans les *Hymnes Védiques*, en 730 (2), on peut lire : « *Tu es le chantre, tu es le poète, tu es le doux jus né de la plante. Tu es, dans l'ivresse, le donneur de tous les biens* ».
- 36 À Delphes, la prêtresse d'Apollon (la Pythie ou Pythonisse) était assise sur un trépied placé à côté de la grotte d'un rocher duquel

sortait une vapeur toxique. Elle commençait à prophétiser en proférant des paroles incohérentes. Dans les jours précédents, la Pythie s'était soumise au jeûne et à la mastication de feuilles de laurier.

- 37 VIRGILE, qui fait une description fantastique de l'anecdote de Cumès, disposait sûrement d'une information plus que suffisante sur les procédés des sibylles tout au long de l'histoire de la Grèce et de Rome. Quoi qu'il en soit, dans le *livre VI de l'Énéide*, la Sibylle dit : « *L'Oracle, il faut tenter, voici, voici le Dieu ! Comme elle eut dit ces mots au seuil de la Caverne, Un changement subit au visage on discerne, Le cœur bout de fureur dans le sein oppressé, La couleur se ternit, le poil est hérissé. Plus grande elle paraît, et sa voix plus qu'humaine, De l'estomac enflé pantèle et sort à peine, Vrais signes que le Dieu, près de soi l'attirant, Va de son feu divin ses veines inspirant.* » (Ndt : VIRGILE, *Énéide, Livre VI*. Traduction de Marie DE JARS, Demoiselle DE GOURNAY, in *Les Advis ou les présents de la demoiselle de Gournay*, 1641.)
- 38 ELIADE M., *Le chamanisme et les techniques d'extase*, Paris, Éd. Payot, 1951. L'auteur passe notamment en revue les différentes formes de transe chamanique en Asie Centrale et Septentrionale, au Tibet et en Chine, chez les anciens Indoeuropéens, en Amérique du Nord et du Sud, dans le Sud-Est asiatique et en Océanie.
- 39 Les anciens appelaient l'épilepsie la "maladie divine". Ils croyaient voir dans les convulsions produites par ce mal une lutte dans laquelle le sujet se défendait de l'altération qui lui arrivait. Les dieux annonçaient ainsi leur arrivée apportant au sujet une "aura" qui le prévenait. Après "l'attaque", le sujet était supposé être inspiré pour prophétiser. Il est pertinent qu'on ait prétendu qu'Alexandre, César et même Napoléon souffraient du "mal divin" car, après tout, ils étaient bien des hommes de lutte.

- 40 Dérivé du Togo et du Bénin.
- 41 TOUSSAINT R., *De la mort à la vie : essai sur le phénomène de la zombification à Haïti*, Ontario, Éd. Ife, 1993.
- 42 Dérivé du peuple Yoruba du Togo, du Bénin et du Nigéria, mais aussi d'influences sénégalaises et d'Afrique Occidentale en général.
- 43 Il est évident que du "magnétisme animal" de MESMER et de PUYSGUR, à l'hypnose moderne qui commença avec J. BRAID, on a pu éliminer tout un attirail totalement accessoire.
- 44 La tradition de la *prière du cœur* remonte au XIV^e siècle au Mont Athos en Grèce. En 1782, elle s'étendit hors des monastères avec la publication de *La Philocalie*, du moine grec Nicodème l'HAGIORITE. *La Philocalie* fut éditée peu après en russe par PAISIJ VELITCHKOVSKY.
- 45 ÉVAGRE LE PONTIQUE, des "Pères du Désert", écrivit ses *Apophtegmes* au IV^e siècle. Il est considéré comme l'un des précurseurs des pratiques du Mont Athos.
- 46 *Les aphorismes du Yoga* ou *Yoga Sutra*, rassemblés par PATANJALI au II^e siècle est le premier livre de Yoga ayant intégralement conservé ses 195 brèves et magistrales sentences.
- 47 *Techniques du Yoga*. Lire également ELIADE M., *Le Yoga. Immortalité et liberté*.



Imprimé en Hongrie à 500 exemplaires
Professzor Hungary Bt.
1204 Budapest, Damjanich u.12.

Dépôt légal : janvier 2012
www.editions-references.com
info@editions-references.com

Éditions Références
Parcs d'Étude et de Réflexion La Belle Idée
847, Route de Montmirail
77750 Basseville

Claudie Baudoin - Tél : 06 63 19 42 33
claudie.baudoin@editions-references.com

